

50X1-HUM

Page Denied

Next 2 Page(s) In Document Denied

Jean Noaro

**La
Pologne**

**DÉMOCRATIES
POPULAIRES**

Éditions Sociales

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

STAT

Page Denied

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

LA POLOGNE

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

DÉMOCRATIES POPULAIRES

DÉJÀ PARU :

L'Albanie, par Pierre COURTADE.

Tchécoslovaquie, carrefour de l'Europe, par Madeleine
BRAUN et Robert CHAMBEIRON.

Naissance d'une Allemagne démocratique, par Jacques
NICOLLE (préface de J. BERLIOZ).

Roumanie, un des chantiers de la vie nouvelle, par
Joseph DUCROUX (préface de G. COGNIOT).

Cinq semaines chez les hommes libres, par Hélène
PARMELIN.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

JEAN NOARO

LA POLOGNE

ÉDITIONS SOCIALES
64, boulevard Auguste-Blanqui
PARIS (XIII^e)

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

*Il a été tiré de cet ouvrage
trente-cinq exemplaires sur papier alfa mousse
numérotés de 1 à 35.*

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1951 by Editions Sociales, Paris.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

A la mémoire de mon père,

Pierre NOARO,

qui fut un ouvrier.

A ma mère,

Angèle NOARO.

née RENUCCI-BARILI.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

PREMIERE PARTIE

L'ÉPOPÉE VARSOVIENNE

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE ASSASSINÉE

Pologne d'hier et d'aujourd'hui.

L'AVION est au-dessus d'une mer de nuages toute blanche, blanche comme la neige ne peut pas l'être. Le ciel uniment bleu est naturellement sans nuage puisque les nuages sont au-dessous; et puis il y a le soleil qui s'en paye à briller de tous ses rayons, dans un espace illimité et immobile; et il y a cet avion, ce bâtiment sans roulis ni tangage, que je ne vois avancer avec régularité que par la projection de son ombre sur les étendues blanches et douces d'en dessous et que je ne sens vivant que par le bruit égal de ses moteurs. On se mettrait là la joue contre la vitre du hublot, à ne penser à rien, à vivre comme tournent les moteurs de l'avion. Ce serait, d'ailleurs, du repos. Mais il n'est pas possible de ne penser à rien lorsqu'on se rend en Pologne, même pour la septième fois, et surtout lorsqu'entre la sixième et la septième il s'est écoulé vingt mois.

J'arrivai pour la première fois en Pologne en avril 1946.

Que savais-je de la Pologne la veille encore ? Des histoires à la Marie Leczinska et à la Stanislas Leczinski. Mais je connaissais Mickiewicz, l'ami de Michelet et d'Edgar Quinet. Des Polonais avaient pris part à la Ré-

volution de 1848 et d'autres avaient été des combattants de la Commune. Pologne partagée trois fois. Pologne toujours vivante au cœur de ses enfants. Pologne rétablie dans son rang et ses privilèges de nation. Mais aussitôt Pologne trahie par la clique des socialistes nationalistes qui eurent nom Pilsudski et Beck.

En 1831, en 1848, en 1863, il y avait eu les émigrations politiques. Après 1919, alors que la Pologne était restituée à ses enfants, il y eut cette honte, pour les gouvernants polonais d'alors, de l'émigration de la faim. Car la Pologne demeurait livrée aux capitaux étrangers et aux grands propriétaires terriens qui étaient aussi bien Prussiens que Polonais. Le paysan demeurait sans terre ; il ne pouvait éteindre sa soif de terre dans la patrie retrouvée et qu'on faisait cruelle à la majorité de ses enfants. Il ne pouvait satisfaire sa faim. Soif de terre et faim de pain, faim de pain et soif de terre, cela se tient.

De son pays transformé en un immense marché de main-d'œuvre, le paysan partait ; il vendait sa force de travail aux maquignons étrangers. Il allait manger le pain amer de l'exil, souvent saupoudré de l'injure xénophobe. Mais c'était déjà du pain blanc gagné au milieu de ses frères de travail et d'exploitation, des Français, des Nord-Africains, des Italiens, des Espagnols.

Les classes gouvernantes polonaises eurent tous les torts qui depuis 1934 flirtèrent avec Hitler et qui en 1938 refusèrent par anti-communisme de permettre à l'Armée Rouge de traverser, le cas échéant, le territoire polonais afin d'aller prendre ses positions face aux troupes nazies, et ce pour une défense commune. Nos diplomates et nos gouvernants abandonnèrent l'Est européen à la rapacité hitlérienne; ils usèrent de tous les moyens pour favoriser l'agression contre l'U.R.S.S. ; Daladier signait Munich ; Bonnet signait avec son compère Ribbentrop la déclaration du 8 décembre 1938 ; tous ces coquins, de concert avec leurs complices anglais, faisaient échouer les conver-

sations de Moscou. Quant à la Pologne, elle ouvrait pratiquement ses frontières à un ennemi qui avait décidé de la rayer une bonne fois pour toutes de la carte du monde. Tout cela coûta fort cher au peuple français et plus cher encore au peuple polonais. Je ne parle pas des sacrifices que les peuples de l'U.R.S.S. eurent à consentir pour sauver ensuite le monde de l'hitlérisme.

Pologne colonisée.

LA Pologne d'avant-guerre était, elle est encore, un pays de forte densité démographique. L'accroissement de sa population se faisait à un rythme considérable. En France, à l'arrivée des immigrants polonais, la réaction des braves gens était chauvine. « Ils viennent nous enlever le pain de la bouche parce que, chez eux, il n'y en a pas assez pour tous : ils sont trop. Qu'ils fassent donc moins d'enfants et qu'ils restent chez eux. » La vérité était que les immigrants polonais, comme les autres, seraient volontiers restés chez eux mais qu'ils n'y pouvaient rien : c'était la structure économique capitaliste de Pologne et d'ailleurs qui les forçait à l'exil.

Les campagnes étaient surpeuplées et le revenu de l'agriculture par habitant dérisoire. Cette agriculture ignorait l'engrais chimique et les machines. L'écoulement des produits se faisait mal dans un pays où le pouvoir d'achat des masses était faible. Les gros producteurs et les intermédiaires se rabattaient sur l'exportation. Là il fallait compter sur la concurrence étrangère ; autant dire que cette exportation payait mal. Cela ne faisait qu'ajouter à la misère du peuple.

L'élément urbain comptait assez peu dans la vie polonaise d'entre les deux guerres. L'industrialisation de la Pologne ne se faisait qu'à un rythme fort lent. Encore ne voyait-on se développer quelque peu que les industries

du secteur primaire : mines, extractions diverses, matières premières. Très peu d'industries de transformation et de répartition ou de distribution. Pourquoi cela ? Parce que le capital étranger exploitait la Pologne comme une colonie. La Pologne appartenait très peu aux Polonais, très peu même à ceux des Polonais de l'aristocratie et de la bourgeoisie bancaire qui la vendaient aux affairistes anglais, américains, français.

A partir de 1924, ces affairistes « consentirent » à la Pologne les emprunts que l'on connaît : emprunt de la voïévodie de Silésie, 12 millions de dollars « consenti » par la Chase Bank, emprunt de Varsovie de 10 millions de dollars « consenti » par la Stone Bank de New-York, emprunt de 1 milliard de francs « consenti » aux chemins de fer polonais par Schneider du Creusot, emprunt de six millions de dollars « consenti » au monopole polonais des allumettes par les trusts suédois et américains, emprunt de 1,9 millions de livres « consenti » par l'English Electric Co., emprunt du téléphone polonais, second emprunt des chemins de fer, crédit français « Rambouille » de 100 millions.

Ces capitaux n'étaient engagés qu'à court terme : cela permettait aux trusts étrangers et à leurs Etats respectifs de pratiquer sur les gouvernements polonais d'alors un perpétuel chantage économique et politique ainsi que de faire de très confortables bénéfices sur le dos du peuple polonais : le rendement du capital aux alentours de 1929-1930 atteignait parfois 68 et même 74 % de la somme investie.

Ces capitaux étaient partout : dans le pétrole, dans l'électricité, dans les mines, dans l'industrie chimique, dans les transports, dans le papier, dans le bâtiment, dans les hôtels, dans l'agriculture, dans l'alimentation, dans le textile, dans la confection, dans la métallurgie.

Les usuriers de l'Occident étaient sur le corps de la Pologne à lui sucer le meilleur de sa moelle.

Etonnez-vous qu'ils crient à présent contre la démocratie populaire et qu'ils la calomnient : elle les a chassés de Pologne, elle les prive d'une partie de leurs profits, elle a rendu la Pologne aux Polonais.

Ils « gèrent » la Pologne pour leur plus grand profit. Ils n'y autorisèrent que la production des matières premières qui leur faisaient besoin. Ils freinèrent l'essor de l'industrie de transformation afin que la Pologne demeurât pour eux un marché où écouler leur camelote.

Cette période de 1919-1939 qui voit la Pologne livrée au capital étranger, comme la France est aujourd'hui livrée au capital américain, n'a été qu'une longue série d'empiètements sur la démocratie suivis d'un passage rapide à la dictature du clan réactionnaire. En 1934, on le sait, le fascisme s'installait officiellement dans la vie polonaise... Comme il essaie de s'installer aujourd'hui dans la vie française.

La conséquence de tout cela ? Dans la Pologne d'entre les deux guerres, le chômage et la misère sévirent de manière constante, les conditions de travail pour qui avait le bonheur de travailler étaient inhumaines : ainsi le dimanche ne comptait pas comme jour de repos et les Polonais s'expatriaient. Cette émigration aussi était préméditée par les tenants du capital exploiteur. Ainsi aux capitalistes étrangers la Pologne de 1919-1939 devait servir des dividendes ; elle devait acheter les produits manufacturés qu'elle n'avait pas le droit de produire elle-même ; elle devait livrer ses matières premières ; elle devait livrer son « matériel humain ». Elle n'était, de par la volonté de ses dirigeants aveuglés par l'anticommunisme et l'antisoviétisme, qu'un vaste foirail où les capitalistes étrangers maquignonnaient en toute liberté. Et par la faute des mêmes, et parce que tout se tient, elle allait devenir un vaste camp de déportation et d'extermination.

Mais il n'y a plus en Pologne de gouvernement des Colonels. En Pologne, il y a un gouvernement de démocrates qui gouvernent par le peuple et pour le peuple, un gouvernement et un peuple qui ne font qu'un dans la reconstruction du pays.

Une revue que je lis m'apprend :

« Le jury chargé de désigner les candidatures au Prix de la Paix, décerné par le Comité polonais des Partisans de la Paix, et constitué de personnalités du monde culturel et artistique, s'est réuni le 5 juillet. Il a retenu en premier lieu la candidature de la Ville de Varsovie, en la personne du Syndicat des ouvriers du Bâtiment, du Syndicat des Ingénieurs et techniciens du Bâtiment, et de l'Association des Architectes polonais. »

Les constructeurs de la Pologne populaire dédient leurs maisons, leurs hôpitaux, leurs écoles, leurs maisons de repos, leurs ponts et leurs églises et leurs musées à la Paix.

Remarquez bien que dans l'énoncé de la nouvelle que je viens de transcrire, sont retenus comme candidats au Prix de la Paix les ouvriers, les ingénieurs et techniciens, les architectes. Ensemble et du même cœur, avec le même enthousiasme, ils ont travaillé à la même œuvre de vie. Ensemble on les propose à la reconnaissance des braves gens de Pologne et du monde entier.

Arrivée à Varsovie (avril 1946).

EN 1946, j'avais atterri à Varsovie sur un aérodrome à peine nivelé. Les bâtiments ? deux baraques. Un camion à bâche m'avait emporté en compagnie d'ouvriers travaillant à la réfection du terrain. Des bancs de bois, des cahots, des sauts à droite, en avant, des sauts dans tous les sens. Une véritable navigation par mer très dure, heurtée de vagues courtes et obstinées. Je regardais par la large ouverture arrondie de la bâche :

LA VILLE ASSASSINEE

17

ruines, ruines, ruines encore et toujours, ça n'arrêtait pas. Et ce fut ma première surprise : ces ouvriers, jeunes et vieux, causaient entre eux, leur ton de voix était normal et parfois, tous, ils éclataient de rire. Alors, je regardais leur figure jaune et creuse, hérissée de barbe vieille, je regardais leurs misérables vêtements, un accoutrement moitié civil, moitié militaire ! les uns avaient des bottes hitlériennes éculées, d'autres des sandales faites de chiffons et de ficelles, d'autres des espèces de sabots à semelle de planche et à dessus de drap. Quant aux chaussettes, cela se voyait à travers les trous, il n'y en avait pas. Ton de voix calme et uni. Le camion s'arrêtait, une roue sur un tas de briques et les autres je ne sais trop dans quelle ravine. Un type ou deux sautaient, « Dowizenia ! » « Au revoir ! » Une plaisanterie. Un éclat de rire général. Je me demandais de ceux qui étaient descendus parmi les ruines :

— « Mais où vont-ils ? Où est leur maison ? » Leur maison ? Il n'y avait pas de maison à des centaines de mètres, à des kilomètres à la ronde. Où vont-ils rentrer, manger, se coucher ? Eclats de rire et ton égal des voix, et ce camion, et ces habits, et ces cahots et cette disparition des ouvriers ! Je compris que Varsovie n'était pas morte, que Varsovie revivrait. Et ce fut avec mon cœur gonflé d'une joie étrange, inexprimable, qu'arrivé au terminus je sautai à mon tour sur une place en partie dégagée. « Dowizenia ! » Il faisait nuit, une nuit sans lumière, mais lourde d'engagements. Je ne connaissais personne dans la ville et je ne me sentais pas seul. Mon cœur battait de joie.

La ville assassinée.

Il y avait des pans de murs noircis de feu qui érigeaient dans le ciel assombri leurs moignons; il y avait d'autres pans de murs amincis, n'en finissant pas de se

profilier au-dessus de la masse informe des choses écroulées, amoncelées à leur base et sous laquelle s'imaginaient des cadavres. Il y avait des façades restées seules comme pour un décor hallucinant de cinéma et qui avaient non plus des fenêtres mais des trous. Il y avait au bout de je ne sais quelle armature prodigieusement tordue de tiges de fer d'immenses blocs de ciment aériens. Il y avait des réverbères à la tige zigzaguante et aux lanternes mortes. Il y avait sur des places informes de plus grandes accumulations de gravats, non plus de briques, mais de pierres et d'où sortait une colonne au bout de laquelle tenait encore un morceau de corniche ou le triangle allongé d'un fronton. Là, c'étaient deux pilastres qui supportaient les légères et harmonieuses volutes d'une grille en fer forgé. Mais sur quoi s'ouvrait cette grille ? Ruines en deçà, ruines au delà ! Il n'y avait plus de les parois que des arbres fracassés. Il n'y avait plus de trottoir, il n'y avait plus de rue, il n'y avait que des sentiers qui passaient parfois, pour aller plus vite à leur fin, sur le corps des maisons et des édifices réduits à rien. Ça passait à travers colonnes et cariatides, socles et balustrades, arrière-cours et hangars, c'étaient les ruines qui commandaient à leur cheminement. Et l'on voyait des clochers encore debout, des rondeurs d'absides éventrées, des vierges miraculeusement suspendues et comme encore tenues en l'air par le geste de leurs bras écartés. Il restait des couleurs de vitraux dans le trou béant des rosaces ; il restait, sortis à moitié des décombres, que les pluies avaient déjà comme arrondis, des morceaux de candélabres à trois, à sept branches, des cloches que la pitié des gens avait désenfouies et posées sur un bâti de poutres à moitié rongées par le feu. Il n'y avait plus d'églises cathédrales ou paroissiales. Il n'y avait que fabriques crucifiées. Il n'y avait plus de nefs, ni de travées, d'arcades et de tabernacles, de maîtres-autels et de chapelles, de chœurs et de jubés. Il n'y avait que la

LA VILLE ASSASSINEE

19

marque de la mort, de la dévastation systématique. Car il se voyait parmi cet amoncellement d'apocalypse des immeubles restés intacts, des hôtels restés intacts, des bâtiments publics restés intacts. La bête s'était tenue là jusqu'au dernier moment. Très méthodiquement, très rationnellement, selon un plan longuement mûri et établi à l'avance, il y avait eu la dynamite et il y avait eu le tank et l'avion ; et pour aider au feu à dévorer plus vite les maisons des hommes, et leurs temples, et leurs œuvres d'art, il y avait eu les lance-flammes. Et l'on abattait à bout portant les pompiers de Varsovie qui s'essayaient à sauver, dans l'immense brasier, des morceaux de pierre de leur ville.

Le livre de toutes les pertes.

DIRE ce que cela faisait comme total toutes ces dévastations ne serait possible que par le moyen des chiffres. Il y a eu tant de maisons détruites, et tant d'écoles, et tant d'hôpitaux, et tant de ponts et tant d'églises. Je le sais, il a été établi un grand livre de toutes les pertes subies. Je connais ce répertoire de la malédiction, cette comptabilité de la fureur et des épouvantes.

Des chiffres ! Mais que veut dire un million de ceci ou un million de cela ? Il y a trop de chiffres dont on use. On s'accoutume aux chiffres comme l'organisme à un vaccin. Cela finit par ne plus rien dire, ou rien faire. Et puis à tous les chiffres auxquels je pense, il manque la chose qui ne peut se payer, le coefficient des souffrances endurées, le coefficient des douleurs, ce qui s'est passé dans le cœur des mères, ce qui a tordu les entrailles, les angoisses et les déchirements de trente-deux millions d'êtres humains, cette détresse universelle dont certains qui vivent encore n'arriveront jamais à se défaire. Ils

la portent dans la vie retrouvée sur les lignes de leur visage et dans l'éclat de leurs yeux.

Et il n'y a pas dans ces états des pertes humaines et matérielles, les sursauts d'indignation, les courages et les enthousiasmes, la volonté de sauver le pays et d'assurer son indépendance.

Mais comme les chiffres sont cependant éloquentes ! La Pologne a perdu six millions et demi de ses enfants. L'U.R.S.S. a perdu dix-sept millions des siens. Les U.S.A. n'en ont perdu que deux cent cinquante mille.

Camps de concentration. Camps d'extermination.

Ce n'était pas la même chose !

Les camps de concentration (*Konzentrationslager*) servaient au III^e Reich comme instruments de terreur politique.

Les camps d'extermination (*Vernichtungslager*) servaient au III^e Reich pour l'anéantissement complet des éléments sans valeur (il s'agissait avant tout des Juifs).

Nuances.

Il y avait aussi des camps de travail (*Arbeitslager*) : les prisonniers travaillaient douze et quatorze heures par jour avec un repos d'une heure pour dîner. Conditions d'hygiène épouvantables. Pas de soins médicaux. Nourriture insuffisante. Les chiens. Le cachot. On tuait et on pendait pour rien. On pouvait y rester plus ou moins longtemps. Plutôt plus que moins.

Camps de travail. Camps de concentration. Camps d'extermination. Ce n'était pas la même chose ! Nuances atroces des mots. Macabres distinguo. Sinistre ironie des industriels de la mort.

En Pologne, il y eut Auschwitz.

Il y eut encore Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka.

Il y eut encore Birkenau, Majdanek...

Il y eut toute la Pologne.

LA VILLE ASSASSINEE

21

Les tragiques moments de Varsovie.

EN 1939, Varsovie ne fut défendue que par son héroïque population. Déjà s'organisait ainsi la résistance populaire.

Dès cette date, Varsovie ne fut qu'un abattoir, comme la Pologne entière ne fut qu'un abattoir. On abattait les Varsoviens au coin des rues, sur le pas de leur porte, dans leurs maisons, dans leurs écoles, dans leurs hôpitaux, dans les rues et sur les places. On faisait des prélèvements de population. On embarquait hommes, femmes, enfants, sur un train qui ne revenait toujours qu'à vide, à moins qu'il ne revînt chargé de ce savon ou de cet engrais que les hitlériens tirèrent des cadavres encore chaud des enfants, des femmes, des hommes. Le train partait de Varsovie, comme d'autres trains partaient de Paris, d'Amsterdam, de Prague, de Bruxelles. Il terminait son voyage sous le sinistre porche de Birkenau ou de Treblinka : les terminus.

Que sont devenus les 300.000 habitants du Ghetto ? Grande partie d'entre eux demeure dans leur ville, sous leur ville, sous la masse maternelle et chaude de toutes ces choses qui ont été des murs, des meubles, des livres, des étoffes, des planchers, des œuvres d'art ou des ustensiles de ménage, des berceaux et des poupées, des tables de jeu ou des objets du culte, des bijoux et des habits. Grande partie d'entre eux n'ont pas eu l'avantage de cet ensevelissement. Ils ont eu à connaître les horreurs des trains de la mort, le stationnement — il y avait tant de monde ! — devant les portes des chambres à gaz.

En avril 1943, ils étaient encore 50.000 en vie. Les 50.000 se révoltèrent. Mourir en combattant et non agenouillés, frapper le bourreau et non tendre le cou à son couteau. Ils n'avaient que des armes dérisoires, et qu'ils avaient forgées parfois eux-mêmes. Les partisans

de l'Armée populaire et la population tout entière de Varsovie leur en avaient fait parvenir par les égouts, comme tout au long de quatre années ils avaient essayé, eux affamés, de donner à manger à ceux-là que les hitlériens avaient enfermés dans quatre immenses murs, les coupant de tout, leur coupant les vivres et l'eau, et l'électricité et le gaz.

Ils s'insurgèrent. Du 18 avril au 16 mai, vieillards et enfants unis, jeunes filles et femmes, Juifs et non Juifs. Les égouts connurent des choses épouvantables et admirables. Ils connurent les volontés obstinées des estafettes et des porteurs de munitions. Sur leurs eaux épaisses flottèrent les chevelures blondes et brunes des jeunes filles mortes au combat, tuées par les gaz asphyxiants.

Des 300.000 êtres humains de 1939, il n'en resta que quelques centaines en mai 1943.

Des choses, il ne resta qu'une ruine tout unie, toute plate, où rien, sauf une église demeurée intacte, n'arrêtait la vue. Les stukas, les tanks, les lance-flammes, les grosses pièces d'artillerie, avaient fait le travail comme on aurait pu le faire avec les mains. Jamais des ruines n'avaient eu cet aspect de terrain plat, de plaine de gravats. Ce travail d'arasement porta sur deux kilomètres carrés. Imaginons un carré de 1.500 mètres de côté et élevons sur ce terrain des maisons à plusieurs étages ; qu'il y ait des magasins, des cafés, des églises, des écoles, des hôpitaux et une population de 300.000 âmes : en France, la ville de Bordeaux, par exemple.

En 1950, sur les décombres montent les immeubles clairs d'une ville où il n'y aura plus de Ghetto. Plus de Ghetto, plus de ruines du Ghetto, mais des façades blanches, aux fenêtres égayées de toutes leurs fleurs.

Après le Ghetto, les hitlériens continuèrent à faire de Varsovie un abattoir ; ils fusillaient toujours et en série sur la place et le long des rues, dans les parcs et les bois. Ils fusillaient plus que jamais. Ils se sentaient

LA VILLE ASSASSINEE

23

perdus et ils se sentaient traqués. Il y avait à l'Est l'Armée rouge. A l'Est, il y avait eu Stalingrad. Et à l'intérieur, il y avait eu, dès le premier jour, la résistance des patriotes, celle du Comité d'initiative nationale du Parti ouvrier polonais, des Bataillons paysans, des Syndicats ouvriers, de la Garde populaire, des militants socialistes, des représentants de la presse illégale démocratique, des organisations de médecins, de la Jeunesse et des travailleurs juifs. Il y avait eu aussi celle des représentants des Colonels et du faux Gouvernement de Londres. L'antisoviétisme animait seul cette seconde résistance.

En juillet 1944, l'Armée rouge arrivait à Saska-Kempa, un faubourg de la rive droite de la Vistule, et elle voyait son offensive stoppée par un raidissement de la défense nazie. Il y avait aussi pour les Soviétiques nécessité de se regrouper avant le passage du fleuve et de réduire la longueur de leurs lignes de communication avec des arrières trop éloignés. Les hitlériens étaient dans la pleine ville, sur la rive gauche du fleuve. C'était l'époque où, en Pologne même, un Conseil national de libération nationale exigeait une lutte à mort contre les nazis, lutte à mener en liaison étroite avec l'Armée rouge. C'était l'époque où le faux gouvernement polonais de Londres faisait écrire dans ses journaux que

les Allemands avaient cessé d'être l'ennemi n° 1, que la lutte contre le communisme était la seule tâche et la plus importante de l'heure et qu'il fallait coopérer à une coalition antirusse.

Il s'agissait pour les réactionnaires polonais de ne pas abandonner l'administration du pays libéré au seul Conseil national et de mettre la main sur Varsovie avant l'arrivée de l'Armée rouge. Aveuglé par ces considérations politiques, sans prendre l'avis ni le contact des responsables des mouvements de résistance, sans s'oc-

cuper de l'aspect militaire de l'opération, sans s'entendre avec le commandement soviétique qui se trouvait retenu de l'autre côté de la Vistule par des soucis tactiques, sans jamais vouloir établir avec ce commandement des liaisons nécessaires, le général Bor-Komorowski déclenchait l'insurrection. D'un seul élan, la population tout entière répondit à l'appel misérable. Ce fut la troisième bataille de Varsovie. La première avait eu lieu en septembre 1939. La seconde s'était déroulée en avril-mai 1943. En 1944, la Pologne subissait l'épreuve capitale.

CHAPITRE II

1946. – LA VILLE RENAIT DE SES CENDRES

Le retour dans la ville.

DÉJÀ lors de mon premier voyage, Varsovie avait ses marchandes de fleurs. Déjà Varsovie jetait un défi à la mort. 20.000 habitants au lendemain de la libération de la ville, 474.000 habitants le 1^{er} janvier 1946, 615.000 en juillet 1949. Dans la ville libérée, en ruines, les Varsoviens accoururent dès les premiers jours. Ils venaient de loin. Là où ils étaient, ils avaient un abri, ils avaient à manger, ils avaient de l'eau à boire, ils avaient du bois pour se chauffer. Ils abandonnèrent toutes ces certitudes. Ils vinrent de Podolie, de la Mazovie proche, de la Kujavie. Tous voulurent retrouver leur ville au plus vite et lui redonner d'abord la chaleur de leur propre existence. Ils se mirent sur les routes labourées par la guerre, où passaient les convois libérateurs, où passaient les files interminables et affaissées des Allemands prisonniers. Ils allaient à pied car il n'y avait plus de chemins de fer et plus de chevaux. Ils allaient lourds de leur barda arrondi sur l'épaule, ils allaient tous ainsi, femmes, vieillards, enfants. Les jeunes gens et les hommes valides, beaucoup de femmes aussi, se battaient toujours, décidés qu'ils étaient, eux, d'arriver à Berlin.

Ils arrivèrent en face de leur ville. Avec quels regards ils durent la voir. Ils entrèrent et ils cherchèrent une

rue. Ils ne trouvèrent rien. Ils cherchèrent encore. Ils finirent par trouver. A la place de la maison, c'était la carcasse d'un lit de fer émergeant des ruines et de la neige. Alors ils pleurèrent et l'on m'a dit que leurs larmes étaient des larmes de joie. Ils occupèrent des locaux démolis, sans fenêtres, sans eau, sans lumière, souvent sans toit, sans portes et sans feu. Ils commencèrent d'eux-mêmes, brique après brique, à déblayer. Ils mirent les briques par tas. Les vieilles briques allaient servir à faire les maisons nouvelles. Avec leurs mains, ils déblayèrent. Ils n'eurent comme premiers outils que leurs mains. Ils ne perdirent rien. Ils savaient que tout servirait à reconstruire la ville.

Aux heures de repos, en ce temps-là, Varsoviens et Varsoviennes s'en allaient à travers la ville lentement. Ils regardaient chaque ruine en silence. Ils semblaient évaluer les richesses perdues et la somme de travail qu'il faudrait pour tout remettre debout. Sur les lèvres, affleuraient les noms des quartiers, Marienzstadt, Nowy-Swiat, Wola, Mokotow, Czeriakow, Marymont, Stare Miasto, le Ghetto, et les nom des parcs, des grandes artères, des ponts, Lazienki, Marszalkowska, Ponia-towski. Ils allaient ainsi, les Varsoviens et les Varsoviennes, aux heures de leur repos. Puis, dans la nuit qui venait, ils rentraient dans leur cave, dans leurs chambres aériennes, dans leur rez-de-chaussée sans porte et sans fenêtre, où il n'y avait pas d'eau, pas de gaz, pas d'électricité, pas de meubles, ou seulement des morceaux de meubles. Aucun désespoir n'était dans leur cœur.

Transports 1946.

PRAGA et Saska-Kempa avaient donc conservé à peu près leurs pavillons et leurs villas, aux murs constellés d'éraflures de balles. En 1946, vivait là une grande partie des 250.000 Varsoviens rentrés. Cela faisait, entre

1946. - LA VILLE RENAÎT DE SES CENDRES 27

la rive droite et la rive gauche, un va-et-vient qui n'en finissait pas. Tous les ponts avaient sauté pendant la guerre, les derniers en 1944. Un seul pont de bateaux monté par l'Armée rouge assurait, au temps où je parle, le passage d'une rive à l'autre des piétons et des véhicules. Pas assez large, ce pont de fortune était nécessairement à sens unique, ce qui voulait dire qu'une colonne de piétons, de camions, de voitures légères, de calèches, de « wozy » (ces charrettes polonaises au profil triangulaire montées sur des troncs d'arbre à peine équarris, trainées toujours par un seul animal) attendaient sur la rive droite de longs quarts d'heure qu'une file hétéroclite venue de la rive gauche ait fini de passer. Le pont demeurait un instant dégagé, puis le mouvement se faisait alors dans l'autre sens. Ce n'était pas beau, car ni les camions ni les voitures n'étaient neufs, les wozy étaient antiques et leurs pièces ajustées parfois avec des cordes. Les chevaux qui les traînaient n'étaient que charnes démesurément étiques et poilues. Quant aux gens, leur mine était terreuse et les habits et les chaussures indéfinissables.

Je vois encore de ces femmes émergeant des ridelles pleines des wozys, la tête et la taille recouvertes ou d'un châle ou d'une couverture, ou d'une capote de soldat. Je voulais voir sur les visages de la tristesse. Il ne s'y trouvait que patience. Il était évident qu'au cours de cinq années de domination hitlérienne, et de lutte, on en avait vu d'autres. On avait le temps. On pouvait, sans s'énerver, mettre une heure et plus pour se rendre des faubourgs de la rive droite à ce qui représentait le centre de la ville.

Ce problème des transports avait été un grand problème pour la capitale et la Pologne entière. Une armée d'invasion qu'essaie de contenir une armée nationale impuissante, une armée de libération qui refoule une armée folle de sa défaite. Ce flux et ce reflux avaient

labouré champs et villes et villages, avaient fait sauter tout l'appareil routier et ferroviaire. Et comment reconstruire s'il n'est pas facile d'apporter matériaux et ouvriers à pied d'œuvre ?

Il fallait voir la place de la Gare en ces soirs d'avril 1946. C'était un parc à véhicules de toutes les tailles, de toutes les marques, de tous les gabarits, de toutes les forces, hippomobile ou à moteur. Tout cela au repos, cochers et chauffeurs sommeillant dans des manteaux de préhistoire. Mais à la sortie des magasins, des fabriques, des bureaux, des chantiers, la place était envahie. Hommes et femmes grimpaient sur n'importe quoi, s'accrochaient à n'importe qui. Le véhicule démarrait avec peine. On rentrait chez soi, ce chez soi qui m'intriguait, dont je n'arrivais pas à comprendre où il pouvait se trouver.

Il y avait des trams dans deux ou trois directions, des vieux, des temps anciens, sans vitres ou avec des carreaux de bois, des boîtes métalliques éraillées, décolorées, grinçantes et auxquelles, avec ma manie des symboles, il me plaisait de trouver un air triomphant.

Il y avait des autobus neufs, comme je n'en avais jamais vus en France. Il y avait des trolley-bus neufs comme je n'en avais jamais vus en France. C'étaient des cadeaux faits par l'U.R.S.S. au lendemain même de la libération.

S'il se découvrait, dans les rues qui se prêtaient à la circulation, des voitures automobiles convenables, c'étaient celles du Corps Diplomatique. Encore. ne fallait-il pas être difficile. L'ambassadeur de France disposait d'une espèce de grande limousine noire qui faisait vraiment corbillard de campagne.

Peu de rues dégagées. Un seul pont. Un nombre considérable de piétons. Et ces véhicules dont je parlais plus haut. Pourtant, très peu d'agents pour diriger la cir-

1946. - LA VILLE RENAÎT DE SES CENDRES 29

culatation. En vingt jours, j'ai fini par les connaître tous et toutes. Car il y avait des miliciennes qui veillaient aux carrefours, des jeunes femmes qui avaient commencé par servir dans l'Armée populaire et qui étaient restées sous les drapeaux. J'en vois toujours une, droite sur son socle, bien prise dans sa capote, sanglée comme pas un, un visage jeune et rose, des cheveux blonds et drus s'évadant coquettement d'une casquette carrée, posée sur le côté gauche. Le geste classique des bras qui disent la direction, des gants blancs, un sourire. Et aussi, en bandoulière ou tombant le long du corps, la mitrailleuse. Car rien n'était idyllique dans la Pologne de 1946.

Marchandises et marchés.

EN fait de boisson à table, il ne se consommait que de l'eau bouillie. La vodka était assez chère déjà et il s'en vendait de la mauvaise à la sauvette. Pain blanc, pain noir, mais non tous les jours de la semaine. Viande rare : le cheptel avait été décimé.

N'allez pas croire à la complète raréfaction des denrées. Nous étions, au temps dont je vous parle, en 1946. La libération de la ville datait de janvier 1945. Que ne ferait-on pas en quinze mois dans la Pologne d'aujourd'hui ? J'étais donc émerveillé de voir dans les vitrines de la Marszalkowska des masses immenses et colorées de viande crue ou fumée, de poisson salé ou frais, des montagnes de beurre et d'in vraisemblables étalages de gâteaux. Rare était la semaine où les sacs de la valise de notre ambassade ne contenaient pas deux ou trois jambons ou quelques saumons roses, car en France, n'est-ce pas, à cette époque, ce n'était pas l'abondance. Nous en étions encore aux tickets de toutes sortes, que nous

devions conserver plus longtemps que la Pologne où les services du rationnement disparurent dès janvier 1949.

Toute marchandise avait deux prix, un prix imposé, et dont bénéficiaient, pour une certaine quantité de marchandises, tous les travailleurs, et un prix libre. Autant dire que ceux qui avaient de l'argent, que ceux qui arrivaient par un moyen ou par un autre à gagner beaucoup d'argent, pouvaient bien vivre. Les victuailles dont je parlais à l'instant n'étaient pas pour tout le monde. Ce marché noir officiel ne profitait qu'à quelques-uns, et d'abord à ces marchands qui, aujourd'hui, acceptent si mal, et pour cause, la concurrence du commerce d'Etat. Alors, ils étaient rayonnants dans leurs habits et robes de bonne coupe. En 1950, je les retrouve dans leurs mêmes habits, dans leurs mêmes rez-de-chaussée, sommairement aménagés, au-dessus desquels sont encore les ruines des étages et des toits. Leur mine est affligée aujourd'hui, les étagères sont dégarnies. Fort peu de chalands. Dès que vous ouvrez la porte de la boutique, vos yeux tombent sur un crucifix ou une image pieuse. Vous demandez des pantoufles de Zakopane ou un corsage cracovien. On vous répond avec peu de grâce que la marchandise manque et l'on ajoute, en montrant le Christ : « Lui, nous protège, l'Etat nous assassine ». L'Etat, oui, qui ose vendre dans ses magasins toutes sortes de choses utiles à la vie, mais à des prix déflant et anéantissant toute concurrence.

Varsovie de 1946 n'était qu'un vaste marché où la plus grande partie des opérations se faisaient en plein air. J'ai vu parmi les ruines dégagées quelque chose qui faisait penser à un autre âge. A même le sol parfois boueux, sous le ciel, ce n'était que baraques, loges foraines, échoppes, étals, déballages. Toutes ces installations, souvent dérisoires, s'ordonnaient par quartiers le long de ruelles étroites.

1946. - LA VILLE RENAÎT DE SES CENDRES 31

Je me souviendrai toujours de ces étranges marchés. Mais déjà se dégageait d'eux la volonté de vivre. C'était animé, coloré, bruyant. C'était plein d'odeurs de plantes, de viande, de friture, de charcuterie, d'odeurs de cuir aussi : toutes les baraques, et des plus cossues, d'une allée étaient consacrées aux cuirs qu'on vous présentait dans leur forme animale, en bleu outremer, en jaune, en rouge, en vert.

Dans une autre allée, il n'y avait que poissons, brochets, saumons, anguilles, grenouilles. Autour de tout cela, il y avait les ruines.

C'était le temps, il faut le dire, où chacun avait quelque chose à vendre et à acheter. On vendait des montres et des alliances, des coffrets et des timbales, des camées et des cristaux, pour acheter aussitôt après de quoi manger ou de quoi s'habiller. En temps ordinaire, et tout au long des journées, à même les trottoirs de la Marszalkowska, étaient étalés de ces objets familiers en argent, en or, en vermeil. Cela était encore marqué de terre, de chaux, de plâtre. Cela sortait des ruines. Il y avait des gens qui écumaient les ruines, à la recherche de l'œuvre d'art, de la fourchette en fer-blanc ou de l'écrin précieux.

Les diplomates cousus d'or achetaient tout cela à vil prix. Ils s'occupaient, par le pouvoir de leurs devises, à faire subir à la Pologne et aux foyers polonais une nouvelle razzia.

Parfois, à l'angle d'une rue, à la porte d'un restaurant ou d'un café, vous donniez sur une personne immobile, raidie, aux vêtements misérables, les mains dans les poches des pantalons, les bras collés au corps, la visière de la casquette baissée sur un visage de pain à cacheter. Seuls bougeaient les yeux cachés pour épier à droite, à gauche, devant. Et bougeaient seules les lèvres juste pour que vous entendiez « *Papierossi, papierossi, dollars, dollars, papierossi, vodka* ».

Colonies d'enfants, écoles.

LES mendiants ne manquaient pas. Ils étaient sur les places et sur les trottoirs. Ils ne cachaient ni leur misère, ni leur mendicité. Que faire contre eux ? C'étaient parfois des femmes, jeunes encore, assises contre un mur de maison, et qui n'avaient à la place des jambes que de grossiers pilons. C'étaient des enfants couchés à même le trottoir et à qui il manquait parfois bras et jambes. C'étaient d'autres enfants qui s'en allaient par groupe ou par troupe et dont on pouvait comprendre qu'ils étaient constitués en colonies. Fillettes et garçons, ils n'avaient plus de parents, il n'avaient plus de maison. Ils vivaient au creux des ruines ou dans les bois de la périphérie. Ils se partageaient les tâches et les expéditions.

— Et l'école ? direz-vous.

Il n'y avait plus une seule école debout dans la Varsovie libérée de 1945 et il y avait si peu de maîtres !... J'ai vu l'école de la rue Grochowska, à Praga. Toit qui menaçait, portes et fenêtres tenant par miracle, murs lépreux, salles exigües. L'établissement n'avait pas brûlé et c'était là une grande chance pour les gens du quartier. Sur les marches du perron, c'était un grouillement d'enfants de tous âges, qui étaient là à attendre patiemment je ne devinais quoi.

— Et la classe ? demanda mon guide.

— Justement. on attend notre tour.

La rareté des locaux et des maîtres obligeait à pratiquer un système d'équipe. Dans telle école, deux tournées étaient nécessaires. Dans telle autre, passaient dans la même journée trois, quatre et même cinq tournées. Il y avait ainsi des maîtres qui faisaient 16 heures de classe par jour sans prendre aucun répit.

1946. - LA VILLE RENAÎT DE SES CENDRES 33

J'avais vu aussi l'école de la rue Torgowa : un appartement de trois pièces pour 500 élèves. Ce qui m'avait frappé, soit dit en passant, c'est que ni maîtres ni élèves n'attendaient pour travailler qu'on leur fit des écoles neuves. On faisait tout de suite classe et, avec l'aide de la population, on procédait à des aménagements de fortune pour rendre les locaux provisoires habitables.

Je me souviens aussi de cette école de la banlieue de Varsovie où 1.500 enfants devaient tenir dans une bâtisse vétuste et exigüe.

Tout cela en Pologne n'est plus que souvenir. Dans la Varsovie nouvelle, par centaines, sont édifiées les crèches, les maternelles, les écoles primaires, professionnelles, supérieures. Comme dans les autres démocraties populaires, comme en U.R.S.S., en Pologne, l'enfant est roi.

Diplomates.

MAIS des immeubles, nous l'avons dit, étaient restés intacts : les derniers repaires des hitlériens. Tel était l'hôtel Polonia. C'est dans cet hôtel que gîtaient certains ambassadeurs avec leurs ambassades. Ils étaient, certes, à l'étroit, mais il y avait là du confort, un bar, une immense salle à manger, une salle de danse. Il y avait de belles dames, de beaux officiers, des hommes aux vêtements impeccables. Du monde qui sentait bon, du monde qui riait, qui s'esclaffait, qui badinait, qui était bien nourri, bien coiffé, bien chaussé. Du monde qui parlait surtout américain et qui fumait des cigarettes américaines.

On était parmi les ruines. On passait le tambour de la porte d'entrée. On se trouvait un moment ébloui par les lumières et les dorures, les bijoux et les belles toilettes. On recevait comme un choc. On se sentait dans un autre monde, comme en pays hostile. La Polo-

gne martyre avait encore des ennemis. La Pologne reconstruite et pacifique a encore des ennemis.

Je pense à ceux-là qui n'ont pas su s'émouvoir et s'indigner devant les ruines chaudes encore, à ceux-là qui n'ont pas su s'enthousiasmer devant l'indicible héroïsme et la volonté d'exister d'un peuple décimé. Diplomates et correspondants de presse « occidentaux » se turent. Puis ils calomnièrent. Au lieu de dire à leurs gouvernements et à leurs agences le besoin de paix de la Pologne, ils fricotèrent d'infâmes rapports et d'innombrables articles. Puis ils s'essayèrent à installer dans le pays des équipes de sabotage. Ils eurent partie liée avec les pires bandits.

Ils devinrent des espions. Ils furent aussi des gangsters. Forts de leurs dollars, de leurs cigarettes, de leurs provisions de lard, de leurs boîtes de conserve, de leur gin ou de leur cognac, ils ramassèrent œuvres d'art et bijoux, livres et gravures rares, tapis d'origine et vieux cristaux, tout ce que les hitlériens n'avaient pu emporter au temps de leur domination. Ce fut le second pillage de la Pologne. L'on faisait aussi de bonnes affaires avec Berlin où l'on pouvait tout avoir avec une cartouche de cigarettes ou quelques kilogrammes de lard. Le diplomate devenait mercanti. Ça achetait des postes de T.S.F. et des montres, des tableaux de maîtres, des services en porcelaine de Saxe, des bagues, des broches et même des yachts ! L'une de ces embarcations fit ainsi le voyage de Berlin à Varsovie en camion. Lorsque certaines ambassades eurent leurs locaux propres et les ambassadeurs leurs « résidences », celles-ci eurent plutôt l'air de ces musées où les œuvres de toutes les époques et de tous les genres s'entassaient sans qu'aucun ordre ait présidé à leur exposition. Elles eurent plutôt l'air de ces hôtels où des caïds du marché noir ont entreposé pêle-mêle meubles de tous les styles et pièces de tous les goûts, la brocante des nouveaux riches.

1946. - *LA VILLE RENAÎT DE SES CENDRES* 35

Ce que les ambassades « occidentales » faisaient en grand à Varsovie, leurs consulats le faisaient en plus petit, mais avec le même cynisme, à Cracovie, à Wrocław, à Gdansk et à Szczecin.

Hommes nouveaux.

DANS l'épopée varsoivienne que l'on écrira, il faudra évoquer ces personnages principaux qui ont pris les destinées de la Pologne dans leurs mains de métal ou de mineur, de paysan ou de pêcheur. Hommes qui ont toujours vu clair dans les affaires de leur pays, que l'on a emprisonnés parce qu'ils voyaient clair et qu'ils disaient ce qu'ils voyaient. Hommes forcés à l'exil et qui constitueront après 1925 la plus noble, la plus agissante, la plus studieuse, la plus sensée, des émigrations politiques que leur pays ait connues. Sauf en U.R.S.S., il y avait des prisons partout pour les antifascistes d'alors. Ces hommes firent de patients apprentissages. Forts et fiers de leur doctrine de liberté, ils se battirent en Espagne, puis partout, en France, en U.R.S.S., dans l'armée polonaise, sur le sol de leur patrie, en Afrique. Ils connurent les camps de la mort. Combien leur expérience est grande ! La faim leur a mordu la fibre et ils n'oublient rien de leur passé et de leurs devoirs. Ils portent dans leur cœur le souvenir constant de la misère des hommes et la haine de ceux qui la provoquent et qui en vivent. Ils n'oublient rien de leur passé et de leurs devoirs. Cela se voit à leur visage grave et dans leurs yeux, parfois si lointains, parfois si durs aussi. Leurs yeux et leur visage ne s'éclairent pleinement que devant les enfants et les jeunes gens. Aujourd'hui ils sourient aux maisons, aux palais, aux ponts, aux musées, aux laboratoires, aux hôpitaux, aux crèches, aux ports, aux usines, aux silos, aux écoles, aux stades, par eux déjà reconstruits. Ils

sourient surtout à cet homme nouveau, sorti d'eux. et solide, et sûr de sa volonté, et qui de toute la force de sa jeunesse. finira de faire après eux de la notion de bonheur une réalité.

Et ils pensent à ceux qui les ont précédés dans la lutte et qui sont tombés croyant à l'aube mais sans en pouvoir voir parfois les premières lueurs. Je trouve très émouvantes ces paroles du président Boleslaw Biérut :

En réalisant le plan de six ans et en construisant les fondements de la Pologne socialiste, nous exécutons le testament et donnons corps aux rêves de générations entières de Polonais révolutionnaires, combattants pour la liberté et la justice sociale, aux rêves des meilleurs fils de notre peuple qui tombèrent sur les glacis de la Citadelle, sur les barricades des villes polonaises, dans leur lutte contre le fascisme, contre l'envahisseur hitlérien, contre le maquis fasciste et les agences impérialistes.

CHAPITRE III

LA VILLE RECONSTRUITE

Warszawa !...

Il n'y a que Varsovie au monde... Nous étions parmi les ruines de Stare Miasto, car il y a tout de même encore des ruines à Varsovie. Nous étions dans un trou de ruines, je veux dire comme au fond d'une cave à ciel ouvert et autour de nous, dans le ciel bleu de juillet, moutonné de blanc, montaient noirs des morceaux de murs déchiquetés, vieux comme les siècles. Rien n'accrochait l'œil qui aurait pu faire penser à la continuation de la vie. Les herbes qui venaient rares sur ce sol pétri de sang, de misère et d'héroïsme, et leurs fleurs minuscules rouges, roses, ne pouvaient que faire penser à l'abandon. « Déjà l'herbe qui croît sur ces dalles antiques », disait le poète. Mais ici la maison n'a pas été abandonnée.

— Il n'y a que Varsovie au monde... C'était Mme W. qui parlait ainsi, une dame jeune, élégante, décidée, qui corrigeait ce qu'elle se savait de masculin dans l'allure par ces fleurs naturelles chaque jour renouvelées qu'elle mettait au revers de sa veste tailleur. Mais le feutre aux larges bords, le foulard de soie noué autour du cou, de grandes lunettes sombres, cette démarche d'amazone, l'emportaient finalement dans votre impression. Je pense maintenant à elle et je pense aux femmes

de Pologne. Je me dis que celles que je connais, du moins, ont peu ou prou de ces manières et de ces aspects masculins. Elles ont été pendant cinq ans, comme les hommes, des combattants et aujourd'hui, comme les hommes, elles construisent avec leurs mains et avec leur cœur la Pologne. Leurs mains sont rudes, leur cœur n'a pas changé.

Mme W... connaît le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, le russe. Elle a beaucoup voyagé. Elle me dit : « Varsovie, avant déjà, c'est sûr, elle tenait à notre fibre. Nous avons assisté à sa destruction, à ses destructions. Chaque pierre sous nos yeux arrachée, c'était un morceau de notre chair que la bombe emportait ou que le feu brûlait. Une cave, un égoût, c'était encore la ville, notre ville. Lorsque nous nous battions, nous étions sûrs que demeurerait au moins la terre de Varsovie et qu'elle serait, elle, plus précieuse, vous comprenez, avec tout le sang, notre sang qui l'aurait imprégnée. Varsovie ! Nous l'avons aimée, alors, comme un être que l'on dispute à la mort, que l'on veut sauver de l'anéantissement.

— Et maintenant, nous l'avons reconstruite tous ensemble. Plus qu'hier, elle est l'œuvre de tous. Avant, vous savez comme on dit, elle était l'œuvre des siècles. Qu'est-ce que c'est que l'œuvre des siècles ? On ne voit pas bien. C'est une formule. Mais quand nous disons aujourd'hui « Varsovie, c'est nous qui l'avons faite, et plus belle, et plus juste », ce n'est plus une formule. Il n'y a qu'une mère qui peut sentir pleinement ce que cela signifie. Nous avons voulu souffrir pour la sauver, nous avons voulu souffrir pour la recréer. Comme le fruit de nos entrailles. Nos fils, ne parlons pas de nos arrière-neveux, ne pourront jamais éprouver ce que nous éprouvons. Il leur sera très difficile de connaître notre passion et notre joie.

Mme W... me regarda longuement.

LA VILLE RECONSTRUITE

39

— Je connais Paris, Pise, Florence. Rome, votre Côte d'Azur. Il m'arrive même, en certains soirs de fatigue, et, je peux le dire, de découragement, de regretter la vie passée. C'était facile, c'était plein de beaux moments. La Pologne alors pour moi, c'était les voyages enchantés à l'étranger. Il m'arrive d'avoir la nostalgie du monde ancien. J'imagine que je pars, mais tout d'un coup le ravissement des départs s'évanouit en moi, l'air me manque comme dans un cauchemar, je veux rester à Varsovie ; pour moi et pour nous tous, il n'y a que Varsovie au monde...

Je pensais à Halina Konic, l'hôtesse de l'air. Au départ du Bourget, elle m'avait parlé de Paris, des Boulevards, des Champs-Élysées, du Jardin des Tuileries, des vitrines de la rue Royale et du Faubourg Saint-Honoré avec un ravissement d'enfant en face d'un jouet si beau qu'il n'ose y toucher. Elle m'avait parlé. Halina Konic, des robes de Paris, des chaussures, des chapeaux. Ses yeux brillaient. Mais nous avons passé au-dessus de l'Odra, au-dessus de Poznan. Nous approchions du but. Halina Konic sortit de la cabine des pilotes. Elle s'arrêta, prit un temps et, le visage transformé, comme si elle disait une parole magique, détachant les syllables, elle dit : Warszawa ! Paris, quitté le matin même, était oublié, ses boulevards, ses magasins, ses enseignes lumineuses. Pour Halina Konic, il n'y a que Varsovie au monde.

Varsovie la nuit.

UN soir de juillet 1950, je sortais du Théâtre national de Varsovie. Je venais d'assister à la représentation de l'opéra *Cracoviens et Montagnards*. Le Théâtre national de Varsovie n'était que ruines en 1946. Une représentation comme celle à laquelle je venais d'assister sup-

pose qu'un degré majeur a été atteint dans la reconstruction. Nous eûmes, mes amis et moi, quelque peine à retrouver la voiture qui nous attendait sur la place allongée et éclairée à giorno. Il y avait là beaucoup de voitures, mais surtout des cars Chausson. Tous les soirs, ces cars vont chercher dans les lointains faubourgs, dans les villages environnant Varsovie, ouvriers et paysans, hommes, femmes et jeunes gens, les amènent au théâtre et les ramènent ensuite chez eux. Ce soir-là, la voiture nous conduisit, ainsi que j'en avais exprimé le désir, sur le pont Slasko-Dambrowski. Sur la rive droite, il y a tout de suite en face Praga et la plaine basse, étalée à perte de vue. Vers l'Est, sur la rive gauche, à l'orée du pont, s'accrochant à une terrasse qui domine de 25 à 30 mètres le fleuve et l'espace bas et étroit qui porte ce dernier, c'est Marienzstadt, avec ses maisons neuves, reconstruites extérieurement dans le style polonais du XVIII^e siècle et dont l'intérieur possède l'aménagement le plus moderne.

Mme W... m'avait montré Marienzstadt quelques jours auparavant. Logé que j'étais dans un hôtel voisin, je prenais parfois sur mes matinées pour revenir dans ce miracle de cité. Comment dire les choses ? Nous avons tous vu des villages en miniature, fabriqués dans le bois et le carton, peints de frais, tout reluisant de grâce, des villages de poupées. Avec les portes qui toutes ont leurs ferrures et leur marteau, avec ces statues de saints dans les niches taillées à l'angle des murs, avec des arcades sous lesquelles s'abritent des commerces, avec les fenêtres fleuries de géraniums et, juste sur le côté des portails, ces lanternes en fer forgé, au verre bleu, où se lisent les numéros des maisons. La nuit, la lanterne s'éclaire, le numéro apparaît sur deux faces. C'est fort pratique et cela possède une histoire, une histoire d'absolutisme tsariste et de conspiration que je conterai une autre fois.

LA VILLE RECONSTRUITE

41

Cette cité abrite 2.500 travailleurs d'élite et leurs familles. J'ai vu sur la petite place dallée et surélevée fillettes et garçons, propres et nets, cheveux blonds, yeux bleus et tabliers multicolores, jouer, rire et chanter. Sur un petit mur de bordure, des jeunes gens lisaient. Il y a des arbres déjà grandets, avec beaucoup de branches et de feuilles. Un quartier comme il n'en a jamais été fait que dans les contes de Noël ! Non loin de là, coule la Vistule somptueuse et sillonnée des voiles blanches de l'été. Non loin de là passe maintenant la célèbre voie Est-Ouest, la Trasa, longue de 6 kilomètres, avec ses trolley-bus, ses camions, ses voitures. Non loin de là, il y a « le tunnel » de près de 200 mètres de long et le premier escalier mécanique que la Pologne ait jamais possédé (elle en connaîtra sûrement d'autres), cet escalier que tout Polonais désire voir et monter avant de mourir, comme ce paysan de chez nous qui tant brûlait de voir Carcassonne. Notre paysan à nous est mort sans avoir vu la ville de ses rêves. Vous vous souvenez des vers de Gustave Nadaud ?

*Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie
Sans avoir durant tout ce temps
Pu satisfaire mon envie.*

Déjà des millions de Polonais ont pu, des provinces les plus lointaines, se rendre à Varsovie et emprunter l'escalier mécanique. Personne, en Pologne, ne mourra plus sans avoir vu la capitale.

Du pont Dambrowski, nous avions sous le regard, aval et amont, près de 7 km. de Vistule et de rives éclairées. La brume nocturne enveloppait faiblement les mille et mille lumières qui font cortège au fleuve. Celles qui étaient dans la ville étaient moins laiteuses et comme plus triomphantes. Il n'y avait plus le profil hallucinant

des ruines. Les grandes taches blanches, et dessinées avec amour, des immeubles, semblaient égayer l'ombre, faisaient chaud au cœur et auraient donné confiance à qui en aurait, par hasard, manqué.

Le président Biérut a dit : « Un des plus grands malheurs qui puisse atteindre un homme est de manquer de travail et d'habitation ». Le voyageur que j'étais pensait à ses visions de 1946. Il pensait aux légendes funestes sous lesquelles on a essayé pendant des siècles d'ensevelir un peuple. Ce peuple, en cinq années, a non seulement réparé les ruines de la guerre la plus totale, mais construit du neuf.

Il a aussi rattrapé les retards accumulés par un siècle et demi d'oppression. On ne songe pas assez à cela lorsqu'on traite de la Pologne nouvelle; ce n'est que si l'on songe à cela qu'on peut enfin comprendre que, placé dans des conditions politiques et sociales justes, le Polonais se fait remarquer par sa faculté d'organisation, son intelligence réfléchie et son enthousiasme pour le travail pacifique.

Les « restes » du café Gajewski.

Il serait certes fastidieux pour le lecteur que j'énumère les grands immeubles d'Etat qui s'élèvent à présent dans Varsovie et que je dise aussi combien de centaines de milliers de logements ont été construits dans ces ensembles qui constituent de manière fort raisonnée la cité et le quartier. Je voudrais dire que ce qui frappe, une fois reçu le premier choc du monde neuf où l'on pénètre, c'est l'ampleur et la multiplicité des chantiers de construction. C'est aussi la rapidité d'exécution des travaux.

Le 24 juillet, je me rendais avec un ami polonais dans un café de la Marszalkowska, le café Gajewski. Ce

LA VILLE RECONSTRUITE

43

café était fréquenté par ces Polonais et ces Polonaises des temps anciens qui ont décidé jusqu'ici de ne pas accepter le nouveau régime. Peu leur importe si le régime nouveau fait de la Pologne une grande nation, riche de toutes les richesses de son sol, de son sous-sol, de ses fleuves et de ses côtes, lourde du bonheur qu'elle dispense à tous ses enfants. Eux (en Pologne, on les appellent en souriant « les restes ») ne pensent qu'à leur vie passée, à leur luxe passé, à leurs somptueuses demeures perdues, à leurs loisirs raffinés, à leurs voyages vers les villes d'art, d'eaux et de jeux de l'Europe entière. Eux ne pensent qu'à leurs privilèges évanouis. Ils sont antisoviétiques comme dans leur famille on n'a jamais été antisaristes. Ils n'ont jamais travaillé, ou très peu. Il faut maintenant qu'ils travaillent. Ils ne peuvent vivre bien, et ils le savent, que dans la mesure où ils travaillent comme tout le monde. La Pologne est, en effet, un pays, et il en est heureusement quelques autres sur notre globe, où nul ne peut plus vivre du travail des autres, mais où chacun doit vivre de son travail et peut ainsi bénéficier du travail de tous. Les « restes » ont espéré dans un providentiel changement de régime. Leur espoir diminue de jour en jour. La vérité de l'histoire oblige à dire que de ces restes-là, il n'en reste plus beaucoup. Il est des Polonais et des Polonaises, et en grand nombre, qui, hier, étaient de grands seigneurs et de grands possédants ou d'insignes intellectuels bourgeois, et qui, par patriotisme, et parce qu'ils se rendent compte que le gouvernement populaire fait les intérêts de la patrie, se sont mis au travail et se rendent utiles. Ils sont employés au mieux de leurs facultés et payés comme le sont tous ceux qui, en Pologne, travaillent.

Au café Gajewski, où je goûtai à de délicieuses pâtisseries, je vis une étrange société. La salle, pas trop grande, était pleine de clients assis par petites tables carrées. Pas une seule figure jeune ou de jeune. Quel-

ques vêtements convenables. L'ensemble était de parures disparates et miteuses où l'on distinguait cependant un besoin de faire à la mode, à la vieille mode. Ce souci de recherche dans l'habillement, qui n'atteignait pas son but, s'alliait à un certain détachement méprisant dans la mine, à une volonté de porter digne et noble, de trop bien se tenir, de trop bien manier la petite cuiller à gâteaux, de trop bien se pencher pour boire à petites gorgées le café ou le thé.

On avait presque envie de s'attendrir, mais alors surgissaient péremptoires à l'esprit les images de la Pologne ancienne, les paysans affamés et nus, les ouvriers persécutés, les hommes de progrès emprisonnés, les colonels voués à Hitler et les martyrs de la Pologne livrée aux hitlériens. Apparaissaient aussi les exilés indomptables et les millions de Polonais que la misère chassait de leur pays. Et tout autour, dans Varsovie et la Pologne actuelle, il y avait les constructeurs.

Alors, ce café Gajewski, on ne voulait même plus dire qu'il faisait penser à une boutique d'antiquaire car il est de vieux objets qui seront toujours chers au cœur et à l'esprit des hommes. Non, on ne s'attendrissait pas devant cet égoïsme endurci, intraitable, que n'ont pu ébranler ni le souffle des catastrophes qui auraient pu être définitives pour la patrie polonaise, ni l'enthousiasme qui, tous muscles raidis, a tiré la Pologne du chaos et l'a mise sur le chemin de la justice et du bien-être pour tous, ni l'aide fraternelle de l'Union Soviétique.

C'était le 24 juillet 1950. Le lendemain, je partais pour un voyage de deux semaines à travers le pays.

Au retour, je dis à mon Wisniewski :

— Et si on allait boire un verre de thé au café Gajewski ?

Wisniewski se mit à rire :

— Le café Gajewski n'existe plus !

— Hein ?

— Mais oui, l'immeuble où il se trouvait, les immeubles qui bordaient, dans ce coin, la Marszalkowska, et il y en avait quelques-uns, n'existent plus. Tout est rasé, déblayé. L'architecte Sygalin est entré en action. La voie Est-Ouest terminée, il a entrepris ces jours-ci les travaux de la voie Nord-Sud qui mesurera 10 km. Sur près d'un kilomètre, entre l'avenue Sikorski et les jardins de Saxe, cette voie sera large de 120 mètres. C'est dans ce coin à élargir que se trouvait le café Gajewski. Il ne continuera d'être que dans le souvenir des « restes » et peut-être dans le vôtre.

Voilà comment les Varsoviens savent faire de l'esprit. Ils vont vite, très vite en besogne. Sauf dans les restaurants lorsqu'il s'agit de servir, diront certains.

C'est vrai. Nous trouvons (et les Polonais aussi d'ailleurs), que le service dans les restaurants est lent. A un Français de mes bons amis qui s'en plaignait, qui estimait qu'on perdait trop de temps à se débarrasser de la corvée d'un repas, alors qu'il y a si peu de temps à perdre lorsqu'on a le bonheur de vivre quelques semaines en Pologne, un autre ami Français répondait.

— Oui, ils servent lentement, mais il faut dire aussi que c'est en cinq ans qu'ils en auront fini avec le plan de six ans.

**Une institutrice française,
un gars du bâtiment de Paris.**

Je laisse parler Simone Duval qui est revenue de Pologne fin septembre 1950.

— Nous avons visité dans Varsovie le quartier Muranów qui va s'étaler sur 52 ha. Une cité de ce quartier commencée en mai 1949 comprenait en septembre 1950 trente-trois immeubles de 200 logements chacun. et tous habités. Si, au Havre, nous avions tous ces logements,

si nous avons travaillé aussi utilement, aussi rapidement, nous n'aurions pas 15.000 Havrais encore réfugiés dans l'Eure-et-Loir et 36.000 ouvriers qui prennent le train tous les matins pour venir travailler sur les chantiers urbains.

Je laisse parler Labbé, ouvrier du bâtiment rentré de Pologne au début d'octobre 1950.

— Un jour, des camarades polonais me disaient : nous avons fait aujourd'hui 66.000 briques en huit heures de temps à dix ouvriers et ouvrières, car il faut dire que non seulement les hommes, mais aussi les femmes travaillent dans le bâtiment. Quand on m'a cité ce chiffre de 66.000 briques dans la journée, je vous avoue que j'ai été très surpris et j'ai voulu me rendre compte par moi-même comment ils s'y prenaient. En France, lorsqu'un briqueteur pose 1.600 briques dans la journée, c'est un bon compagnon.

« J'ai vu la façon de travailler des Polonais. Il y a d'abord une émulation extraordinaire et aussi une conception du travail que nous n'avons pas en France, où par ailleurs nos salaires ne sont pas décents. Le gouvernement ne fait pas le nécessaire non plus pour que la reconstruction soit active.

« Voilà comment procèdent nos amis polonais pour la pose des briques : un jeune homme étend le ciment sur 10 ou 15 mètres, une jeune fille prend les briques et les pose rapidement à la file, le chef d'équipe, un jeune de 22 ou 23 ans, une fois qu'il a tendu son cordeau, tape avec sa mailloche sur les briques et ainsi de suite. Ils sont arrivés, à 10 personnes, à monter 66.000 briques à Nowa-Huta. Je vous assure que j'en ai été ahuri. Moi, qui suis du bâtiment, il a fallu que je me rende compte sur place et j'ai même dit : je n'oserai jamais le dire à Paris parce que mes camarades de chantier me diraient que ce n'est pas possible. Pourtant, je l'ai vu !

LA VILLE RECONSTRUITE

47

Labbé poursuit :

— En ce qui concerne les salaires, un compagnon se fait en moyenne 45.000 ou 50.000 zlotys par mois. En France, comme compagnon, on arrive tout juste à faire 24.000 francs et quand on compare avec le coût de la vie en Pologne, et tous les autres avantages qu'ils ont là-bas en plus du salaire !...

« Et puis, dit encore Labbé, il y a la coordination qu'ils établissent entre les différentes branches de la reconstruction. Tout marche ensemble. A Muranow, par exemple, tout le matériel nécessaire à la construction est sur place, la fabrique de poutrelles fait venir ça par camion, cela arrive de province, ça passe entre plusieurs mains. Il y a les concasseurs, les malaxeurs, tout ce qu'il faut et on fait les poutrelles sur place. De même, on amène le ciment. Il y a les vibrateurs électriques, tout est là, ce qui augmente la rapidité d'exécution d'une façon considérable. Car ce qui se produit chez nous et où je suis actuellement, par exemple, c'est qu'il faut attendre le ciment trois jours, la ferraille une semaine et pendant ce temps-là, on bricole, on ne fait rien de bien.

Nos amis Duval et Labbé n'ont pas pu tout me dire, mais je sais que la rapidité de réalisation provient aussi du fait que toutes les opérations de construction sont centralisées et que cette construction demeurera, jusqu'à nouvel ordre, une fonction d'Etat.

Architectes polonais.

Et pourquoi n'évoquerai-je pas aussi pour expliquer la reconstruction de Varsovie et de la Pologne la part qui revient aux architectes ? Ils ne sont que 700 pour toute la Pologne; en France, ils sont 7.000, et c'est bien en Pologne que l'on reconstruit et que l'on construit le plus vite. Pourquoi ?

Ces 700 architectes ont fait, eux aussi, mentir la légende antipolonaise. A voir leur œuvre, il faut bien parler de réalisme. Etant donné l'ampleur des constructions, ils ont calculé que s'ils avaient dû déblayer les parties qui ont été entièrement rasées, il leur aurait fallu huit années, à raison de mille wagons par jour¹. Ils sont sortis des chemins battus, ils ont construit sur les ruines, aux endroits où ils édifient les bâtiments, ils font des excavations pour trouver le bon sol, et c'est toute économie de main-d'œuvre et de temps.

Et ils ne sont pas allés chercher très loin leurs matériaux. Varsovie était en briques, il reste des briques intactes. Ils ont donc organisé tout un système de récupération de briques entières ; pour les briques cassées, qu'on ne pouvait pas réemployer telles quelles, ils ont monté une immense usine de pré-fabrication d'éléments de construction dans laquelle ils ont broyé les briques. Ce broyage est utilisé à divers usages.

1. Le seul déblaiement des ruines du Ghetto aurait exigé le travail de 10.000 hommes et de sept trains pendant trois années.

CHAPITRE IV

**IMMEUBLES, CITÉS,
QUARTIERS, DES MOTS
QUI ONT CHANGÉ DE SENS**

Le sens des mots.

J'AI visité bien des quartiers neufs à Mokotow, à Ochota, à Kolo, à Muranow, à Zoliborz, à Praga. J'ai pénétré dans des logements. Il me sera difficile de me faire comprendre. Les mots, en Pologne, n'ont plus le même sens qu'en France. Que voit-on, en France, lorsqu'on dit un immeuble et un immeuble comme des affairistes cupides en ont élevé sur l'emplacement des anciennes fortifications de Paris ? on voit la boîte à loyer. Que voit-on, en France, lorsque l'on dit cité ? cité ouvrière ? cité d'usine ? cité minière ? Les trois-quarts du temps ce sont des abris de misère, sans confort, sans tout-à-l'égout, souvent sans gaz ni eau courante. Ne parlons pas de salle de bain ! En France, la salle de bain est encore et uniquement le symbole de la richesse, et comme une marque distinctive. Si l'on s'en va dans les bassins miniers, il ne s'agit même plus de cités, mais bien de camps dans les baraquements desquels les honnêtes gens ne mettraient pas leurs lapins. Belle enquête à faire, et comme à portée de la main, pour un M. David Rousset qui serait animé de sentiments désintéressés !

Immeubles, cités, quartiers, la Pologne donne un contenu nouveau aux mots.

J'ai vu moi-même le logement-type dont parle la revue française *Population*, dans son numéro d'octobre-décembre 1949 :

Le logement-type pour un jeune ménage avec un enfant est le logement de deux pièces et cuisine, avec cabinet et salle de bain, couvrant 40 à 50 m², mais il existe un très grand nombre de variantes dans la disposition des pièces et dans leur nombre, afin de répondre à la diversité des besoins, suivant la composition des familles. (Pierre George.)

Quel est pour ce logement-type le taux du loyer ?

Simone Duval me dit (elle est du Havre et c'est pour quoi je préfère lui passer la parole) : — Au Havre, il n'y a pas un seul logement reconstruit — car on a tout de même un peu reconstruit — dont le loyer 1950 soit inférieur à 5.000 francs par mois, charges non comprises. Un logement équivalent que j'ai visité dans la région de Zoliborz est à 2.000 zlotys par mois, c'est-à-dire pas tout à fait 2.000 francs et là les charges d'électricité, de chauffage et même de blanchissage, sont comprises. De plus, quand je parle de 5.000 francs par mois au Havre, ce sont les logements les plus modestes, mais les logements des fameux Isaïe auront un loyer de 80 à 90.000 francs par an, toujours sans les charges, ce qui suppose naturellement qu'un ouvrier ne pourra jamais disposer d'une telle somme pour se loger.

S'il ne faut pas dans ce genre de relation que j'ai entrepris de rédiger abuser des chiffres et du langage technique, point trop ne faut, toutefois, exagérer dans ce sens et l'on me permettra de citer assez longuement la revue *Population* à laquelle je me reportais à l'instant.

La cité élémentaire forme un groupement autonome pourvu des installations sociales et culturelles répondant aux besoins fondamentaux d'un groupe humain. Elle comporte un certain

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

51

nombre de corps de bâtiments qui peuvent être eux-mêmes munis de quelques services indispensables. Une crèche et un jardin d'enfants apparaissent nécessaires pour un groupe d'une centaine de logements, tandis qu'on peut envisager une école élémentaire pour 50 logements et un centre scolaire complexe (scolarité complète du premier degré et première année de l'école moyenne) pour 2.000 à 2.500 logements. La cité élémentaire, avec son centre économique, social et culturel (groupe scolaire, salle de réunions et de spectacles, cinéma, club, dispensaire, magasins, coopératives et magasins privés), semble devoir être limitée à un groupe pouvant loger environ 10.000 personnes dans un rayon de 500 mètres autour du centre géométrique du groupe bâti. Avec son centre collectif (« agora », de H. et S. Syrkus), elle constitue une petite ville dans la grande. Elle possède les installations nécessaires pour satisfaire les besoins immédiats et quotidiens, mais elle vit de la vie de la ville et elle doit tourner ses regards vers le centre social et culturel (« agora ») de la capitale. Cette idée a suggéré à Mme et M. Syrkus l'idée que le foyer social et culturel de chaque cité devait être excentrique plutôt qu'intérieur, de manière à être relié aisément au centre urbain principal par les voies de communication rayonnant autour de la ville. Les différents centres sociaux des cités riveraines de ces voies de communication constituent un semis discontinu ou semi-continu d'installations d'intérêt collectif, et donnent aux voies de communication dites radiales un caractère original par rapport aux petites rues desservant l'intérieur des cités. Ils contribuent à constituer l'armature sociale du quartier qui est organiquement un groupe de cités pouvant dépasser 100.000 habitants. L'importance numérique du quartier appelle, par ailleurs, la présence d'un centre

social d'échelon supérieur pouvant comporter un groupe scolaire différencié, assurant l'exercice de la scolarité complète de second degré, dans toutes les orientations prévues, un centre polyclinique, un stade, des services administratifs et de sécurité.

Mais cette manière de faire ne va-t-elle pas présenter « le danger de favoriser une multiplication d'immeubles en série marquant les quartiers résidentiels d'une uniformité rébarbative » ?

Voici ce que répond justement M. Pierre George :

Les architectes s'ingénient donc à faire naître la variété des paysages urbains de la modification des agencements, des éléments normalisés de la construction. Il est possible de multiplier ainsi le nombre des types d'immeubles, équivalents intrinsèquement par leur contenu en unités matérielles de base. Les urbanistes utilisent les formes du terrain pour répartir différemment les corps de bâtiment, varier l'agencement des dépendances sociales, des jardins et des terrains de jeu. Tel quartier affecte la forme d'une rotonde (une partie de Zoliborz), tel autre répartit ses unités en un jeu savant de plans octogonaux qui fait songer à un problème de mots croisés (Mokotow). Mais on évite les grandes parades d'immeubles en série, rectilignes (certains essais de cet ordre avaient été faits avant la guerre). Ici, les façades sont droites, allégées par de grandes baies vitrées ; ailleurs, elles sont creusées de niches et ourlées de balcons et de terrasses exposées au midi.

Le Café de lecture.

JE pourrais dire où se trouve ce Café de lecture, je n'arrive pas à l'appeler autrement, mais que saurez-vous de plus lorsque je vous aurai dit qu'il est situé à l'angle

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

53

et au rez-de-chaussée d'un immeuble et sur ce carrefour qui s'appelle place de l'Union de Lublin, et où aboutissent, ou d'où partent, comme on voudra, sept grandes voies dont la Marszalkowska, Bagatela et l'avenue de la Première-Armée ? C'était là, hier, le quartier des ministères et des ambassades. Aujourd'hui, toute la capitale est ouverte à l'habitat prolétarien.

Dehors, c'est l'animation revenue de la grande ville. Trolley-bus, cars, taxis, camions, vélos, motos participent à l'utile et quotidien carrousel, mais dès que vous entrez dans mon Café de lecture, la porte aussitôt refermée, vous vous sentez saisi de silence. Étrange impression ! Le local est pourtant plein de monde, toujours plein de monde, femmes, hommes, jeunes gens, jeunes filles. Les professions, on ne peut plus tout à fait dire les situations sociales, se voient sur les mains et les visages. Tous les vêtements, confortables, propres, se valent. Les mains et les visages disent : ouvrier, technicien, employé, étudiant. Au vrai, il n'y a là que des étudiants. En Pologne, il n'y a que des hommes et des femmes avides d'étude et qui peuvent satisfaire facilement à ce grand besoin humain qu'est le besoin de savoir, de comprendre.

Tout ce monde se tait. Il va le long du comptoir qui borde deux murs se coupant à angle droit. Sur le comptoir, il y a des journaux et des livres écrits dans toutes les langues et dans tous les caractères. Des bannières fixées sur des supports en T disent la nationalité, polonaise, soviétique, française, anglaise, espagnole, italienne, bulgare, roumaine.

Les hauts fonctionnaires qui président aux destinées de nos relations culturelles s'en émouvront-ils et les tenants de l'*Alliance française*, et nos ministres, s'ils ont seulement le temps et le souci de penser à la présence de notre culture de par le vaste monde ? L'espace réservé à la France, et occupé par elle, est important sur le comptoir de chêne clair de ce café d'un nouveau genre. Les

clients lecteurs vont lentement le long de cet étalage qui sent bon le papier imprimé et qui dit le visage typographique de tous les pays. Ils feuilletent et examinent. Ils achètent. On achète beaucoup dans le rayon français.

Mais dans mon Café, il n'y a pas que des journaux, des revues, des livres, des gravures à acheter. Tout le long d'un mur pendent, à portée de la main, et pris dans un système métallique à poignée, des journaux en toutes langues et classés par pays d'origine. Si vous voulez employer vos loisirs à la lecture de journaux français, russes, anglais, américains, italiens ou suisses, vous le pouvez. Qui que vous soyez, allez-vous-en dans mon Café de la place de Lublin. Vous décrochez la feuille qui vous tente, vous vous abîmez dans l'un des fauteuils de cuir profonds et bas qui sont là, le long de la longue vitrine aux rideaux clairs. vous allumez votre cigarette et, une jambe sur l'autre, vous entreprenez votre lecture dans un silence de bibliothèque ou de cathédrale. Car dans ce café dont je rêve si souvent le silence est de rigueur. ce silence qui s'empare de vous, dès l'entrée.

En octobre 1948, j'y pénétrais pour la première fois, avec deux amis. Il était 9 heures du matin. Au bout de la plus longue des deux salles, il y a une cloison vitrée et, passée la cloison, on se trouve dans l'une des deux pièces qui donnent une partie de son nom à ce café de lecture. De petites tables vernies, brunes, rondes et basses. Des sièges aux tubulures de nickel et au cuir émeraude. Aux murs, quelques tableaux et des photographies d'ouvriers de choc. Là, vous pouvez lire et déguster, en même temps, un excellent café que l'on vous sert dans une tasse minuscule ou grande, à votre goût. Si vous avez à parler, vous le faites à voix basse. Il me souvient de cette matinée d'octobre où, avec mes deux amis, j'avais à parler assez longtemps. Au bout de la pièce, je voyais deux jeunes gens, fille et garçon. Ils

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

55

étaient là lors de notre arrivée. Ils étaient encore là au moment de notre départ, mettons une heure après. Ils observaient sans défaillir la consigne de silence. Assis l'un à côté de l'autre, ils ne faisaient que se regarder et se sourire. Deux amoureux timides qui avaient trouvé le coin qu'il leur fallait et aussi l'heure propice, car l'après-midi, le monde afflue et surtout à la fin de la journée de travail, c'est-à-dire vers 15 ou 16 heures.

J'ai vu de grandes choses en Pologne, d'imposantes, d'émouvantes réalisations. Nowa-Huta et le port de Gdynia dégagé et reconstruit, la Maison du Marin, le pont Poniatowski, Nowy-Swiat reconstitué dans son alignement et sa grâce ancienne et cette immense Maison de la parole qui sera l'honneur d'une nation. Je sais quelle part il faut faire à la réforme agraire, aux nationalisations, aux écoles innombrables, aux innombrables maisons de repos. J'ai vu Zakopane et Sopot, la montagne et la mer, égayées de leur population nouvelle ouvrière et paysanne. J'ai vu la Maison de la culture de Katowice qui rendrait jalouse quelques-unes de nos universités de province. J'ai vu dans le royal et somptueux atelier du Wawel le retable de Wit-Stwosz aux 2.000 pièces sculptées dans le bois de tilleul, reconstituées dans leur unité et dans la fraîcheur première de leur polychromie, après cinq années de minutieux et patients travaux. Je pense à tout cela, surtout lorsque j'entends parler de la guerre. Mais je pense aussi, et plus souvent, moins exceptionnellement, comme on pense à une chose familière, à ce Café de lecture que j'ai d'ailleurs retrouvé à Cracovie, à Katowice et à Gdansk, à Wrocław et à Łódź, et comme il en existe au moins un dans toutes les villes, grandes et petites, de Pologne. Car la reconstruction en Pologne est chose générale et universelle. La Pologne est un immense chantier. Et si l'on a reconstruit, et si l'on y construit, c'est en fonction de l'homme et pour l'homme.

Il reste beaucoup à faire.

QUELLE existence ! Ces gens vivaient, il y a encore cinq ans, dans des égouts, des caves, des ruines. Aujourd'hui, ils sont les habitants d'une capitale qui, sous peu, sera une des plus belles du monde. Cette capitale, ils l'auront faite de leurs mains. Lorsqu'elle sera terminée, ils seront plus vieux qu'elles. Ils l'auront faite de leurs mains et avec leur foi dans les destinées de la patrie, avec leur enthousiasme. Tous vivent au rythme des briques qui se posent et qui finissent par être une nouvelle fois l'Eglise Sainte-Croix, l'Eglise Sainte-Barbe, la Cathédrale Saint-Jean, le Théâtre national, la Poste centrale, ou qui deviennent la Banque d'économie coopérative, le Ministère de la Défense nationale, la Cité de Mlynów, le Ministère de l'Industrie et du Commerce, la Maison du Parti unifié, le nouveau Parlement. Il n'est pas possible de parler un moment avec un Polonais sans qu'il vous entretienne de ce qui se fait, de ce qui se fera.

La grande distraction, c'est le dimanche de partir en famille, un peu à l'aventure, à travers la ville et sur ses abords et de constater ce qui a changé, je veux dire ce qui est neuf, ce qui est terminé et ce qui est déjà occupé, plein de vie.

On part et on découvre mille choses nouvelles. On en parlera en famille et tout au long de la semaine. Tout au long de la semaine, on en parlera au bureau ou dans les salles de jeu, ou sur les chantiers au moment des pauses horaires de dix minutes. Le temps aidant, et l'homme s'accoutumant à tout, même au miracle qu'il a réalisé lui-même à force de sueur, d'ingéniosité, de ténacité, ces Varsoviens dont je parle trouveront tout normal ; ils ne s'étonneront que de l'étonnement admiratif de l'étranger revenu les voir, après quelques mois d'absence. L'étranger dira à tout bout de champ,

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

57

au fur et à mesure de ses découvertes : « C'est invraisemblable ».

Et eux ne comprendront pas, ou ils prendront cette exclamation pour de la politesse. Ils diront toujours : c'est grâce à l'Union soviétique que vous avons pu faire cela, ou ils vous parleront de tout ce qui reste à faire.

— Nous nous rendons bien compte de ce qui est déjà fait, m'affirmait un ami, mais nous le voyons moins bien que vous. A toujours vivre près d'un enfant, on ne le voit pas grandir, on s'accoutume à sa croissance, si rapide qu'elle soit. Mais nous savons par contre ce qui reste à faire ; tout le monde le sait, chez nous. Et vous savez que rien ne se fait tout seul, que rien n'est facile. Il y a des difficultés, nous les regardons en face, nous n'en avons pas peur et nous les surmontons. Notre système planifié est là et le plan, c'est la chose de tous.

Il y a plan et plan.

LE plan est la chose de tous, l'affaire de tous, dans ses grandes lignes et dans ses plus petits détails. Sur les places, dans les usines, aux carrefours des avenues, à la porte des ministères, dans les écoles, à la campagne et dans les mines, partout, s'étalent d'immenses panneaux en bois où avec des moyens très simples, il est dit ce à quoi on a déjà abouti, ce à quoi il faut aboutir. D'autres panneaux, une image, quelques chiffres en long et en travers d'une courbe, disent la même chose pour les secteurs déterminés de l'économie ou de la construction : nombre d'écoles maternelles, tracteurs, camions, maisons de repos, tonnes de charbon, litres de lait, douzaines d'œufs, kilomètres de tissu. Toujours, il y a la photographie dix fois grandeur nature de l'homme ou de la femme qui ont atteint les meilleures normes. Les

panneaux de production et de construction sont constamment tenus à jour. C'est le peuple tout entier dans le pays, la ville, le quartier, la cité, qui est témoin et juge des résultats obtenus dans la grande bataille de l'émulation socialiste. Etonnez-vous qu'un jour, et durant tout un mois, le peuple tout entier descende sur les chantiers et en mette un bon coup à déblayer, à empiler les briques, à creuser, à bâtir. C'est bien cela qui se produit tous les ans en septembre. Il y a en Pologne un mois de la reconstruction. Comme si les autres mois on se tournait les pouces !

C'est beaucoup de cela qu'est faite la vraie démocratie : si l'on pense que le plan a été discuté par tous, souvent amendé, amélioré et qu'il est ainsi devenu une première fois, à un premier degré, la chose de tous, on comprendra la volonté qui se saisit de tous à vouloir le réaliser et même avant les délais prévus. Cela constitue un effet du second degré.

Il est dit dans la définition de la planification : Planifier, c'est vouloir façonner la réalité ; le plan est un acte de savoir et une volonté ; il a pour but le développement général des forces productives, le bien-être de toute la société et non celui des classes possédantes ; il est effectivement obligatoire, c'est-à-dire qu'il est exécuté ; des rapports sont rédigés systématiquement et permettent la comparaison régulière entre l'exécution et le plan lui-même, car l'économie planifiée c'est non seulement l'élaboration du plan mais aussi la lutte pour l'exécution du plan, une confrontation continue entre le plan et son exécution. Il ressort de cette dernière proposition qu'il arrive qu'on ait à revoir les données du plan pour en améliorer l'exécution et alors pour tous s'impose un nouveau travail critique, de nouvelles décisions, de nouveaux engagements. Le plan entre ainsi une troisième fois dans la fibre des réalisateurs : il devient une chose vivante.

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

59

Il n'a rien de commun avec ces plans de nos pays occidentaux qui ne sont faits que pour le bénéfice des classes possédantes, pour assurer la prééminence des classes possédantes d'un pays donné sur les classes possédantes d'autres pays, pour imposer l'hégémonie d'un Etat capitaliste donné sur son propre pays et d'autres pays, ces plans qui, en fin de compte, ne sont faits que pour la guerre et qui, si les peuples laissaient faire, conduiraient infailliblement à la guerre. Ces plans-là sont générateurs de chômage ; ils portent des coups mortels dans certains secteurs des productions nationales, ainsi que cela se voit si nettement, si clairement, en France et en Italie.

Il est dans la nature même de l'économie planifiée socialiste d'assurer une exploitation harmonieuse de toutes les ressources matérielles et humaines de la nation pour le meilleur être de tous. Elle garantit l'indépendance économique et politique d'un pays. Elle est en définitive un élément de paix intérieure et extérieure, un élément de bonheur.

La gaieté ? C'est pour aujourd'hui.

EST-CE vraiment trop dire que c'est aux effets de cette économie planifiée que les Polonais doivent cet air de gens heureux que l'on reconnaît à l'ouvrier, à l'employé, à la mère de famille, aux enfants, aux étudiants, aux jeunes constructeurs de Nowa-Huta ? Chacun en Pologne est sûr des lendemains.

Le niveau de vie s'élève progressivement, constamment et rapidement. Les risques de chômage et de misère sont éliminés, les perspectives d'amélioration sont infinies et le rythme du progrès dépasse les pronostics les plus optimistes.

C'est Pierre Cot qui remarquait cela lorsqu'en mai 1950, il démontrait à la salle Pleyel que les rapports entre l'Est et l'Ouest sont possibles. Ces impressions d'un voyageur averti méritent d'être reproduites. Les voici :

Ce qui frappe ceux qui visitent ce nouveau monde et s'efforcent de le comprendre, c'est l'impression de joie, de confiance dans l'avenir, de santé physique et morale que donne la population considérée dans son ensemble. Cette impression contraste avec celle que dégage la foule des grandes villes occidentales où l'on voit tant de visages préoccupés et de regards inquiets.

Il est facile de découvrir les causes de cette différence et de ce contraste. Le travailleur français constate que sa part dans le revenu national est moins élevée que jadis, son niveau de vie est plus bas qu'avant-guerre. Il y a moins de places dans les hôpitaux. La reconstruction marche mal. Le chômage sévit en Europe occidentale, peu encore chez nous, mais en Allemagne, en Italie, en Belgique, c'est-à-dire dans les pays auxquels certains projets gouvernementaux entendent souder notre économie. Et quand le travailleur français parle avec son patron, il sait que le carnet de commandes de son usine est moins bien rempli que l'année dernière. Il a donc toutes les raisons d'être peu satisfait du présent et inquiet de l'avenir.

Dans les démocraties populaires, le travailleur fait des constatations différentes. Bien que ces pays aient beaucoup plus souffert de la guerre que le nôtre, le revenu national par tête d'habitant et la production ne cessent de s'accroître. Les profits capitalistes étant réduits à leur plus simple expression, ce sont les travailleurs manuels ou intellectuels qui bénéficient de cet accroissement continu. Ils vivent mieux qu'avant la guerre. Chaque année, le nombre

IMMEUBLES, CITES, QUARTIERS

6r

des écoles, des hôpitaux, des crèches, des centres de repos et de vacances pour les travailleurs augmente. La condition humaine s'améliore et le souci de l'homme, de son bien-être matériel et surtout de sa dignité, apparaît dans toutes les initiatives du pouvoir populaire. L'écart qui séparait et souvent opposait la ville et la campagne commence à se combler. L'économie planifiée supprime jusqu'aux risques de chômage. Ne nous étonnons pas dès lors que la productivité du travail s'accroisse plus vite de l'autre côté du fameux rideau de fer qui semble surtout le rideau de la calomnie et que sur les visages, à la ville et à la campagne, la gaieté et l'espoir remplacent l'angoisse et l'abattement.

CHAPITRE V

**GORNOSLASKA 45
OU LE BUREAU D'URBANISME
DE VARSOVIE**

L'atelier du Père Noël.

JAI voulu voir les bureaux où s'élaborent les plans de reconstruction et de construction de Varsovie. Mon ami Wisniewski et moi nous avons, un après-midi de la fin juillet, pénétré dans un parc en pleine ville. En bordure des larges allées se trouvait dans le temps d'avant-guerre un hôpital fait de pavillons distincts. La végétation demeure désordonnée, comme abandonnée à elle-même. Il y a des arbres intacts. Il y en a de mutilés. Les herbes et les plantes grimpantes, au milieu desquelles les allées et venues ont tracé des chemins, poussent en toute liberté. Les bâtiments bas, quelque peu en retrait, portent encore les traces des batailles d'hier. Mais l'essentiel de l'appareil a été réparé, hâtivement d'ailleurs : blessures pansées, sur les murs gris, avec des briques rouges laissées à nu et entre lesquelles la truelle a négligé d'enlever la bavure du mortier. Neuves et sans peinture, les portes et l'armature en bois des doubles fenêtres plus larges que hautes. Naturellement, sur chaque appui de fenêtre, il y a des caisses de fleurs.

Nous cherchons l'ancien pavillon de chirurgie. Y a-t-il eu une intention ? C'est là qu'a été installé, dès février 1945, ce Bureau de l'Urbanisme qui aura reçu la grande

mission de réparer le corps supplicié de la capitale et de le refaire neuf, plus fort et plus beau.

Nous pénétrons dans un couloir aux cloisons de briques et de bois. Ce n'est pas riche. C'est pourtant là qu'on décide du destin d'une grande ville socialiste. C'est pourtant là, comme on me le dira tout à l'heure, que le président Biérut vient lui-même se rendre compte de l'état des travaux et discuter avec les techniciens et les employés. Certes, il y a par ailleurs un ministère de la Construction, un Bureau central des projets. Ici toutes les décisions arrivent et prennent lignes et formes sur d'immenses cartes ; c'est là que l'on peut voir les images parlantes de l'ancienne Varsovie, de Varsovie détruite, de la Varsovie reconstruite, de la Varsovie de demain. Il y a des vues d'ensemble ; il y a des vues de détail. Les cartes sont doublées de maquettes blanches, vertes et bleues. J'ai vu le merveilleux atelier des fabricants de maquettes avec ses minuscules outils, ses pots de colle et de peinture, ses lamelles de contre-plaqué, ses feuilles de gros carton, ses menus pinceaux, ses règles graduées, ses planches à dessin. Un atelier de Père Noël où l'on imagine la joie qu'éprouveraient les enfants à y vivre, à mesurer, à tailler, à coller, à peindre. La Varsovie de demain est là, avec ses avenues, ses parcs, ses ponts, ses stades, ses monuments, ses hôpitaux, ses écoles, ses usines, ses églises, son port, ses voies ferrées, son métro. J'ai l'impression d'être arrivé au pays du merveilleux, là où se fabriquaient les belles et gratuites histoires de nos nuits de Noël. Mais je pense, en un rapide retour de pensée, à tout ce que cela signifie, à la réalité qu'il y a là, aux efforts de l'esprit et des muscles, aux sacrifices consentis pour que cela devienne vie. Je pense à ces maçons qui, à raison de 60.000 briques par jour, vont faire de ces liliputiennes constructions les grandes, belles et chaudes maisons des hommes. Tout un peuple de bâtisseurs va intervenir. Ici, dans des

bureaux dérisoires, travaillent seulement 120 personnes, sous la direction compétente de Zygmunt Skibniewski, 120 personnes qui savent quel grand œuvre est le leur et dont je devine qu'ils sentent qu'ils sont des privilégiés. Ils ont vécu, au jour le jour, la reconstruction de leur ville. Ils en voient la construction jour après jour, ligne après ligne, volume après volume. Ils sont déjà les habitants heureux de la Varsovie de demain dont ils connaissent l'étendue, l'aménagement et les détails. Ils vous en parlent, en effet, comme si tout était chose faite. Ils savent que tout sera chose faite.

Vue cavalière de la Varsovie d'avant-guerre.

Nous voici dans la salle des cartes. Une adjointe de Zygmunt Skibniewski, jeune, élégante, attend nos questions. Tout naturellement, Halina Wisniewska parle un français très pur et très aisé.

— Montrez-moi, voulez-vous, la Varsovie d'avant la guerre.

Sur une grande table, Halina Wisniewska déroule une carte de près de neuf mètres carrés, toilée, en couleur.

— Varsovie, avant la guerre, s'étendait sur 121 kilomètres carrés. Il y a le fleuve, puis sur la rive gauche une frange de terre basse et étroite, puis une haute terrasse, puis la ville allongée d'après un axe nord-sud.

« Au Nord, et près de la Vistule, c'était la vieille ville, Stare-Miasto, gothique et baroque, avec, sur son coin sud-est, le Palais royal, et, sur son coin est, le ghetto, quartier aux rues pressées, étroites, peuplées d'artisans, de petits commerçants, d'ouvriers.

« Au XIX^e et au XX^e siècle, la ville s'est continuée au Sud, le long de deux axes parallèles à la Vistule, Nowy-Swiat et la Marszałkowska, axes coupés transversalement

par deux voies commandées par les ponts de la Vistule, l'actuelle artère Est-Ouest qui part du pont Dambrowski, et les allées de Jérusalem qui prennent leur origine au pont Poniatowski.

« Ce second ensemble comprenait le quartier des affaires, des palais et des parcs ; c'était le quartier de luxe. Ici, le parc Lazienki, là, celui du Belvédère.

« Il y avait aussi les ministères et les ambassades. Voilà où se trouvait l'ambassade de France.

« La vieille ville et la ville bourgeoise étaient nettement séparés par ce qu'on appelle l'Axe saxon, ici.

« Il y avait des usines et des quartiers ouvriers, des banlieues désespérément disgraciées et monotones. D'abord, sur la plaine basse, entre la Vistule et son coteau : c'est un coin humide, toujours couvert de brouillard ; les fabriques et les immeubles de rapport ajoutaient leur laideur à sa tristesse. Ensuite sur la rive droite, à Praga, surtout.

« Après 1919, l'industrie occupa en ordre dispersé toute la périphérie de la ville. au Sud, Mokotow, à l'Ouest, Ochota, Kolo, au Nord, Marymont et Zoliborz, — l'industrie et ses inévitables boîtes à loyer, ses inévitables taudis. Des quartiers sans canalisations ni eau courante ni électricité, ni communications entre eux et le centre de la ville. Aucune verdure. Pas un seul terrain de repos. Nulle installation culturelle. Les immeubles n'étaient que casernes plongées dans la boue et la saleté.

« Tout cela était fait au hasard des improvisations et des spéculations. C'était désordonné parce que livré à l'initiative du capital privé.

« Il y avait une répartition de la population par classes sociales. Dans son ensemble Varsovie était une ville laide, peu confortable pour la majorité de ses habitants ; dure à sa population laborieuse. Qu'il suffise d'indiquer que dans les quartiers ouvriers une seule pièce d'habitation devait suffire à quatre personnes ! Il n'en

était pas de même, faut-il le préciser, dans le quartier résidentiel, où une seule personne disposait, en moyenne, de sept pièces. Evidemment, le cubage moyen d'une pièce était dans les grands appartements bourgeois incomparablement plus élevé que celui d'une pièce dans les logements ouvriers ; celui qui habitait un appartement luxueux, se composant de plusieurs pièces, bénéficiait d'au moins dix fois plus d'air et de lumière que le locataire d'un logement composé d'une seule pièce.

« Avant la guerre, tous les efforts tendaient à améliorer les conditions d'habitat de la bourgeoisie et des hauts fonctionnaires, cependant que les conditions d'habitat de la classe ouvrière ne cessaient de s'aggraver.

« Comme l'a dit le président Biérut,

nous avons trouvé les débris d'une ville bâtie sans aucun plan, avec des quartiers ouvriers fantastiquement surpeuplés et négligés, et des quartiers aristocratiques abondamment pourvus et bien aménagés. Nous avons trouvé une ville où les droits naturels de l'homme à l'espace, à la lumière et à la verdure avaient été ôtés à la classe ouvrière.

Dédié à M. Claudius Petit.

Je vais vous demander de me faire le compte de la reconstruction au point où elle en est à présent.

— A présent, et depuis un an, couda Halina, nous ne parlons plus de reconstruction. La période de la reconstruction est passée. Nous disons construction, et nous avons en Pologne un ministère de la Construction.

— Excusez-moi, Mademoiselle, je suis Français, et chez nous, hélas ! il y a encore un ministère de la Reconstruction. Je voulais dire, oui, que ce que je voudrais apprendre et voir sur vos cartes, c'est ce que sera devenue la Varsovie du plan de six ans.

GORNOSLASKA 45

67

— Il est nécessaire que je vous donne quelques chiffres sur ce qui a été réalisé au cours du plan de trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1949.

« Avant la guerre, pour une population de 1.300.000 habitants, le cubage des bâtiments de Varsovie s'élevait à 103 millions de m³ ; la destruction laissa 26 millions de m³ debout, mais en fort mauvais état et à peu près inhabitables. Vers la fin de 1949, le cubage nettement habitable atteignait 44 millions de m³ pour une population de 600.000 habitants.

« Ces chiffres montrent qu'il nous reste beaucoup à faire, mais le plan de six ans est là pour y penser.

— Combien les 18 millions de m³ reconstruits pendant les trois ans représentent-ils de pièces d'habitation ?

— 120.000.

— Que prévoit le plan de six ans ?

— De quoi loger très confortablement près de 900.000 habitants. En fait, Varsovie, en 1955, ne comptera que 800.000 habitants. C'est dire que tout le monde sera confortablement logé. Nous aurons cependant abattu pas mal d'immeubles.

— Vous aurez abattu des immeubles ?

— Mais oui, de vieux immeubles retapés ou des immeubles neufs qu'il aura fallu construire, ici ou là, pour parer au plus pressé. Vous comprenez, il faut que Varsovie possède de larges avenues. Alors, ce qui pourrait gâcher la perspective, nous le démolirons. Les habitants de ces maisons condamnées savent, dès maintenant, qu'ils auront à déménager. Ils savent qu'ils seront relogés et où ils seront relogés. Ils savent aussi qu'ils ne perdront pas au change, loin de là. Chez nous, il n'y a jamais d'expulsion sans relogement immédiat.

« Mais ces chiffres que je vous donne ne vous disent peut-être pas grand'chose ; ils ne valent que si l'on a vu, avec ses yeux, ce qu'ils représentent dans la ville

elle-même; sortez, promenez-vous et regardez. Nos projets ne restent pas à dormir dans des cartons.

« Je voudrais encore vous dire qu'avant la guerre, 60 pour cent seulement de la population étaient branchés sur les canalisations d'eau de la ville. Le plan de six ans assurera l'usage de l'eau courante à 90 pour cent de la population de la capitale !

Une capitale socialiste.

POUVEZ-VOUS me dire quels principes inspirent les constructeurs de Varsovie, car, n'est-ce pas, vous ne bâtissez pas au hasard et n'importe comment ?

— C'est sûr, l'anarchie n'est pas notre fait. Un seul principe nous inspire et nous dirige : Varsovie sera une ville socialiste.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vais essayer de vous le démontrer.

« Il faudra d'abord de l'espace pour tous, de l'air pour tous, de la verdure pour tous. La Varsovie d'hier, avec 1.300.000 habitants, se serrait sur 120 km². La Varsovie que nous construisons s'étalera sur 1.800 km² ; elle aura 2 millions et demi d'habitants. Paris a une superficie de 86 km². Sur ces 86 km², s'entassent ou vivent à leur aise, selon leur condition sociale, 2.800.000 habitants.

— Oui, je vois. 2 millions de Varsoviens seront installés sur 1.800 km² pendant que 2.800.000 Parisiens se contenteront de 86 km². Un Parisien disposera d'un « espace vital » de 30 m², un Varsovien d'un « espace vital » de 720 m².

— Vous comprenez qu'avec une telle superficie, les parcs, les jardins abonderont, et les larges avenues les stades et les immenses places. Au pied de l'escarpement de la Vistule que l'humidité rend inhabitable, il y aura

un parc de culture et de repos. La vieille cité, avec ses bureaux et ses habitations, sera encerclée d'arbres. Les 800.000 habitants de 1955 disposeront de 3.500 hectares de terrain boisé.

« Deux stades sont prévus, l'un au Nord, l'autre au Sud ; ils pourront recevoir chacun 40.000 spectateurs. Votre stade de Colombes a une capacité de 60.000 places. De plus, chaque quartier, au sens que nous donnons ici à ce mot, aura son stade particulier.

« Au delà du plan de six ans, nous prévoyons, dans la région sud, la construction d'un stade qui pourra contenir 80.000 visiteurs.

« Nos places seront peut-être les plus vastes et les plus monumentales du monde. Qu'il s'agisse de la place de la Banque, de la place de Saint-Thomas, de la place de l'Hôtel-de-Ville, de la place Grzybowski, de la place de la Gare ou de la place des Trois-Croix.

« Vous savez ce que sera la nouvelle Marszalkowska, la voie Nord-Sud, longue de 10 kilomètres (la voie Est-Ouest n'en compte que 6) : dans son milieu, cette artère s'élargira ; il y aura là une immense place, la place du Peuple, la place de toute la Pologne, vous comprenez, la place où, aux jours solennels, viendra défilier le peuple de Pologne. C'est sur cette place que se concentrera la vie sociale et culturelle de la capitale et de la nation elle-même.

« Excusez-moi : dans mes explications je mêle un peu tous les éléments, mais, n'est-ce pas ? tout se tient et quand on parle de ville aérée, il faut bien parler aussi de culture, de démocratie...

— De socialisme.

— Oui, une capitale socialiste appartient à tout le pays, à tous les habitants du pays et non pas seulement à ceux qui l'habitent. Il n'y aura aucune opposition entre la ville et le reste du pays. La capitale rendra au

pays plus qu'elle n'en aura jamais reçu. Elle ne sera par une cité tentaculaire. Nous sommes pour les heureux équilibres.

Les beaux quartiers ? Pour tous.

DANS son étendue, et malgré ou à cause de son étendue, la ville sera une; elle ne possédera pas de faubourgs. Tous les quartiers seront, sinon les mêmes, du moins en possession du même confort, des mêmes facilités de communications, de la même hygiène, des mêmes attributs culturels et sportifs. La répartition de la population ne tiendra nullement compte des conditions sociales, et pour cause. Notre président Biérut l'a dit en juillet 1949 :

les terrains qui, autrefois, étaient habités uniquement par la population aisée seront affectés aux cités ouvrières.

Les habitations ouvrières s'étendront, entre autres, le long des deux plus grandes et des deux plus belles artères. Allez voir qui est logé à Marienstadt et à Nowy-Swiat ! Il faut rompre avec les traditions qui consistaient à refouler la classe ouvrière dans les faubourgs. Il n'y aura même plus de ce que, entre gens du métier, nous appelons la « ségrégation professionnelle ». On rassemblera, autant que faire se pourra, ouvriers, employés, intellectuels, commerçants. Il va de soi qu'au centre de la ville où des droits anciens ont été respectés, ce système ne pourra être appliqué qu'avec beaucoup de souplesse ..

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, voilà, il y a des commerçants qui doivent, tout de même, être logés près de leurs magasins ; il y a des employés de banque, des fonctionnaires, qu'il y a intérêt à loger près du lieu de leur travail, les

GORNOSLASKA 45

71

services publics devront être nécessairement concentrés pour des raisons qui se devinent. Il en sera autrement dans les cités d'habitation construites en pleine ville ou en bordure. Là seront logés indistinctement des habitants de toutes professions.

— Mais vous aurez des quartiers spécialisés, si je puis dire, par exemple un quartier diplomatique, un quartier universitaire ?

— Oui, ce ne seront là que des exceptions, encore faut-il préciser que l'intérêt que nous accordons à notre Université, à nos Instituts, à nos grandes Ecoles, à nos cités universitaires, nous obligera à décentrer nos constructions. Il y en aura, comme il y en a toujours eu, sur la crête qui domine la Vistule ; il y en aura aussi dans la partie sud-ouest, au milieu d'un grand parc que nous aménagerons dans le quartier de Mokotow ; cet éclatement intéressera surtout la Faculté des sciences et la Faculté de médecine.

« A ces établissements d'enseignement supérieur le plan de six ans accorde 830.000 m² de constructions nouvelles. Nous construirons en plus de celles qui existent déjà, 66 écoles primaires, 22 écoles secondaires, 50 écoles professionnelles. Nous construirons surtout 130 écoles maternelles ; cela réduira la distance de la maison à l'école, cela permettra aux femmes de s'intégrer dans la production ; elles auront ainsi, non seulement en théorie mais en pratique, des possibilités égales à celles des hommes.

Ville industrielle, propre, silencieuse.

Dès qu'elle évoque un aspect nouveau de la construction de sa ville, cette jeune technicienne qu'est Halina Wisniecowska, assise à l'écuyère sur un bord de table, me montre le quartier, la cité dont il s'agit, le

point où se trouve ce dont elle parle. Les cartes changent, l'une remplace l'autre : cartes au 1/50.000, cartes au 1/10.000, cartes au 1/2.500 : on passe de l'ensemble au détail. A présent, je vois mieux la ville.

— Varsovie n'a pas de secret pour vous, Mademoiselle ?

— En effet. Voyez ce plan, il est tout piqué de points noirs, de points rouges, de points verts.

Curieux, en effet, ce plan avec sa belle et onduleuse Vistule bleue, ses fonds ocre ou jaune clair. Et tous ces points ! Mais ce n'est point là œuvre de peintre pointilliste. Les points n'ont pas le charme des coups de pinceau approximativement portés sur la toile. Ils sont en rangs et comme à l'alignement. Je regarde mieux : il ne s'en trouve que dans les limites rectilignes des immeubles ou des pâtés de maisons et de quartiers. Je regarde Mlle Halina.

— C'est le plan des mouvements des habitants de Varsovie : les points noirs, ce sont les habitants logés de manière qu'on peut considérer comme définitive ; les points rouges, ce sont les habitants provisoirement logés, par exemple dans ces immeubles dont je vous parlais tout à l'heure et qui sont des immeubles destinés à disparaître en vertu de nos règles d'urbanisme ; les points verts indiquent où sera installée cette population non définitivement logée et celle qui constituera cet apport dont nous avons besoin.

« Car il nous faudra recevoir encore beaucoup de monde, une capitale a besoin de monde, surtout lorsque, pour être pleinement socialiste, il lui est nécessaire d'être une ville industrielle encore plus qu'elle ne l'était avant la guerre. En 1955, il y aura à Varsovie 200.000 ouvriers dans l'industrie (cuir, vêtements, livres, bâtiment, alimentation, industries de précision, électrotechnique, produits chimiques, métallurgie) Nous posséderons, en outre, une immense usine d'automobiles. Nous

aurons élevé 5.600.000 m³ d'usines nouvelles, mais nos industries ne seront plus implantées au hasard.

« Il y aura trois secteurs principaux : deux, au sud et à l'ouest de la ville, rassembleront des industries dites légères : électrotechnique, automobiles, appareils de T.S.F., instruments médicaux, ampoules électriques. La troisième au nord de la ville, sur la rive droite, non loin de Praga, à Zeran, possédera les industries lourdes et les industries désagréables par leur odeur ou leur fumée, les industries chimiques par exemple.

— Mais quel est le facteur qui a décidé que les industries légères seront à Wola, les industries lourdes et désagréables à Zeran ?

— Une ville socialiste doit être une ville saine et une ville propre. Combien de villes industrielles construites au milieu des usines ! On ne sait plus si c'est la ville qui est dans l'usine ou l'usine dans la ville ! Vous savez, les murs, les logis noirs, cette odeur ou ces odeurs qui se mettent dans les vêtements, et jusque, dirait-on, dans la peau des habitants. A Varsovie, le vent souffle d'Ouest en Est. Installer nos industries désagréables à l'ouest de la ville c'était couvrir celle-ci de fumée et rabattre sur elle toutes les puanteurs ; à Zeran, les odeurs et les fumées s'en vont, elles se perdent sur la campagne.

« C'est aussi pour une raison d'hygiène physique et aussi, comment dirai-je, une raison psychique, que nous n'aurons plus de trains au charbon à l'intérieur de la ville. Sur tout le territoire de la grande Varsovie les trains seront électrifiés, les locomotives à vapeur resteront loin de nos portes.

— Pourquoi dites-vous une raison psychique ?

— Il faut protéger les habitants d'une ville contre le plus de bruit possible, contre tous les bruits si possible. La population citadine a besoin de silence, elle a droit au silence ; ce silence, nous le donnons à nos immeubles, à nos cités, à nos quartiers et, par voie de consé-

quence, à la ville entière. Les bruits intérieurs ou extérieurs n'empêcheront personne de bien dormir ; les gros véhicules, les véhicules à bruit ne pourront pas pénétrer à l'intérieur de la cité, ils passeront sur les bords et au large.

Transports.

LA Varsovie de 1.800 km² de superficie, que vous dénommez l'Ensemble municipal, aura besoin de sérieux moyens de transport à cause de son étendue et d'autant que si vous logez vos ouvriers jusque dans le centre de la ville il sera nécessaire de les véhiculer jusqu'à leurs usines qui se trouveront, elles, en bordure ?

— Votre question semble vouloir dire que la ségrégation sociale là où elle est une règle, à Paris par exemple, place le travailleur près de son lieu de travail, bureau, usine, chantier, école. Vous savez qu'il n'en est nullement ainsi et que tous les ouvriers et techniciens des usines de Boulogne-Billancourt n'habitent pas, et loin de là, Boulogne-Billancourt. Il en est qui habitent à 20 et 30 km. de Boulogne-Billancourt et qui passent ainsi jusqu'à 3 et 4 heures par jour dans votre métro, vos autobus, vos trains de petite et grande banlieue. Cela doit être très mauvais pour le rendement, mais c'est certainement mauvais pour l'homme et la femme eux-mêmes qui, le soir, se trouvent être fatigués, surmenés, et aussi pour leur famille. A ces ennuis s'ajoute le fait que vous coupez la journée en deux. Vous finissez à dix-huit, à dix-neuf heures, sinon plus tard. Le temps de faire une toilette sommaire, de regagner le lointain domicile, il ne reste plus que la force de manger et de se coucher. Chez nous la journée est terminée à seize heures : il n'y a eu à midi qu'un léger arrêt pour absorber une légère collation. Le soir, nous avons le

temps de faire nos courses, d'aller, à dix-neuf heures au théâtre, au concert ou au cinéma. J'ai connu la vie de Paris. Elle est hallucinante pour la femme qui doit être ouvrière ou employée, mère de famille, ménagère, cuisinière.

« Faire une ville sans quartiers d'habitation spécialisés, cela veut dire d'abord que les conditions d'habitation seront les mêmes pour tous, que tout le monde sera confortablement et sainement logé. Ceux qui travailleront dans le groupe industriel sud habiteront Mokotow, Wierzbno, Sluzow, Okecie. Ceux qui travailleront dans le groupe ouest habiteront Kolo, Wola, Mlynow, Srodmiescie, Ochota, Rakowiec. Ceux qui travailleront dans le groupe nord (rive droite surtout de la Vistule) habiteront Marymont, Mlociny, Brodno, Praga, Targowek. Un travailleur ne devra pas employer plus d'une demi-heure pour se rendre à son travail ou en revenir. Mais ces dispositions ne nous empêcheront pas d'avoir un système de communications très développé.

« Oui, il y aura d'abord ces avenues de longueur jusqu'ici inconnues comme la voie Est-Ouest, comme la Marszalkowska prolongée. Dans le cadre du plan de six ans, nous comptons construire en plus 50 km. de rues importantes ; nous multiplierons les lignes de trolleybus, de tramways, d'autobus ; nous creuserons une première ligne de métro qui partira du centre pour aboutir à la limite nord. C'est vers le Nord que la ville se développera et c'est dans cette direction que se trouvera le centre industriel de Zeran et le port. D'ailleurs, dès 1956, d'autres lignes de métro partiront du centre pour se rendre dans les diverses directions, en étoile ; cela fera en tout 26 km. de métropolitain. Il faut dire que nous aurons, oui, un port...

— Un port ?

— Oui, le plan de six ans prévoit l'amélioration du cours de la Vistule en amont et en aval de Cracovie, mais nous commençons dès maintenant la construction du port de Varsovie, un très grand port. La ville possède deux ponts ; en 1955, elle en possédera trois, mais nous pensons à en construire quatre autres par la suite. Notre politique de construction, vous le voyez, est loin d'être une politique à la petite semaine. Nous sommes tellement sûrs de notre avenir !

— Avez-vous des Halles comme celles de Paris ?

— Pensez-vous ! Il est difficile d'imaginer que les Français tolèrent encore le système des Halles, tous ces étalages en plein air, au cœur de Paris, dans des rues plus ou moins larges. Ça n'a rien de bien hygiénique tout cela ; la circulation de votre rive droite se trouve considérablement gênée pendant une grande partie de la journée. Certains trouveront cela pittoresque ; ici nous ne voulons plus de ce pittoresque-là !

— Il y aura à Varsovie des centres commerciaux de quartiers, tout un ensemble de coopératives, d'entrepôts, de frigidaires, tout un réseau spécial de distribution des produits laitiers et de la viande ; il y aura de grands magasins d'Etat. De grands hôpitaux, de nouvelles centrales électriques, une nouvelle usine à gaz sont déjà en construction.

« Vous me demandiez quels étaient nos principes ? Faire une ville socialiste, la faire avec la volonté, l'enthousiasme de tous les Polonais, faire une ville belle et heureuse.

Et voici le Parti ouvrier unifié.

Tout cela est plus facile à dire qu'à faire. Et nous savons fort bien qu'il n'y a pas de miracles. Il n'est surtout pas possible que les choses étant écrites ou dessinées, bien écrites et bien dessinées, elles se réalisent

d'elles-mêmes ou même sous la direction d'une administration si bien organisée, si dévouée soit-elle. L'aide et l'expérience de l'Union soviétique n'interviendraient pas pleinement, avec le maximum de puissance, s'il n'y avait pas en Pologne des hommes et des femmes dûment organisés et décidés à se faire, au prix de tous les sacrifices, les conducteurs de travaux du peuple entier et dans tous les secteurs de l'activité.

J'ai sous les yeux la traduction de l'exposé fait en juillet 1940 par le camarade Wich devant la Fédération varsoivienne du Parti ouvrier unifié de Pologne, Fédération dont Wich est le secrétaire général. Cet exposé n'a rien d'un travail confidentiel. Il a été publié in-extenso par le quotidien du Parti ouvrier unifié, *Trybuna Ludu*. Il y a là une analyse critique qui va profond et de caractère impitoyable. Rien n'est passé sous silence.

— Les méthodes de travail en équipes sont insuffisamment appliquées... La préparation du terrain à bâtir n'est pas toujours bonne... Sur les chantiers se constatent de nombreuses courses à vide, de longues périodes de stationnement... Il y a des postes surchargés de travail et d'autres qui n'en ont pas suffisamment... Dans un chantier, on a creusé une galerie souterraine pour évacuer les gravats vers un emplacement éloigné de cinq kilomètres alors qu'à quelques dizaines de mètres de ce chantier une autre entreprise faisait venir d'un lieu distant de deux kilomètres les gravats dont elle avait besoin... Bien que nous souffrions d'un manque constant de spécialistes, le plan de formation de nouveaux cadres n'a pas été réalisé dans sa totalité... Le système de répartition des cadres techniques accuse de grossières erreurs. Sur un nombre total de 650 ingénieurs en activité, 243 travaillent sur les chantiers et 208 dans les divers conseils et associations centrales...

Ce rapport de Wich fut suivi d'une discussion, ainsi que les autres rapports présentés au cours de la même « conférence ».

Hilary Minc, délégué du Comité central du Parti ouvrier unifié et ministre de la Construction, fit le point des discussions et tira, comme on dit, les conclusions.

Le langage fut toujours réaliste et vrai.

L'impérialisme américain a des alliés chez nous. Quels sont ces alliés ? Ce sont les classes sociales disloquées, les capitalistes et les grands propriétaires terriens que nous avons bannis au cours des années 1944 et 1945 et que nous bannissons tous les jours. Alliés de l'impérialisme sont ces gens qui, avant la guerre, pendant de longues années, furent les valets et les agents de la bourgeoisie... Alliée de l'impérialisme est la fraction du clergé ainsi que ce qui reste du mouvement terroriste. Alliés de l'impérialisme ou plutôt ses agents directs, les espions qui ont été envoyés chez nous... Et tous ils combattent contre nous. Ils sabotent notre économie. Ils s'efforcent de calomnier, de salir... ils alarment la population, ils spéculent, ils stockent, ils tentent d'organiser la panique... On a peu parlé de tout cela à la présente conférence...

Nous sommes les ennemis inconciliables du mal ; nous luttons pour extirper le mal.

Or,

au cours de la présente conférence, il a été fort peu question de la lutte acharnée qui doit être menée contre tout ce qui est mauvais. Il semblerait que tout Varsovie soit bien. Cependant il y a encore beaucoup de racaille et de crapulerie. Nombreuses sont les personnes qui se plaignent du fonctionnement des institutions, de la bureaucratie qui y règne et qui les renvoie

d'un guichet à l'autre. Il y a encore beaucoup de désordre dans le commerce et en ce qui concerne la réfection de l'habitat. Au cours de la conférence, on n'a pas senti de passion dans la lutte à mener contre ce mal... Il faut mettre fin à cette ambiance de dimanche...

... Trop souvent encore, chez nous, on dirige la construction du socialisme depuis la table autour de laquelle on est assis...

... Nous disons que Varsovie est un chantier de construction : nous avons construit tant de bâtiments, tant de pièces d'habitation, l'artère Est-Ouest ; nous construisons actuellement la Marszalkowska. Tout cela est vrai. Mais il serait utile de se rappeler également que l'on peut voir dans certains quartiers, à Zoliborz notamment, des façades écalées, des traces de balles qui prouvent que personne ne pense à les faire disparaître et à les revêtir. Il y a encore des ruines, de la saleté et de la misère à côté desquelles on bâtit la Marszalkowska et on élève des maisons. Peut-on tolérer un pareil état de choses ?...

Hilary Minc termina sa critique des débats et de l'action passée de la Fédération varsovienne en soulignant, entre autres, que « voter la meilleure des résolutions est inutile si l'on ne contrôle pas sa mise à exécution et son exécution... » Dans la définition de la planification socialiste, la question du contrôle constant est pour ainsi dire la chose essentielle.

Il n'y a pas de miracles. Il y a l'intelligence et la volonté de l'homme tendues vers une fin.

Ces explications apportées par les textes que j'ai cités valent pour Varsovie et la Pologne entière. Elles font la preuve que, sous la conduite du Parti ouvrier unifié, « le Parti des masses et de la vie », la classe ouvrière joue son rôle dirigeant avec clairvoyance, courage et autorité. Elle est devenue le moteur de l'histoire.

CHAPITRE VI

LE MANIFESTE DE JUILLET

Fête Nationale

Nous sommes le 22 juillet. Là, dans ma chambre du Bristol, j'ai assez peu dormi. Toute la nuit, Varsovie n'a été que bals, chansons et musique. On a chanté et dansé sur toutes les places, sur les bords de la Vistule, dans toutes les salles de restaurants et de cafés. On a dansé dans les salons du rez-de-chaussée du Bristol : j'ai ma chambre au premier étage ; je n'ai rien perdu de ces réjouissances nationales.

Le 22 juillet est, en effet, la fête nationale de la Renaissance polonaise. Vraiment à ceux qui se figurent, dans certains pays d'Occident, que la Pologne nouvelle est mécontente, triste et désespérée et qu'elle souhaite l'explosion d'une troisième guerre mondiale pour se sortir de l'esclavage totalitaire où elle serait tenue, je conseille de faire un tour par ici en ces jours fastes.

Je pense au 14 juillet que j'ai vécu à Paris, il y a seulement huit jours. Ça manquait bien d'entrain et de conviction chez nous ! Les bals furent peu fournis et sans joie, et pour cause ! La vie est dure, les soucis sont nombreux, l'indépendance nationale est compromise, la volonté de guerre de nos gouvernants n'est plus ignorée de personne, les grands principes de 1789

LE MANIFESTE DE JUILLET

81

sont violés tous les jours. Le 14 juillet, chez nous, notre gouvernement accomplit sa corvée rituelle à côté des Champs-Élysées ; il se débarrasse de la cérémonie officiellement, sans y croire, et sans que le peuple y soit. Le peuple, lui, il est du côté de la Bastille et de la Nation, du côté de la République, à donner son vrai sens à une grande date, à revendiquer pour de meilleures conditions d'existence et pour une politique de paix.

L'entrain, la joie que j'ai constatés ici sont presque surprenants. Cela durera tout aujourd'hui, samedi, et jusqu'à lundi matin sans désespérer. Je suis passé d'une place à une salle de bal. J'y ai constaté combien il se consommait peu de vodka. J'aurai juste rencontré un ivrogne en regagnant l'hôtel. Jeunes et vieux consomment de la bière, de l'eau minérale et beaucoup de glaces. Joie et entrain n'ont rien d'artificiel. J'ai aussi été frappé par la santé de tout ce monde, par la fraîcheur des toilettes féminines, par la décence de l'habillement masculin. Beaucoup de militaires, soldats, officiers, mêlés au peuple, tous bien découplés dans leur nouvel uniforme, visages sculptés sous la nouvelle casquette ronde et plate à courte visière, car c'en est fini de la quadrangulaire schapska.

Les chants que l'on entend sont ceux de la vieille Pologne. Ce sont ceux de la Pologne d'aujourd'hui. Ce sont souvent les chants de la Résistance. Il en est un qui dit la nostalgie des Polonais pour la Varsovie qu'ils ont quittée; il en est un autre qui dit leur joie d'avoir retrouvé Varsovie reconstruite; il en est qui célèbrent l'effort et la paix.

Je sais que dans tous les ministères, par exemple, les fonctionnaires ont disposé des vastes salles officielles pour se réunir, danser, chanter, eux et leur famille. Les hauts responsables, les ministres eux-mêmes étaient là. Je pense à M. Robert Schuman entraînant dans

une valse endiablée la femme de son huissier, ou celle du concierge du Quai d'Orsay !

Ici, les ministres descendent sur les places publiques et dansent parmi leur peuple. Les généraux en font autant. Personne ne s'étonne ni ne s'exclame. Tout cela est très naturel. Chacun se sent en famille.

Ma promenade à travers Varsovie, cette nuit, m'a ménagé d'autres surprises. J'ai vu des hommes et des femmes travailler à la lumière des projecteurs aux abords de la Maison de la Parole et du cinéma Moscou. Ces ouvriers avaient décidé que la Maison de la Parole, et le cinéma Moscou seraient prêts le 22 juillet. Ils tenaient leur engagement. La célébration d'une fête, en Pologne, c'est d'abord un progrès dans la construction du pays, une réalisation nouvelle dans le domaine culturel ou social.

Les banderoles qui s'étalent sur les façades des édifices publics, qui décorent les bals en plein air qui traversent les rues dans leur largeur, portent toutes un mot que tout étranger est obligé de connaître, de savoir lire et prononcer, tant il est sur tous les murs et sur toutes les lèvres : « *Pokoj!* » « Paix ».

Il y a de la joie

Cet matin du 22 juillet, je suis donc dans le hall du Bristol, abîmé dans un fauteuil. Non, je ne dors pas. Il y a eu les flons-flons de la joie populaire de cette nuit. Il y a eu ce soleil qui, en Pologne, se lève si tôt : à 3 h. du matin il fait déjà clair vers l'Est ; très vite le ciel devient d'un blanc à peine teinté de bleu et il ne s'agit plus de dormir. Alors, on saute du lit, on prend un bain, on s'habille à la va-vite, et l'on s'en va au hasard, et on regarde et on écoute.

LE MANIFESTE DE JUILLET

83

Aux premières heures du matin, dans la rue Karowa, qui descend vers la Vistule, et au-dessus de laquelle j'ai ma chambre, ça a été un va-et-vient continuel de groupes de jeunes gens qui, bras-dessus, bras-dessous, passaient en chantant. Après une nuit de danse, ils saluaient le jour. Je n'ai vraiment pas dormi et je n'ai aucune envie de dormir. Mon fauteuil fait face à l'entrée, les gens vont et viennent, entrent, sortent, gagnent leur chambre ou la salle du restaurant. Je les observe et j'essaie de savoir qui ils sont, ce qu'ils font : la mine est toujours confortable, ce sont les visages et les mains qui m'apprennent qu'il s'agit là de travailleurs, de ceux qu'en France, dans notre pays petit-bourgeois, certains appelleraient avec une petite moue des petites gens.

Les choses en sont là : les hôtels de Pologne, et les plus renommés, sont remplis d'ouvriers, d'employés, de paysans. J'en éprouve une impression de sécurité, de délassément.

Je sors.

La ville, il est dix heures, est pleine de la musique dispensée par des haut-parleurs, de la musique de danse, des valse, c'est sûr, et c'est sûr encore, des polkas et des mazurkas, mais aussi des tangos, des boogie-boogie et des sambas. Et l'on danse encore et toujours. De la musique aussi de variétés comme disent des programmes de la Radiodiffusion française, avec des chanteurs dont les voix ne manquent pas de charme.

Quant à moi, en me dirigeant vers Marienzstadt, je fredonne : « Y'a de la joie ! Y'a de la joie ! »

La Vistule s'étale sous mes yeux à portée de la main, jaune-vert, ridée par moment par une brise vivace qui fait se pencher plus fort les voiles blanches. Au delà, il y a Praga et la plaine infinie, mais qui n'est qu'une ligne verte bordant le ciel à peine azuré avec, par-ci, par-là, des dentelures de fabriques ou de bou-

quets d'arbres. Il ne fait pas chaud et j'ai l'impression d'être au printemps.

A Marienzstadt, surprise : la place, entourée de ses façades aux lignes anciennes, mais crépies de jaune ou de rose ou de bleu ardoise, est à l'écart et comme surélevée un peu, puisque sur l'un de ses côtés on y accède par quelques marches, la place, aux arbres jaunes et clairs, est peuplée d'enfants, d'enfants qui dansent. Sur une estrade des musiciens très sérieux ne s'arrêtent de jouer des rondes que pour permettre à un jeune bonimenteur de raconter des histoires qui attendrissent les mamans et font partir de grands éclats de rire clairs la foule infantine. Puis, l'accordéon fait un rrr'an impératif, brutal et rigolard; chacun s'arrête, l'orchestre sur l'estrade, les enfants sur la piste, et la musique repart, repartent les rondes, repartent les chansons. Et je me surprends à dire à haute voix, sur le ton des parades de foire : « Et en avant la musique ! » Je ne suis pas seul à être gagné par toute cette jeune insouciance; des couples de grandes personnes se mettent en piste, et ça danse, ça danse, ça tourne tant que ça peut.

Tout autour de cette joie des grands et des petits, sous les galeries de modèle ancien des maisons fraîchement construites, sont installées des étagères mobiles, légèrement inclinées d'avant en arrière, peintes en bleu, en vert tendre, en rose. Sur les rayons, des jouets ou des livres pour les enfants et la jeunesse. Je ne connais malheureusement pas le polonais, mais je sais apprécier un livre dans sa forme matérielle, son papier, le brochage, le caractère d'imprimerie, l'illustration. Je feuillette des volumes pleins de merveilles pour les yeux. Quelles belles histoires il doit y avoir là ! Les prix ? Quelques dizaines de zlotys. En France, il s'agirait de quelques centaines de francs !

LE MANIFESTE DE JUILLET

85

Du côté des jouets, on ne peut parler de semblables perfections. Il s'agit de jouets en bois, animaux, tracteurs, de jouets en gros drap de couleur montés sur fil de fer. Il y a aussi de jolies poupées avec les costumes du folklore. Toutes les provinces de Pologne sont représentées. Je ne sais rien de plus beau. Je voudrais savoir le nom de toutes les parties de ces costumes si colorés, si brillants de boutons et de perles, si seyants et si lourds et où, parfois, un collier d'ambre sauvage met sa note barbare.

La Maison de la Parole

MA promenade se poursuit. Me voici au pied de la colonne du roi Sigismond. Le Palais royal est toujours à l'état de ruine. Il sera relevé dans son aspect de toujours. L'Eglise Sainte-Anne dont je vous ai dit l'histoire miraculeuse, le Faubourg de Cracovie. L'ami Wisniewski m'attend. Nous allons nous rendre à l'inauguration de la Maison de la Parole polonaise. J'ai longtemps hésité à me décider pour cette inauguration-là. Ici, le 22 juillet, on inaugure de tous côtés et dans tous les coins. Les ministres sont sur les dents, l'un est à l'inauguration de telle cité du côté de Muranow ou de Kola, l'autre à l'inauguration d'un bâtiment administratif ou d'un foyer culturel, ou d'une crèche, ou d'un stade. On n'inaugure pas qu'à Varsovie. On inaugure dans toute la Pologne. Les titres des journaux que j'arrive à déchiffrer me parlent de Wroclaw, de Szczecin, de Cracovie, de Lodz. Chaque ville a ses travaux à présenter à la République.

De cette Maison de la Parole polonaise, j'ai déjà vu la maquette, non dans le secret du cabinet de je ne sais quel transcendant architecte ou haut fonctionnaire

à la Reconstruction, mais bien dans la rue. Tout ici se passe à ciel ouvert. La reconstruction ou la construction d'une ville, d'un monument, d'un stade, d'une école ou d'un hôpital, je l'ai déjà dit, toute la population en est saisie. Les plans, les maquettes sont exposés sur les places publiques, aux grands carrefours, ou sous des galeries ou promenades couvertes. Les gens s'arrêtent, regardent, étudient, discutent. Souvent ils transmettent leurs observations au service intéressé. C'est ce qui se passe dans les usines où une boîte aux lettres reçoit toutes les propositions et suggestions pour l'amélioration des méthodes de travail. Aucune remarque n'est négligée, ni classée les yeux fermés, mais examinée avec soin et, si elle est juste, on en tient compte.

J'ai donc déjà vu la maquette de la Maison de la Parole polonaise. Il s'agit là de la plus grande imprimerie que l'Europe aura jamais possédée. Cela fait un corps de bâtiment presque carré, de faible hauteur, qu'encadrent, sur le devant, deux édifices transversaux légèrement plus élevés complétés chacun sur leur extrémité latérale arrière par deux tours carrées arrondies aux angles et à cinq étages de largeur et de hauteur dégressives.

Le hall principal abritera un nombre impressionnant de rotatives géantes et de linotypes. Tout autour s'aligneront les bureaux et tous les services appropriés. En dessous courront les tunnels par lesquels passeront les conduites de transmission de chaleur et d'électricité, et où seront aménagés les garages, les magasins de matières premières. Le chauffage viendra du plafond. Toute une installation de caractère social a été prévue : cantine, foyer récréatif, bibliothèque. Les entourages, comme disent les architectes, seront constitués de bandes gazonnées et d'allées plantées d'arbres.

LE MANIFESTE DE JUILLET

87

La Maison s'étale sur l'ancienne place Casimir-le-Grand, sur l'emplacement des maisons environnantes et, entre autres, des Halles de l'ancienne Varsovie.

En 1948, sur une superficie de 12 hectares et demi, il ne restait debout que 66 immeubles fort endommagés et qu'il fallut abattre ; cela a fait près de 650.000 m³ de gravats à enlever.

Les travaux commencèrent le 28 juin 1948. Des sections de travailleurs de tous corps de métiers rivalisèrent d'ardeur pour dépasser les normes, prirent des engagements et les tinrent.

Le gros de l'œuvre était pratiquement achevé en juillet 1950 et, en novembre 1950, les 2.500 délégués du 2^e congrès mondial des Partisans de la paix et leur important appareil technique, tenaient leurs assises dans l'immense fabrique et s'y trouvèrent très à l'aise.

Avec Wisniewski, nous arrivons sur les lieux. Les personnalités sont sur le hall d'accès. Le président Biérut est là, en costume clair. Je reconnais entre autres le ministre Minc, le maréchal Rokossowski.

Le président du Conseil, Cyrankiewicz, parle. Il dit la signification d'une telle réalisation. Il dit l'importance de l'imprimerie, du journal, du livre, dans une libre démocratie. La Pologne populaire ne fait pas que mettre briques sur briques. Elle dispense la culture à tous ; elle multiplie les livres et les journaux et les revues ; elle en fait des instruments d'émancipation ; elle sert la vérité parce que la vérité est l'arme par excellence de la culture et de la paix.

Les membres des délégations qui font face aux officiels écoutent avec attention et comme avec recueillement. Je me suis mis parmi eux et j'aime à regarder les visages des gens qui m'entourent, visages d'ouvriers pour la plupart et dont les plus émouvants sont certainement ceux de ces vieillards moustachus en qui je me plais à reconnaître des représentants du vieux mouve-

mient révolutionnaire de Varsovie. Ce sont surtout ceux-là qui ont sauvé l'honneur de la Pologne au temps même où l'aristocratie et la bourgeoisie, fonctionnarisées dans leur grande masse, étaient passées au service du tsar, des Hohenzollern, des Habsbourg. Ceux-là, fidèles aux plus belles traditions polonaises, ont toujours lutté pour la liberté, l'indépendance du peuple, de tous les peuples. Ils ont été les compagnons de Rosa Luxembourg, de Félix Dzerjinski, de Julien Marchlewski. Ils ont connu la répression tsariste, la répression de la haute bourgeoisie et des propriétaires terriens qui, en 1919, soutenus par les gouvernements français, anglais et américains, s'emparèrent indûment du pouvoir et transformèrent la Pologne en une prison pour ses ouvriers et ses paysans, afin de pouvoir mieux la livrer en pâture aux affairistes internationaux. Ces ouvriers chevronnés de Varsovie ont connu l'occupation et la répression hitlérienne. Ils n'ont jamais désarmé ; ils n'ont jamais faibli. Ils ont fini par l'emporter. Unis aux mouvements ouvriers de tous les pays, unis au mouvement révolutionnaire de Russie, ils ont su saluer la Révolution de 1917 comme le présage de leur propre libération. L'Armée rouge a délivré leur pays. L'U.R.S.S. tout entière aide puissamment et fraternellement sa voisine dans sa reconstruction. Ces ouvriers ont eu raison.

Par la suite, à Varsovie, à Cracovie, à Gdansk, à Katowice, dans les campagnes comme dans les mines et les usines et sur les ports, leurs compagnons me diront : « Il faut lutter encore ; il faut sauver la paix ».

Le président du Conseil Cyrankiewicz parle. Il fait l'examen de la situation dans le monde, il parle de la guerre de Corée, il parle de la guerre du Viet-Nam. Non, il ne suffit pas que la Pologne soit indépendante et prospère pour qu'elle soit heureuse. Un peuple

LE MANIFESTE DE JUILLET

89

n'aura le droit d'être heureux que lorsque tous les autres peuples le seront.

Le président Cyrankiewicz parle.

Sur le toit du hall d'entrée flottent les oriflammes rouge et blanc sur le ciel très bleu. Je suis là, au milieu des meilleurs représentants de la courageuse population de Varsovie, hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles. Voici que les yeux se font plus clairs, que les traits figés par l'attention se détendent : on lit des citations à l'Ordre du travail.

Henri Krzyczkowski, l'un des plus anciens mécaniciens de rotatives de Pologne... Adam Slusarski, maçon, 40 ans de métier, a fait plus de 180 pour cent de la norme... Ambroise Francizek, charpentier, a fait 207 pour cent de la norme... Pierre Guzek, de l'équipe de bétonnage, a établi le record polonais de la profession par équipe en réalisant 740 pour cent de la norme, et en faisant à titre individuel 319 pour cent de la norme.

Des femmes sont citées comme Zofia Dlubinska, des ingénieurs - architectes comme Casimir Marzenski, Etienne Putowski, Sigismond Skibniewski, auteurs du projet.

La Radiodiffusion porte ces noms de travailleurs à tous les Polonais de Pologne, à tous les Polonais vivant de par le vaste monde.

L'inauguration se poursuit à l'intérieur de ce qu'on appelle le hall de production. Le moteur d'une rotative dont la longueur ne finit pas a été branché ; les rouleaux tournent ; le long ruban de papier se déroule ; des exemplaires de *Trybuna Ludu* viennent au jour. Sur leur première page, ils portent, en lettres rouges, qu'il s'agit là du premier numéro sorti le 22 juillet 1950 des presses de la Maison de la Parole polonaise.

La foule des invités se répand dans l'immense salle, passe par les promenoirs ou passages vitrés aériens, s'arrête devant les linotypes.

Ici, je voudrais dire très simplement une chose très importante : des ouvriers soviétiques sont venus pour monter les linotypes fournies par l'U.R.S.S. « Ça, allez-vous penser, c'est ordinaire : l'aide de l'U.R.S.S., c'est connu ; sans cette aide, la Pologne n'en serait pas où elle en est avec sa reconstruction et sa construction ». D'accord, mais je n'ai pas fini. Nous sommes bien dans le hall de la Maison de la Parole polonaise, sur l'emplacement d'une place détruite par les hitlériens. Des grandes baies vitrées qui éclairent le hall, je vois les ruines environnantes, les pans de murs brûlés. Il y a cinq ans, les stukas, les tanks, les mortiers, faisaient pleuvoir sur Varsovie un déluge de feu. Tout flambait. Les S.S. tiraient à la mitrailleuse sur les pompiers varsoviens qui, contre toute espérance, s'essayaient à éteindre quand même le dantesque incendie. Il fallait détruire la capitale et jusqu'aux pierres de ses vieilles murailles. Les hitlériens s'acharnaient comme ils s'étaient acharnés durant cinq ans à fusiller, à massacrer, à décimer. Je regarde les ruines et je regarde ce bel animal d'acier multiplié, cet agrégat de rotatives qui, à lui seul, pourrait enorgueillir une capitale, et l'on me dit qu'il y aura dix ou quinze, ou vingt, je ne sais plus, de ces ensembles-là dans ce hall. Et l'on me dit que toutes ces machines qui aideront à la culture d'un peuple et à faire un homme nouveau, c'est la République démocratique allemande qui les a offertes à la Pologne ! Les ouvriers qui ont monté de manière impeccable et à la date voulue l'agrégat de rotatives, ce sont des Allemands. Non pas des prisonniers de guerre. Mais des hommes libres qui, dans le cadre de dévastations que laissent voir les verrières, travaillent au côté des ouvriers polonais et soviétiques.

LE MANIFESTE DE JUILLET

91

avec la même volonté de faire bien et vite, à une œuvre de paix.

Je suis tout entier aux réconfortantes réflexions qu'on imagine lorsque je m'entends appeler.

— Noaro, comment allez-vous ?

— Joseph...

Et je me trouve dans un groupe joyeux de Polonais que j'ai connus en France. Ils étaient mineurs et métallos depuis des 15 et des 20 ans chez nous. L'un a l'accent du Nord, l'autre du Gard, l'autre du Tarn. Je les connais bien. Ils se sont battus dans les rangs des F.T.P. et des F.F.I. Ils sont décorés de la croix de guerre, de la médaille de la Résistance. Au mois de novembre dernier, notre gouvernement les expulsait. Motif invoqué : mauvais renseignements, complot contre la sûreté extérieure et intérieure de l'Etat ! Rien que ça ! Eux, ils savent que le peuple de France n'est pour rien dans ces mesures qui les frappèrent, dans les mauvais traitements qu'ils subirent au cours de leur expulsion. Je suis assailli de questions.

— Comment ça va, là-bas ?

— Il y avait du monde au défilé du 14 juillet ?

Je sors mon paquet de gauloises bleues. Nous fumons avec délice. Carvin, Hénin-Liétard, Lens, Escaudain, La Ricamarie, Arras, Montceau-les-Mines, La Machine, La Bastille, Le Martinet, Firminy, Gannat : les noms de France partent de toutes les bouches.

— Que devient Jacques ? Jean ? Paul ? François ? Ballester ? Collé ? Garot ? Courtois ? Briou ? Hélène Chartier ? Hugonnot ? Barthélémy ? *L'Amitié franco-polonaise*, ça tient toujours ?

A mon tour de poser des questions :

— Que faites-vous ?

— On travaille, tout le monde travaille ici.

— Logés ?

— Bien logés et, vous le voyez, bien nourris, bien chauffés, bien vêtus et frais comme des gardons !

En effet, ils ont des mines superbes, mes amis polonais. Ils ont aussi de bons métiers.

Lorsque le moment est venu de se quitter, l'un d'entre eux m'e dit : « Nous avons beaucoup appris de la classe ouvrière française ; ses enseignements nous sont aujourd'hui de grande utilité. »

Le Manifeste de juillet

EN France, le 14 juillet, cela veut dire la prise de la Bastille.

Que veut dire en Pologne le 22 juillet ?

J'ai déjà dit comment pendant la guerre dernière, les Polonais furent présents sur tous les champs de bataille d'Europe et d'Afrique, partout où la liberté était en jeu.

En France, s'était constituée une armée polonaise que commandait le général Sikorski. Au moment des combats de 1940, cette armée fit preuve d'une vaillance exemplaire. A Dieuze, à Baccarat, à Saint-Dié, sur l'Aisne et sur l'Oise, à Reims, à Champaubert, à Montbard, dans la région de Belfort, le sang polonais coula. Il coula à Narwick, à Tobrouk ; il coula abondamment à Cassino, à Caen, à Bayeux, jusqu'aux frontières, et au delà, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne. Il avait coulé tout au long des quatre années de notre résistance ; dans beaucoup de nos cimetières, à Dieuze comme à Thouars, comme à Falaise, comme à La Ricamarie, il y a des tombes de combattants polonais.

Nos monuments aux morts, parfois, comptent autant de noms polonais que de noms français ; dans certaines régions comme celles du Nord et du Pas-de-Calais, des

LE MANIFESTE DE JUILLET

93

Polonais comme Pawlowski et Ciurlik furent à la tête du combat de nos Francs-Tireurs et Partisans.

Les Polonais se battirent sur le sol de leur patrie, on le sait. Le 1^{er} janvier 1944, les organisations de résistances constituèrent le Conseil national polonais qui lança l'appel à la lutte contre l'occupant et fusionna tous les groupements de combattants dans l'Armée populaire.

En Union soviétique, s'était constituée en septembre 1941, une armée polonaise que commanda le général Anders. Celui-ci, animé par son anticommunisme et travaillé par Londres, retira ses troupes d'Union soviétique au moment même où le sort du monde se jouait à Stalingrad. C'est alors qu'un Comité de patriotes polonais décida d'organiser une nouvelle armée qui se composa vite de trois divisions, se battit vaillamment et qui, en 1944, entra en Pologne aux côtés de l'Armée rouge.

Entre temps, s'était constitué un Comité polonais de libération nationale. Lorsque, le 22 juillet 1944, la première ville polonaise, Chelm, fut libérée par l'Armée rouge, ce Comité, agissant au nom du Conseil national polonais, publia un manifeste, le Manifeste de Juillet, qui posait les fondements de la démocratie populaire polonaise.

Cela avait été rendu possible par la lutte des masses populaires, classe ouvrière en tête, pour la liberté et l'indépendance nationales et par la victoire remportée par l'Union soviétique sur les forces fascistes allemandes.

Le manifeste de Chelm éclate d'abord comme l'appel aux armes de tous les Polonais pour la libération du pays. Il a, à cet égard, le souffle des manifestes révolutionnaires qui l'ont précédé, ceux de 1792 et de 1793 que, nous Français, nous n'oublions pas. On y retrouve la même haine de l'oppression, un amour aussi ardent de la terre natale, un élan aussi vigoureux vers la liberté.

Il appelle tous les Polonais à se lever en masse, il leur demande de porter une aide efficace à l'Armée rouge :

... La plus large participation des Polonais aux combats diminuera les souffrances de la nation et accélèrera la fin de la guerre...

... Saisissez-vous d'une arme, combattez les Allemands partout où vous les rencontrerez, attaquez les transports, aidez les soldats polonais et soviétiques...

Les frontières du nouvel Etat sont définies :

Polonais, participez d'abord à la lutte pour la libération de la Pologne, pour le retour de la Poméranie polonaise et de la Silésie à la mère patrie, pour celui de la Prusse orientale, pour un large accès à la mer Baltique, pour la frontière polonaise sur l'Oder.

... Quant aux frontières de l'Est, le Conseil national polonais et le Comité polonais de libération nationale reconnaissent que cette question doit être réglée par consentement mutuel...

Il faut prendre toutes mesures contre le danger toujours renaissant du militarisme prussien.

Il faut en finir, l'intérêt vital du pays l'exige, avec les conflits perpétuels qui séparaient les Polonais et les Ukrainiens, les Polonais et les Biélorussiens, les Polonais et les Russes. L'amitié scellée par la fraternité d'armes de l'armée polonaise avec l'Armée rouge devrait trouver sa pleine expression dans une alliance durable avec une collaboration fraternelle après la guerre...

Alliance durable aussi avec la Tchécoslovaquie, renforcement des alliances avec la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, fidélité à l'amitié traditionnelle et à l'alliance avec la France.

Le manifeste traite de l'organisation du nouvel Etat. La Constitution fasciste de 1935 est condamnée. On

LE MANIFESTE DE JUILLET

95

reviendra au principe démocratique de la Constitution de 1921, en attendant qu'une nouvelle Constitution soit élaborée par une Assemblée législative issue d'élections générales au scrutin direct, secret, égal et proportionnel.

C'est le Comité polonais de libération nationale qui prend le pouvoir ; il joue le rôle d'un pouvoir exécutif, le Conseil national constituant un véritable Parlement provisoire.

Le Comité polonais de libération nationale se propose de refaire un Etat polonais, déclare la restitution de toutes les libertés démocratiques, l'égalité de tous les citoyens sans distinction de race, de religion, de nationalité, la liberté des organisations politiques, professionnelles, la liberté de la presse, la liberté de conscience.

Les libertés démocratiques ne sauraient en aucun cas servir les ennemis de la démocratie. Les organisations fascistes, en tant qu'antinationales, seront poursuivies impitoyablement, avec toute la sévérité de la justice...

Aucun criminel allemand, aucun traître à la patrie n'échappera à la punition...

Il faut refaire le pays, pour cela il faut réaliser l'union de la nation : « Nous avons devant nous des tâches gigantesques, nous sommes décidés à les réaliser. »

La démocratie ne sera pas que politique, elle sera aussi sociale ; l'amélioration des conditions d'existence des grandes masses sera assurée ; deux œuvres surtout seront accomplies de toute urgence : la réforme agraire, la réforme scolaire. La terre à ceux qui la travaillent, l'enseignement gratuit à tous.

Et, pour bien marquer quel esprit animait les auteurs du manifeste, je détache ce paragraphe :

Polonais, lutez pour que la Pologne ne soit jamais plus menacée par l'invasion teutonne,

luttez pour une Pologne à qui une paix durable et un effort constructif garantiront le redressement et la prospérité.

Voilà donc l'origine de cette fête nationale du 22 juillet à laquelle j'ai la grande chance d'assister.

Je regagne le Bristol. Mon pays aussi a eu son manifeste à peu près semblable qui demandait aux Français de se battre jusqu'à la libération du territoire, jusqu'à l'écrasement de l'ennemi hitlérien, qui promettait que les traîtres seraient châtiés, que seraient châtiés les criminels de guerre, les bourreaux d'Ascq et d'Oradour-sur-Glane, qui promettait qu'une démocratie nouvelle ferait oublier la honte de Vichy et que cette démocratie serait sociale autant que politique.

Notre manifeste à nous, Français, s'est appelé le Programme du Conseil national de la Résistance. Il n'a jamais été appliqué.

En Pologne, le manifeste de Chelm a été appliqué dans le moindre de ses articles, il l'a été au delà même de sa lettre. Il a créé un Etat démocratique populaire qui a mis le pouvoir entre les mains du peuple et surtout entre les mains de la classe ouvrière, un Etat dont la caractéristique n'est point de faire machine en arrière ou de s'immobiliser, de se fossiliser, mais bien d'aller de l'avant, de pousser toujours plus en avant sur le chemin qui mène au socialisme. Cet Etat n'oublie rien de l'aide qu'il a reçue et qu'il reçoit des peuples de l'U.R.S.S. dont l'amitié lui est précieuse. Il veut la paix, chacun de ses actes est un acte de paix.

Tout cela, les Polonais le savent, de tout cela les Polonais sont satisfaits, pour eux tous une nouvelle vie a commencé à Chelm. Le 22 juillet est la date de leur renaissance. Chaque année ils célèbrent leur fête avec une conviction et une joie accrues.

CHAPITRE VII

SUR LE CHEMIN
DU SOCIALISME
OU LE LANGAGE DES PLANS

SUR la table de ma chambre d'hôtel, j'ai pris ces documents qui ne me quittent pas et qui ne sont que des rapports. Je reviens constamment à eux. Grâce à eux, j'arrive à mettre de l'ordre dans l'infinie richesse de mes observations, de mes impressions. Sans eux, tout ne serait que chaos dans mon esprit. Sans eux peut-être, serais-je tenté de parler de miracle. Sans eux je courrais bien des risques de ne faire que méchante littérature.

Dans ces rapports tout est expliqué, tout a été pensé, ordonné. Méthodiquement. Calmement. On sent, en dessous, un grand travail minutieux, une somme de travaux de détail; on sent les nuits de veille d'un homme et de milliers d'autres hommes qui ont apporté leurs observations et leurs chiffres et leurs suggestions; on sent une expérience qui vient de loin, qui a déjà fait ses preuves, et qui est sûre de ses principes, qui ne laisse rien au hasard, qui veut faire le décompte de toutes les choses possibles et qui y arrive, qui tient compte des choses existantes pour en créer de nouvelles. Il y a des chiffres.

Boleslaw Biérut, président de la République populaire et secrétaire général du Parti ouvrier unifié de Pologne, fait, le 15 juillet 1949, son rapport devant le

Comité central du Parti et il ne traite que de la reconstruction et de la construction de Varsovie. Il faut voir avec quelle précision, il faut voir avec quelle simplicité. L'émotion existe, qui en douterait ? mais elle est contenue ; elle est sous les mots. Une éloquence méridionale et petite-bourgeoise habituée aux trémolos et aux effets de manches, s'en serait payé, elle. Avec Boleslaw Biérut, nous avons affaire à un communiste. Nous sommes loin de ces blablablas présidentiels que personne n'écoute chez nous.

Hilary Minc, ministre de la Construction, a fait en 1948, un rapport sur les résultats du plan de trois ans. Il a fait un autre rapport en juillet 1950 sur les buts et les moyens du plan de six ans. Ces rapports ont été présentés au Comité central du Parti ouvrier unifié de Pologne, et discutés. Avec le Manifeste de juillet, il y aura là les bases théoriques, si je puis dire, de la Pologne socialiste. Si nos ministres actuels parlent, non en public, mais à l'Assemblée nationale ou derrière le micro de la Radiodiffusion dite nationale, ils n'ont à la bouche et dans l'esprit que les mots qui disent la guerre et la haine. Notre monde lumineux de demain aura vite fait de les oublier. En Pologne et devant le peuple polonais, on parle de paix et de libération de l'homme, mais aussi d'indépendance nationale.

Ecoutez Hilary Minc :

Le projet de loi sur le plan de six ans qui vous est soumis prévoit l'élévation du niveau de vie de la population de 50 à 60 pour cent par rapport à l'année 1949. C'est l'accroissement numérique de la main-d'œuvre prévue sur le plan qui constitue un des principaux éléments de cette montée du niveau de vie de la population. L'emploi de la main-d'œuvre sans le secteur spécialisé, l'agriculture non comprise, passera en chiffres ronds d'environ

SUR LE CHEMIN DU SOCIALISME

99

3.600.000 personnes en 1949, à environ 5.700.000 personnes en 1955... Il est évident que cet accroissement important de la main-d'œuvre et, en particulier, de la main-d'œuvre féminine, qui signifie que le nombre de personnes actives dans une même famille deviendra plus grand, fera augmenter sensiblement le bien-être de la population.

Un autre élément de l'élévation du bien-être général sera constitué par l'augmentation du salaire réel des ouvriers et des employés qui, en six ans, suivant les prévisions, doit être de l'ordre de 40 pour cent. Cette augmentation sera réalisée par deux moyens : la hausse des salaires d'une part, et la baisse progressive des prix des articles de consommation courante d'autre part...

Ecoutez Boleslaw Biérut :

Le niveau de notre économie nationale est relativement bas ; notre économie est sérieusement arriérée tant matériellement que techniquement, en comparaison avec les pays possédant une industrie développée. Le rendement du travail de notre ouvrier industriel est encore relativement bas. C'est l'économie rurale individuelle, disséminée et souvent rabougrie qui, dans notre agriculture, prédomine encore. Nous avons fait un pas en avant considérable par rapport à ce dont nous avons hérité du régime bourgeois de la Pologne d'avant-guerre...

Le pas en avant, un pas en avant, ne suffit pas. La démocratie populaire est faite pour aller de l'avant, pour jeter les fondements du socialisme qui signifie « l'organisation d'une vie aisée et cultivée pour les membres de la société 1 ».

I. J. STALINE.

Aussi, dit Boleslaw Biérut :

Notre plan de six ans postule une élévation extraordinaire du niveau des forces productrices, jusqu'ici inconnue dans l'histoire du développement économique de notre pays, et basée sur la technique la plus moderne et la plus avancée. C'est aussi bien pour l'industrie et l'agriculture que pour tous les domaines de notre économie nationale. Il résultera du plan de six ans une Pologne transformée en l'un des pays les plus industrialisés d'Europe...

Plan économique mais aussi et fatalement plan politique. Un instrument de rénovation économique et humaine. Un instrument de justice sociale et de paix :

Les masses laborieuses de Pologne qui réalisent le plan grâce à des efforts pleins d'abnégation doivent être conscientes de participer ainsi à la lutte de classes, à la lutte sans merci entre les forces décadentes du capitalisme et les forces nouvelles sans cesse ascendantes, réveillées par le prolétariat et inspirées par l'idée grandiose et invincible du socialisme...

Mais l'intelligence lucide qui a présidé à l'élaboration du plan n'a rien du praticisme étroit qui ne verrait le monde qu'à travers chiffres et indices quantitatifs. Parce qu'elle veut se rendre vraiment maîtresse des forces de la nature afin de mieux servir l'homme, elle est audacieuse et révolutionnaire, et cela déjà est source d'enthousiasme. Et aussi elle dénombre les ruines, les misères, les douleurs. Et aussi elle se donne comme objectif suprême le bonheur des hommes. Et elle compte sur les hommes pour atteindre cet objectif. Elle leur demande beaucoup. Elle veut en effet leur donner tout.

Elle parle une langue comprise de tous et non de quelques initiés seulement, comprise de chaque ouvrier,

SUR LE CHEMIN DU SOCIALISME

101

de chaque paysan, de chaque ingénieur, des hommes, des femmes, des enfants.

Il faut, dit Boleslaw Biérut, pour assurer la victoire, que chaque travailleur devienne un créateur conscient du plan de six ans. Il faut que, depuis l'école, chacun connaisse le plan et le programme de l'édification du socialisme, que chaque travailleur lui soit dévoué et devienne un combattant et un réalisateur du plan de six ans.

Sans la connaissance précise de ces rapports, nul ne pourra écrire d'épopée. On ne retourne pas à la *Chanson de Roland*. On doit faire mieux. Ces rapports sont les préliminaires nécessaires. Ils sont déjà de l'action. Ils sont déjà de l'épopée. Aussi exaltants qu'une épopée.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

DEUXIEME PARTIE

**DE KATOWICE
A ZAKOPANE**

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CHAPITRE PREMIER

MINEURS DE KATOWICE

Katowice, ville noire.

JE suis arrivé à Katowice, la capitale du charbon, par une fin de journée ensoleillée encore. Les rues grouillent de monde. Les ponts de fer semblent éventrer maisons et quartier. Sur votre tête passent les roulements grondants des trains dont les locomotives semblent lâcher de la fumée et de la vapeur de toutes les jointures de leur cuirasse. Qui s'en étonnera ? Katowice est une ville noire. On a l'impression qu'ici les usines et la ville ne font qu'un, et les puits de mines. Si on ne voit pas ceux-ci, du moins vous prévient-on que les fosses sont sous vos pieds et que cela empêche certains travaux d'édilité qui embelliraient la cité et rendraient ses rues plus larges. Le capitalisme sans patrie, cupide et destructeur, a foré avidement n'importe où et n'importe comment sans se préoccuper de ce qu'il adviendrait à la surface. Gagner de l'argent, beaucoup et vite : tout le reste importe peu. Cette formule n'a plus cours en Pologne où la terre est exploitée mais au mieux des intérêts de tous.

Katowice n'est pas une ville seule mais ce sont six villes d'un seul tenant. C'est Chorzow, Bedzin, Sosnowiec, Mystowice, Krol-Huta; c'est aussi, du côté des

territoires recouverts, Zabrze, Butom, Tarnowskie-Gory, Gliwice. On ne sait jamais quand on sort de l'une pour entrer dans l'autre. Là, les lignes de chemins de fer sont comme un filet aux mailles serrées. En dehors du cœur des agglomérations, ce ne sont que boulevards interminables, durement pavés, bordés d'une suite ininterrompue de bâtiments d'usines ou, par moments, de terrains vagues couverts de masures ou d'inextricables amas de déchets mécaniques. Les tramways filent avec leur long bruit sifflant de glissement. La nuit, les hauts-fourneaux jettent leurs flammes et l'on voit alors toutes ces superstructures compliquées et géométriquement ordonnées se profiler noir sur rouge parmi des échappements monstrueux de fumée.

Katowice et son ensemble de cités est l'un de ces centres où la condition ouvrière a une grande histoire que l'on voudrait connaître, mais connaître en vivant ici-même et en écoutant parler les militants. certes, mais aussi tout simplement les ouvriers, les vieux les jeunes, les femmes. On voudrait rester là à vivre la vie des mineurs, la vie des métallos, parmi eux, chez eux. Pour savoir comment s'opèrent les changements intimes dans la pratique de la démocratie populaire, ce qu'a été hier, ce qu'est aujourd'hui, ce que sera demain.

**Le syndicat des mineurs
et le mouvement d'émulation.**

J'AI rendu visite à la direction du syndicat des Mineurs, Ulica Kosciuski, 38, à Katowice. Le secrétaire général Czerwinski était là entouré de ses principaux collaborateurs. Ils tenaient une séance de travail lorsque je suis arrivé. On m'a aussitôt reçu et nous avons causé. J'ai été frappé de la simplicité fraternelle de cette réception, du ton calme et sérieux avec lequel

MINEURS DE KATOWICE

107

ces responsables syndicaux de l'industrie-clé de la Pologne m'ont parlé, m'ont demandé des nouvelles de France, et m'ont dit comme les choses allaient chez eux. Ces hommes simples, aux visages parsemés des stries et des points bleus provoqués par les éclats de charbon, aux mains parfois amputées d'un ou de plusieurs doigts, ont une grande responsabilité ! Ici la mine appartient aux mineurs, et rien dans la mine, dans l'organisation du travail, dans l'exploitation, ne se fait sans eux. Le directeur du charbonnage n'est que le délégué des ouvriers à ce poste. Et cela se passe ainsi à l'échelle du puits. « Chaque mois, dans chaque fosse, une réunion groupe le directeur, les ingénieurs, les porions, les délégués, les responsables syndicaux et les représentants des ouvriers de chaque quartier de la mine. Tous les problèmes sont débattus en commun. Le plan du travail pour le mois est élaboré et chacun, à quelque poste qu'il se trouve, s'efforce ensuite d'en réaliser au mieux l'application...

Les courbes de la production figurent sur les journaux muraux. Des graphiques montrent de façon claire ce que sera l'augmentation des salaires si la production augmente.

Les problèmes de l'équipement, du renouvellement de l'outillage, sont portés à la connaissance des mineurs. Ceux-ci sont tenus au courant des commandes reçues, de la date des livraisons. Chaque ouvrier, qui peut ainsi contrôler la gestion et la production, se sent véritablement le co-associé de la mine.

C'est ainsi que la production a suivi depuis 1945 une montée exceptionnelle. En 1945, elle était de 27 millions de tonnes ; en 1946, elle passe à 47 millions ; en 1947, elle est à 50 millions, en 1948, à 70 millions. Elle a atteint 78 millions en 1949. Elle atteindra 100 millions de tonnes en 1955.

— A quoi attribuez-vous cette poussée de la production — qui se retrouve d'ailleurs, il est vrai, dans tous les autres domaines de l'activité ouvrière ?

— Au mouvement d'émulation qui doit sa force d'expansion à deux faits. Nous avons liquidé chez nous le régime capitaliste. Notre industrie est devenue une industrie socialiste qui ignore l'exploitation de l'homme par l'homme. L'ouvrier, ainsi que le disait Hilary Minc dans son rapport sur le plan de trois ans, travaille maintenant, non plus pour un exploitateur, mais pour lui-même, pour sa classe, pour la société. C'est le premier fait. Le deuxième fait est celui-ci : si le mouvement d'émulation a pu prendre naissance et connaître une grande extension, c'est que la condition primordiale de cette évolution, à savoir l'amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière, s'est trouvée remplie; il y a eu chez nous augmentation du salaire réel et chacun comprend un peu mieux chaque jour le rapport qui existe entre un meilleur effort dans le travail, le rendement et le salaire. Nous arriverons vite à avoir en face du travail ce qu'on pourrait appeler une attitude socialiste.

Le mouvement en Pologne a été lancé par le mineur Pstrowski.

On me montre l'appel qu'à son tour, entre beaucoup d'autres, le mineur Markiewka lançait le 16 janvier 1950:

Moi, Viktor Markiewka, l'un des neuf fils du mineur Paul, travaillant dans l'industrie minière, participant au mouvement d'émulation depuis 1947, ouvrier de choc, comprenant l'importance des tâches que nous impose le plan de dix ans dans le secteur de l'industrie minière, comprenant l'aspiration au socialisme, au bien-être et au relèvement culturel des masses laborieuses de Pologne, je prends avec mon chargeur l'engagement suivant : en l'es-

MINEURS DE KATOWICE



CARTE POLITIQUE DE LA POLOGNE

pace de trois mois, c'est-à-dire pendant les mois de février, mars et avril, je creuserai 220 m. 50 de galerie au lieu de 78 m. 50 prévus par la norme, et m'engage durant ces trois mois à extraire 1.620 tonnes de charbon au lieu de 540 tonnes prévues par la norme. J'appelle tous les mineurs de notre mine et tous les

mineurs de l'industrie minière à me suivre pour que nous puissions réaliser avant terme le plan de six ans et bâtir ainsi plus rapidement les bases du socialisme.

La charte du mineur.

Avec Czerwinski et ses camarades, nous parlons de la charte du mineur.

Avant-guerre, la condition du mineur polonais n'était guère enviable.

A ne se reporter qu'à l'immédiate après-guerre, en 1945, le mineur de fond touchait un salaire de 9.800 zlotys, le travailleur de surface un salaire de 6.800 zlotys. Au début de 1950, les deux salaires étaient passés à 27.300 et à 19.300 zlotys. Il s'agit seulement des salaires de base non compris les primes de rendement.

— Au temps des colonels, 93.100 ouvriers étaient immatriculés dans les mines. En 1932, on comptait 26.000 chômeurs. En moyenne, dans beaucoup de mines on ne travaillait à cette époque que deux à trois jours par semaine. L'ouvrier qui, dans le mois, avait réalisé 13 ou 15 journées de travail pouvait s'estimer heureux. C'était la triste époque du chômage et aussi, naturellement, de l'émigration. De 1927 à 1928, 30.000 mineurs s'expatrièrent. Rien qu'en 1938, 14.000 mineurs furent licenciés.

— Aujourd'hui, me dit-on, cette situation est renversée. 14.000 mineurs sont rentrés depuis 1946. Le terrible fléau du chômage n'existe plus chez nous.

— Avant-guerre, il n'y avait pas une politique de logement; si quelques milliers de logements ont été construits, ils le furent de manière primitive. En 1949, la Pologne populaire avait déjà construit 12.000 logements.

MINEURS DE KATOWICE

III

Le plan de six ans prévoit la construction de 140.000 pièces. Ont été construits aussi des centres de protection de la mère et de l'enfant, des écoles maternelles, des colonies de vacances, des crèches, des jardins, des foyers culturels, des terrains de sport. Autres avantages : le transfert intégral aux mines de la charge des cotisations d'assurances sociales : près de 8 milliards de zlotys que les mineurs n'ont plus eu à payer ; le taux des allocations familiales a été élevé de telle manière que les revenus des mineurs se sont élevés pour l'année 1950 d'environ 9 milliards de zlotys ; enfin un système de congés payés a été mis en application qui permet au mineur et à sa famille de se rendre à la montagne ou à la mer, dans des maisons de repos munies de tout le confort, avec gratuité du voyage aller et retour, le prix de pension étant calculé d'après le salaire. Pour 14 jours, ceux qui gagnent de 10.000 à 18.000 zlotys, payent 1.960 zlotys. Ceux qui gagnent de 18.000 à 25.000 zlotys payent 2.800 zlotys, ceux qui gagnent de 25.000 à 30.000 zlotys payent 3.500 zlotys, ceux qui gagnent plus de 36.000 zlotys paient 4.200 zlotys. Pour le séjour des enfants en colonies de vacances, les prix sont à l'avenant.

Pour un enfant, le séjour de deux mois en colonie coûte à la famille 1.800 zlotys, soit 30 zlotys par jour, un peu moins de trente francs.

— Le 30 novembre 1949, un décret a établi la charte du mineur, ce qu'en France on appellerait le statut des mineurs.

— Cette charte apporte aux mineurs une prime trimestrielle qui est de 5 à 20 pour cent selon les catégories. Elle augmente les prestations accordées par les mines pour l'instruction des enfants des mineurs : 1.500 zlotys sont versés aux familles à la rentrée des classes. Elle augmente les prestations servies pour les institutions de l'assurance sociale au titre de maladies ou au titre

d'incapacité temporaire de travail causée par un accident au fond. Elle assure une retraite après 25 années de travail et à partir de 55 ans, retraite équivalente à 60 pour cent du salaire moyen ; au cas où le retraité continue son travail, il cumule sa retraite et son salaire. Elle accorde 21 jours de congé à chaque mineur. Elle prévoit enfin toute une série de distinctions honorifiques, entre autres l'Ordre du Mineur émérite de la Pologne populaire. Elle permet surtout à qui s'en montre digne d'avancer dans la hiérarchie du travail et d'en atteindre le plus haut sommet.

Modernisation du bassin minier.

EN France, nous avons parlé de la charte du mineur polonais. Nous n'avons pas assez dit toutefois, si nous l'avons jamais dit, qu'un autre décret pris le même jour que le décret de la charte décidait la transformation fondamentale du bassin minier du point de vue technique, le plan de six ans prévoyant 250 milliards de zlotys pour les investissements dans les mines.

Nous disons, a dit Hilary Minc, et il me semble que nous le disons avec raison, que le charbon c'est notre richesse nationale, que l'industrie houillère est notre industrie nationale, que le devoir de sa reconstruction technique est notre devoir national. C'est pourquoi la condition première des grandes tâches que nous impose le plan sexennal, l'aide complète à l'industrie charbonnière, cette condition sera remplie.

Ce qui m'a été dit à Katowice sur ce sujet, je l'ai retrouvé dans le discours prononcé par Hilary Minc à

MINEURS DE KATOWICE

113

Sosnowiec, le 4 décembre 1949, jour de la fête des mineurs. Là-bas, en Pologne, le discours d'un homme d'Etat est plein de substance : il est sorti de l'expérience ouvrière, de l'expérience des ingénieurs, des techniciens, des ouvriers et il devient comme une règle pour tous; sorti de l'action de tous, il dirige l'action de tous. On ne parle pas pour parler en Pologne, ou pour endormir, ou pour mentir : les trois manières se valent.

250 milliards de zlotys consacrés aux investissements dans les mines ! Oui. Et qui serviront à ouvrir de nouveaux puits, à exploiter de nouvelles couches, à améliorer les vieilles mines.

En quoi consiste cette amélioration des vieilles mines ?
Ecoutez Minc :

Elle consistera en trois facteurs fondamentaux : premièrement, la mécanisation; deuxièmement, l'électrification ; troisièmement, la ventilation.

Et Minc ajoute :

Cela ne signifie rien d'autre que la reconstruction fondamentale, technique, de l'industrie charbonnière polonaise.

C'est une tâche lourde et difficile.
En viendrons-nous à bout ?

Pour cela, il faudra d'abord mobiliser l'industrie polonaise tout entière. Et voilà tout le pays intéressé au problème ; voilà la responsabilité de toute la classe ouvrière engagée.

Il faudra ensuite orienter justement notre technique. Nous n'avons pas à prendre pour modèle ces pays de « stagnation technique » prononcée comme l'Angleterre, par exemple, qui dépense pour les investissements une somme quatre fois inférieure par tonne de charbon extrait à celle que nous dépensons, nous, pauvre pays détruit et naguère encore arriéré.

En Angleterre, un sixième à peine des devantures est pourvu de ces transporteurs à étrille qui facilitent tant la mécanisation. Notre plan prévoit de pourvoir presque toutes les devantures de transporteurs à étrille.

L'Angleterre n'a aucun programme de généralisation de machines charbonnières combinées, c'est-à-dire de machines effectuant à la fois le travail d'extraction et le travail de chargement. Nous voulons, à la fin du plan, pourvoir 40 pour cent de nos tailles de machines combinées...

Dans la lutte pour la mécanisation, et l'augmentation du rendement, nous prenons modèle sur l'industrie minière soviétique... Nous avons l'ambition, avec l'industrie minière de l'Union soviétique, de devenir la première industrie minière de l'Europe, et même du monde...

Les mineurs, Joliot-Curie et la littérature.

J'AI dit que la direction du Syndicat des mineurs de Katowice avait bien voulu pour me recevoir interrompre une séance de travail. J'avais donc à ne pas abuser d'instant précieux. J'avais marqué combien les Français — et pas seulement les mineurs — s'intéressaient au grand travail qui s'accomplissait dans le bassin minier polonais. J'avais apporté les salutations des membres de l'Amitié Franco-Polonaise et plus particulièrement celle du président de cette association, Frédéric Joliot-Curie. Quand j'eus prononcé ce nom, je vis les visages s'éclairer d'un sourire. Czerwinsky fit un geste. Un secrétaire partit et revint quelques minutes après portant un lourd paquet de livres. Il y avait là les œuvres de Mickiewicz et entre autres cette grande édition de *Pan Tadeusz*, si bien présentée, si bien imprimée, si

richement illustrée... et qui s'est tirée à 250.000 exemplaires ! En Pologne, le beau livre n'est pas le privilège de quelques-uns : on le fait pour tous et il est accessible à tous. Ces livres, les mineurs me demandaient de les remettre à Joliot-Curie en témoignage de leur admiration. Faut-il dire que sur les lèvres de ces militants vinrent souvent les noms connus de leurs camarades français, ceux de Maurice Thorez, de Lecœur, de Martel, de Duguet ?

De mon passage à Katowice, j'ai ramené un autre livre. Il s'intitule : *Zyciorisy Gornikow*, Biographies de mineurs. Un concours a été institué un jour. On demanda aux mineurs polonais d'écrire leur vie. Vingt biographies ont été retenues et éditées. Cela fait un ouvrage de 346 pages de grand format. Il m'arrive souvent de prendre ce volume dans mes mains, de le feuilleter. C'est alors que je regrette infiniment de ne pas connaître la langue polonaise. J'imagine quelles richesses il y a dans ces vies de travailleurs, celle de Thomas Rybok, né en 1879, celle de Pierre Gajewski Pawel, né en 1875, celle de Wenceslas Swiatkowski, né en 1903, celle de Jean Nowak, né en 1891, celle de Joseph Pochciol, né en 1898, celle de Stanislas Polak, né en 1886, pour ne citer que quelques noms ! Si je ne peux puiser dans le texte de cette riche matière, du moins puis-je m'attarder à regarder les photographies des « auteurs » visages familiers, réfléchis et graves, marqués par les longues années de travail et de lutte, visages de Pologne certes, mais visages aussi de mon pays, visages d'ouvriers. J'attache un grand prix à ce recueil. Il dit beaucoup de ce qu'est la classe ouvrière polonaise en démocratie populaire ; il dit beaucoup sur la culture de la classe ouvrière, culture qui tient compte des grandes œuvres du passé et qui assure la continuation de l'héritage en allant chercher les richesses nouvelles là où elles se trouvent. L'avenir est maintenant ouvert à tous.

Songe-t-on assez à tous ces trésors qui se sont perdus parce que le régime capitaliste n'a pas mis les travailleurs dans les conditions de s'exprimer ? parce que ce régime a voulu faire de la chose littéraire et artistique sa chasse gardée et qu'elle l'a entourée de toutes ses défenses grammaticales et rhétoriques ?

CHAPITRE II

FRONTIÈRES

Nous sommes partis en voiture visiter le préventorium des enfants des mineurs de Paczkow, petite ville qui se situe à environ 160 km. à l'ouest de Katowice, à 70 km. au sud de Wroclaw, tout près de la frontière polono-tchécoslovaque. Nous sommes, avec le chauffeur, quatre passagers. Mes compagnons d'excursion sont : la secrétaire de la section des œuvres sociales du syndicat des mineurs et dont je regrette d'avoir perdu le nom, Thadée Wisniewski et Julien Szwed, de la section culturelle de la voïévodie de Katowice.

En quelques tours de roues, nous atteignons l'ancienne frontière polono-allemande. Nous traversons Zabrze, ville minière de plus de 100.000 habitants.

Il fait une belle journée de soleil. La route file droit. On commence à distinguer sur la gauche, au Sud, la ligne bleue des Sudètes. La voiture, de carrosserie basse et assez peu confortable, ne permet pas de voir le paysage. Il faut courber l'échine et redresser le cou pour arriver à distinguer quelques détails. Il est de fait que nous sommes ici dans une région qui n'est plus tout à fait de plaine. Nous sommes au pied des montagnes, sur de riches terres de loess. Nous suivons la meilleure route Est-Ouest que la Pologne ait jamais eue au cours de son histoire et la plus vieille — celle qui va des Portes de Moravie aux Portes de Lusace. Les maisons des villages traversés, Ryskowice, Toszek, sont en pierre.

Il y a, là encore, des fleurs aux fenêtres, mais aussi des plantes grimpantes, des tonnelles, plus de couleurs vives que je n'en ai vu dans le nord et le centre de la Pologne. La chaleur est aussi d'une autre qualité, de même que l'atmosphère. Le ciel est très haut. La voiture va. On somnole. Nous sommes sur les territoires recouverts. Aujourd'hui et depuis 1945, la terre est justement redevenue polonaise. Il y a encore six ans, c'était là une terre sous exploitation allemande.

Il y a eu repolonisation, ainsi que se sont exprimés journalistes et hommes politiques. Les choses s'étaient conclues à Postdam, le 2 août 1945.

A Yalta, Churchill, et Roosevelt, Staline, quelque temps plus tard, déterminaient la frontière polonaise de l'Est. Cette frontière suit la ligne Curzon. Ainsi la Pologne retrouvait-elle en 1945 le domaine national bien individualisé que lui a ménagé la nature. Ces frontières ont été librement acceptées par la Pologne, l'U.R.S.S. et la République démocratique allemande. Elles sont contestées par ce que l'Allemagne dite de l'Ouest compte de militaristes et de revanchards. Elles ne sont pas reconnues par les actuels gouvernements des Etats-Unis, d'Angleterre et de France.

La Pologne de 1920 ? « Une vaste masse continentale enfoncée dans l'Est » avec une étroite fenêtre de 140 km. sur la Baltique à laquelle menait un couloir (le fameux couloir de Dantzig), étranglé entre la Prusse orientale et la Poméranie occidentale. Cette Pologne ne pouvait prétendre à devenir une puissance industrielle et maritime. Elle ne pouvait demeurer qu'un pays agricole et pauvrement agricole.

Elle n'avait pratiquement rien de ce qu'il est convenu d'appeler des frontières naturelles. Du côté soviétique, la frontière mesurait 1.400 km. : elle tranchait, à travers les régions naturelles sans aucun souci de la géographie ni de l'ethnographie. Du côté allemand, la frontière

FRONTIERES

119

tracée à même la plaine mesurait 1.900 km. de longueur. Ces 1.900 km. n'ont nullement empêché Varsovie de se trouver à 100 km. des aérodromes hitlériens. Ils ont permis au contraire à Hitler de prendre le cœur du pays en tenaille entre la Silésie et la Prusse orientale.

Dans cette même Pologne de 1920, 30 pour cent des habitants ne parlaient ni ne pensaient polonais. 4.800.000 Ukrainiens, 1.000.000 de Biélorussiens, 780.000 Allemands, 2.900.000 Juifs, 93.300 Lithuaniens constituaient des minorités nationales et qui ne cessèrent jamais, de 1919 à 1939, d'être des minorités revendicatrices. Elles ne cessèrent jamais d'être opprimées : la vie intérieure de la Pologne ne pouvait qu'en être empoisonnée. Et sa politique extérieure aussi.

Les Anglo-Saxons ne voulurent pas, en 1919, que la Pologne retrouvât un large accès à la mer et ses anciens territoires de l'Ouest. Ils voulurent aussi empêcher la France « d'obtenir le désarmement effectif de son ennemie (l'Allemagne) et les justes réparations qui lui revenaient ». Ils mirent tout en œuvre pour maintenir la puissance allemande à l'Est : il y a là un chapitre à évoquer de la grande conspiration contre la Russie.

Le gouvernement français ne put qu'obtempérer aux volontés anglo-saxonnes : antisoviétisme d'abord, intérêt national après.

L'attitude du nouvel Etat soviétique en face du problème polonais avait été définie le 27 avril 1917 par Lénine :

Nous savons quel crime inouï constituait le partage de la Pologne entre le capital allemand, russe et autrichien... Nous ne voulons pas de guerre pour des frontières territoriales, nous voulons détruire le passé maudit...

En avril 1917, le Conseil des délégués ouvriers et soldats de Petrograd lança un appel aux Polonais, appel que signa, entre autres, Staline :

... le conseil déclare que la démocratie russe reconnaît le droit des peuples à l'autodétermination et fait savoir que la Pologne a le droit à l'indépendance complète du point de vue de l'Etat et des relations internationales. Nous envoyons au peuple polonais nos salutations fraternelles et nous lui souhaitons du succès dans la lutte pour l'installation dans la Pologne indépendante du régime démocratique et parlementaire...

A ces déclarations d'amitié, le général Pilsudski, abandonnant à l'Ouest les patriotes polonais de Silésie et de Poméranie aux prises avec les Allemands qui préparaient à leur manière les plébiscites au sujet de la frontière polono-allemande, répondait en essayant de marcher sur Kiev. Il s'agissait de réaliser le rêve des grands hobereaux qui, loin de vouloir perdre leurs immenses domaines d'Ukraine et de Biélorussie, voulaient encore les agrandir par le moyen d'une guerre contre le jeune Etat soviétique. Ces messieurs avaient les yeux plus gros que le ventre. L'expédition sur Kiev, encouragée par tous ceux qui en voulaient à l'U.R.S.S. naissante tourna au désastre et la situation ne fut rétablie pour les réactionnaires polonais qu'avec l'intervention des troupes du général Weygand. La paix fut dictée à la République des Soviets à Riga (le 12 mars 1921) : une partie de l'Ukraine et de la Biélorussie constituait le butin de la Pologne de Pilsudski. Tout cela était encore marqué du sceau de l'anticommunisme.

Il s'était pourtant trouvé des Polonais pour comprendre qu'une telle politique d'expansion à l'Est, une telle politique de brigandage, était d'un autre âge et qu'elle ne pouvait faire, comme elle n'avait jamais fait, l'intérêt de la Pologne. Ceux-ci, sans réclamer une politique d'amitié avec la Russie, souhaitaient qu'on en finisse avec une politique anti-russe catastrophique à

tous égards. Ils auraient voulu que fût acceptée la délimitation adoptée le 8 décembre 1919 par la Conférence des ambassadeurs et connue sous le nom de ligne Curzon. Ces patriotes clairvoyants ne furent pas écoutés.

M. Léon Noël, ambassadeur de France à Varsovie de 1934 à 1939, a écrit au sujet des « annexions » opérées par Pilsudski :

La possession de ces régions par la Pologne était un anachronisme... En s'étendant ainsi à l'Est, la Pologne de Pilsudski s'était affaiblie au lieu de se renforcer.

M. Jean Guille a pu écrire :

Dès 1919, la Pologne rompit des lances avec toutes les nations slaves voisines. Avec la Lithuanie, l'Union de Lublin paraissait renforcée, mais sous le signe de la force, non pas sous l'égide de la magnifique déclaration des chevaleries lithuanienne et polonaise à Horodlo en 1413. Pendant vingt ans, une « frontière morte » sépara les deux nations, soulignée par une zone neutre et des barbelés. La situation n'était guère meilleure avec la Tchécoslovaquie et l'U.R.S.S. La Sanacja ¹, pendant vingt ans, par ses complaisances avec l'Allemagne, l'ennemi héréditaire, par son anti-soviétisme forcené, a isolé la Pologne dans un cercle de haines et de malentendus. Ces derniers tenants de la Szlachta ², après avoir créé « une Pologne provisoire » dont « les frontières donnaient une fâcheuse impression d'instabilité », ont voué ce monstre politique au suicide ³.

1. Groupe politique de Pilsudski, qui prétendait travailler à « l'assainissement » du pays.

2. Classe de la noblesse terrienne.

3. *Peuples amis*, nov. 1949.

Lorsqu'en 1939, l'U.R.S.S. recouvrait les terres qui lui avaient été arrachées par la force en 1920, il en fut qui voulurent crier à un quatrième partage de la Pologne. Ce n'était là qu'une calomnie de plus.

Car pour la Russie des Soviets, recouvrer les confins n'était pas seulement une juste réparation ; c'était aussi et surtout repousser à l'Ouest la base de départ de l'inévitable agression allemande et, par là même, accomplir le premier acte de guerre contre Hitler et la promesse de libération faite à la Pologne, que l'Armée rouge a si brillamment tenue cinq ans plus tard¹.

Les confins ? cela veut dire que la Pologne a rendu à l'U.R.S.S. une bande nord-sud,

un territoire de 188.000 kilomètres carrés, composé de ses anciens départements de Wilno, Novogrodek, Polésie, Wolhynie, Lwow, Stanislavov et Tarnapol. Mais il faut se souvenir qu'elle s'était annexé la plupart de ces provinces par les armes et surtout aux dépens de l'Union soviétique qu'elle avait attaquée, en avril 1920, alors que s'y déchainait la contre-révolution appuyée sur l'intervention étrangère. L'Union soviétique rentre dans son bien, et il est remarquable que la nouvelle frontière jalonnée par Grodno, Brest-Litovsk, Rawarуска, côté russe, Przemył, côté polonais, coïncide à peu près exactement avec la « ligne Curzon », tracée au lendemain de la première guerre mondiale par une commission d'arbitrage qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir voulu favoriser les Soviets. Sauf deux à trois millions de Polonais à qui on a laissé la faculté d'opter et dont le rapatriement devait être ef-

1. Jean GUILLE, *Peuples amis*, nov. 1949.

fectué en juin 1946, la population est tout entière lithuanienne ou ruthène, et elle ne se privait pas de manifester contre la domination polonaise, qui maintenait une forme féodale dans les immenses domaines que les magnats polonais faisaient exploiter au moindre prix par la main-d'œuvre indigène. Ce sont surtout des régions pauvres et peu évoluées, où le marécage et la forêt tiennent la plus grande place. La civilisation est encore à l'âge du bois, dans cette Pologne où le paysan se chausse encore d'écorce et construit son isba sans que parfois il y fasse entrer un clou !

Il n'en est pas de même, cependant, en bordure des Carpathes, au Sud, où la terre est fertile et le sous-sol bien pourvu : la Pologne y perd la grande ville de Lwow, et les puits de Boryslaw, qui lui donnaient annuellement 500.000 à 600.000 tonnes de pétrole ¹.

Mais, continue le même auteur,

la Pologne reçoit d'ailleurs en dédommagement plus de 100.000 kilomètres carrés enlevés à l'Allemagne. Au Nord, elle s'approprie les deux-tiers de la Prusse orientale, au-dessous d'une ligne tendue entre Braunsberg et Goldap, et qui laisse Königsberg aux Soviétiques, et elle s'étend en bordure de la Baltique jusqu'aux boucles de l'Oder, dont elle garde le contrôle. A l'Ouest, sa frontière suit le cours de l'Oder, puis de son affluent, la Nissa, qui passe par Gœrlitz et Guben, et elle englobe la Silésie ainsi qu'une partie du Brandebourg et de la Poméranie.

La seule carte des chemins de fer permettrait d'apprécier la valeur de l'acquisition : à la rareté des lignes de la Pologne centrale et orientale s'oppose la densité du réseau dont

1. Maurice THIÉDOR, *Pologne nouvelle*.

les Allemands avaient doté ces régions frontières, à des fins à la fois économiques et stratégiques. C'en est fini de la double menace que constituaient sur le flanc de la Pologne la Silésie et la Prusse orientale, d'où Hitler a lancé les offensives foudroyantes de septembre 1939 ; fini, l'étranglement de la Pologne par le « corridor » de Dantzig ! Certes, ces pays mouillés et froids de Prusse orientale et de Poméranie, ces tristes plaines relevées de collines morainiques, trouées d'étangs où se reflète le ciel tourmenté, piquées de bosquets de pins aux fûts minces qui alternent avec les landes et les tourbières, n'offrent souvent que des sols médiocres, mais la technique allemande a su en tirer le meilleur parti. La plupart de ces terres appartenaient à quelques junkers qui les faisaient travailler par des manouvriers polonais... Sur la côte, les Polonais reçoivent, en compensation des destructions opérées à Gdynia, les ports de Dantzig, Kolberg et Stettin, avec son avant-port Swinemünde, au débouché du système navigable de l'Oder, qui dessert jusqu'à la Haute-Silésie.

C'est la Silésie qui est le morceau de choix. Là aussi régnait la grande propriété, mais sur des sols plus féconds qui en faisaient l'un des pourvoyeurs de la capitale allemande, et où s'est depuis longtemps établie l'industrie. C'est la Haute-Silésie, toutefois, qui retient le plus l'attention. L'ancienne frontière la coupait en deux. Elle passe maintenant tout entière à la Pologne qui y trouve à peu près intacts les établissements miniers et industriels dont on connaît la capacité industrielle, et sa reconstruction en sera facilitée. L'abandon de ses territoires de l'Est se trouve plus que compensé par ses acquisitions à l'Ouest ; dans tous les domaines, les provinces occidentales plus évoluées l'emportent en richesse sur les anciennes provinces

FRONTIERES

125

orientales où l'on ne comptait par exemple que 59.471 établissements industriels, contre 234.959 dans les territoires rédimés ¹.

La Pologne nouvelle

apparaît territorialement mieux conformée que l'ancienne. Plus petite, ramenée à 310.000 kilomètres carrés, elle est, par contre, mieux ramassée, plus compacte. Elle a résorbé les deux tentacules entre lesquelles elle se trouvait pincée par l'Allemagne, au Nord et au Sud, et la réduction de ses hernies, la rectification de ses contours, raccourcit la frontière germano-polonaise de 1.900 à 400 km. environ, assurant de meilleures possibilités de défense. Autre fait capital, l'installation de la Pologne en bordure de la Baltique sur une longueur de plus de 500 km. qui lui donne le large accès à la mer dont a besoin une grande puissance moderne. Enfin, et c'est peut-être l'impression la plus saisissante qui se dégage d'une comparaison entre la carte de 1939 et celle de 1945, la Pologne se trouve notablement déplacée vers l'Ouest, où elle est portée jusqu'à l'Oder, tandis qu'elle effectue à l'Est un repli de 150 à 200 km.

Aux avantages présentés par Maurice Thiédot, il faut ajouter ou préciser ceux-ci. Les Allemands des territoires recouverts ayant été évacués à l'ouest de l'Oder, la Pologne n'est plus peuplée aujourd'hui que de Polonais : cela est une garantie de paix intérieure et extérieure. En Silésie, en Prusse orientale, en Poméranie, et en Brandebourg, de par la réforme agraire et la nationalisation des mines, la base terrienne et industrielle du prussianisme a été démolie : cela constitue un motif de prospérité pour le peuple polonais et une garantie de

1. Maurice Thiédot, *Pologne nouvelle*.

paix pour l'Europe et le monde. Et il se trouve que la Pologne telle qu'elle est faite entretient avec ses voisins les rapports les plus fraternels. Dans cette partie de l'Europe, l'amitié des peuples l'a emporté sur les cupides discussions nationalistes. Les actuelles frontières de la Pologne possèdent aux yeux du monde une immense valeur de démonstration. Elles signifient que les questions frontalières peuvent être réglées par la voie pacifique ainsi que cela s'est produit entre la Pologne et l'U.R.S.S. pour les frontières de l'Est, entre la Pologne et la Tchécoslovaquie pour le district de Teschen, entre la Pologne et la République démocratique allemande pour la frontière Oder-Nissa. Elles signifient que c'en est fini de l'inimitié entre le peuple de Russie et le peuple de Pologne, entre le peuple de Pologne et le peuple allemand.

Bismarck ordonnait à ses ministres de tout faire pour ne « jamais permettre la réconciliation entre la Pologne et la Russie ». Cela voulait bien dire que l'Allemagne prussianisée devait être l'éternelle ennemie de la Pologne et de la Russie.

Bismarck a été vaincu. Il l'a été par celui qui, à l'aurore de la Révolution de 1917, écrivait :

Nous ne voulons pas de guerre pour des frontières territoriales ; nous voulons détruire le passé maudit.

Les disciples de Lénine, Staline en tête, ont été fidèles à cette parole.

En Pologne « le passé maudit » est détruit au même rythme que se construisent les maisons et les villes et que s'extraient des mines de Silésie les millions de tonnes de charbon.

CHAPITRE III
**LE PRÉVENTORIUM
DE PACZKOW**

A la table de la Mère Supérieure.

Nous laissons Opole sur notre droite et nous abordons un paysage de collines, très pourvu de cours d'eau, d'arbres fruitiers. Les monts des Sudètes se rapprochent de nous. Nous traversons Nysa, ville peuplée de feuillages et arrosée par une belle rivière. Voici un lac artificiel. Les côtes se font plus sévères. Le paysage devient de plus en plus varié. C'est l'arrivée à Paczkow.

Le préventorium se présente à nous avec sa longue façade blanche dominant un paysage vert et doucement ondulé. Nous montons les marches du perron et nous sommes accueillis par une religieuse à l'immense coiffe blanche, au visage rond, très coloré, plein de componction, éclairé d'un sourire. Elle et la secrétaire des œuvres sociales du syndicat s'embrassent avec beaucoup de cordialité. Les présentations se font très protocolairement. La religieuse nous souhaite la bienvenue en polonais et nous invite à entrer.

— Vous avez fait un long voyage, vous avez besoin de faire un peu de toilette et vous devez surtout avoir faim. Ne vous inquiétez pas : la sœur cuisinière aura vite fait de préparer à déjeuner. Vous prendrez votre repas dans notre salle à manger.

La maison brille de propreté. Les parquets sont cirés. De grandes fenêtres l'emplissent de lumière. Il y a des fleurs partout, des plantes vertes. Les murs sont peints à l'huile et dans des teintes claires. Je n'ai jamais vu autant de confort dans une maison de cette destination. Je dois avouer que mon étonnement est grand d'avoir trouvé là cette religieuse digne, imposante, pleine d'urbanité, mon étonnement de voir aller dans les vastes couloirs bras-dessus, bras-dessous comme deux grandes amies, la religieuse et la militante du Syndicat des mineurs et dont j'ai su, le matin, à travers des morceaux de conversation du voyage, qu'elle est membre du Parti ouvrier unifié.

L'ami Szwed devine que j'ai besoin de quelques explications.

— Il y a ici un personnel laïque, me dit-il, qui s'occupe des enfants, de leur instruction, de leur éducation, de leur santé : instituteurs, institutrices, médecins, infirmiers. L'administration de l'établissement est entièrement assurée par six religieuses qui ont eu, pendant l'occupation, une attitude patriotique exemplaire. C'est la sœur Maria Glowska qui est, si l'on peut dire, la mère supérieure... celle justement qui nous a accueillis.

La pièce du rez-de-chaussée où nous pénétrons, aux murs blancs, décorés de tableaux de sainteté, reçoit un aveuglant éclairage d'une fenêtre ouverte sur laquelle tombe un brise-bise de tulle. Un buffet, une desserte en bois noir. La table, à la nappe immaculée, est belle avec ses services d'assiettes, de verres, de carafes frappées, de carafons où scintillent deux ou trois sortes de vodkas colorées. Au-dessus de la porte, un crucifix.

Nous prenons place. Nous sommes six convives, chauffeur compris. La mère supérieure s'assied sur un côté de table. Elle assistera ainsi à tout notre repas, causant, posant des questions, racontant des histoires

LE PREVENTORIUM DE PACZKOW

129

Nous avons d'abord bu le verre de vodka rituel à la Pologne populaire.

Puis on a servi le menu que voici : Bouillon à la française avec flocons d'œufs flottants, Riz, Tranche de veau.

Entre ces plats s'intercalaient des gâteaux, des pâtisseries, des compotes de fruits.

Nous étions servis par une sœur qui, chaque fois qu'elle apportait un plat, nous faisait demander de la part de la sœur cuisinière si nous étions satisfaits, si c'était bon.

Je fis dire à la sœur supérieure qu'il y avait des gens en France qui s'en allaient répétant qu'en Pologne l'Église était opprimée, le clergé persécuté. Je précisai que c'étaient dans des journaux se prétendant catholiques que se lisaient surtout ces affirmations.

La mère supérieure me répondit que cela l'étonnait beaucoup, qu'elle avait peine à me croire, qu'il lui était difficile d'imaginer que des catholiques dignes de ce nom puissent prendre tant de liberté avec la vérité, que je n'aurais, à mon retour, qu'à dire ce que j'aurai vu à Paczkow, par exemple : l'administration d'un grand préventorium, propriété du Syndicat des mineurs et recevant des enfants de mineurs, entièrement confiés à des religieuses.

— Il me sera difficile, dis-je encore, de faire croire à certains que j'ai déjeuné dans cette salle, reçu par vous, dans cette salle où se voit au-dessus de la porte ce crucifix.

— Dites la vérité, dit la sœur Maria Glowska, répétez la vérité, ne vous laissez pas de répéter la vérité. Nous, ici, dans cette maison, nous demeurons des religieuses, nous servons le Christ et notre pays. Nous sommes catholiques. Nous sommes Polonaises. Nous sou-

haitons à notre pays la prospérité et la paix. Ceux qui se servent du mensonge ne servent ni leur pays, ni la paix.

Le préventorium de Paczkow.

LA fin du repas arrivée, la sœur supérieure nous prévint que les enfants, leur sieste étant terminée, allaient partir en excursion et qu'il était temps de les voir. Nous sortîmes dans le hall du préventorium. Garçons et fillettes étaient là, debout sur les marches du large escalier. Et nous fûmes accueillis par une *Marseillaise* assez hésitante, mais une *Marseillaise* quand même. L'hymne polonais suivit. Nous questionnâmes les enfants. Cela fut facile : il y avait là des gamins et des gamines rentrés de France avec leur famille, les uns en 1946, d'autres en 1947, d'autres à l'époque des expulsions, c'est-à-dire de 1948 à 1950. Gamins et gamines qui connaissaient surtout le français, qui me prièrent de donner de leurs nouvelles à leurs maîtres ou à leurs maîtresses du Nord ou du Pas-de-Calais. Et lorsque je parlai en français, ne pouvant faire mieux, aux cent-trente pensionnaires de Paczkow, des enfants de France, ce fut une fillette de douze ans qui servit d'interprète. Il y eut encore des chants. Le dernier, ce fut l'*Internationale*. J'avais près de moi la sœur supérieure. Elle écoutait les enfants chanter le chant révolutionnaire sans aucun étonnement, sans aucune crispation dans ses traits calmes et reposés, sans l'un de ces moindres riens qui peuvent dire la gêne sur un visage.

Les enfants partis, la sœur Maria Glowska nous invita à visiter d'abord le jardin : cela nous permettrait de faire une promenade fort utile à notre digestion, nous fut-il dit. Nous contournâmes le grand édifice sur son

LE PREVENTORIUM DE PACZKOW

131

côté droit pour tomber sur un chantier. Il y a des chantiers partout en Pologne !

— Nous nous agrandissons, dit la mère supérieure. La maison ne manquait pas de confort, mais un certain nombre d'installations modernes lui faisaient défaut, surtout en ce qui regarde les choses de la médecine, de la chirurgie, de l'hygiène générale. Vous le voyez, dans peu de temps, nous aurons tout ce qu'il nous faut. Il faut dire que dès à présent une maison comme celle-là est déjà une chose unique.

Le jardin est là. Tous les légumes : choux, carottes, radis, poireaux, oignons, pommes de terre. Et 3.000 pieds de tomates : ce chiffre donnera une idée de l'étendue du jardin.

Les arbres fruitiers, des pommiers surtout, ne manquent pas. Ni les fraisiers. Ni les fleurs, œillets, roses, giroflées, pétunias.

Voici de la luzerne..., et les hautes tiges de maïs, et des châssis..., et une serre. Ce sont les six sœurs qui cultivent la propriété, aidées aux grands moments par trois ouvrières saisonnières, des filles de paysans des environs.

Nous visitons maintenant l'intérieur du préventorium. Des chambres à deux lits. Un lavabo dans chaque chambre. Parquet ciré, murs peints à l'huile. Rideaux. Meubles peints. Salles de bains. Des fleurs sur les appuis de fenêtre. A chaque aile du préventorium est affectée une jeune fille pour l'entretien. Chaque aile possède aussi une chambre d'institutrice, fauteuils, bibliothèque, fleurs, lampe de chevet : un confort d'excellent goût, plein d'intimité. La maison est faite pour le service des enfants. Tout est adapté à leurs petites personnes. Les familles peuvent rendre visite à leurs gosses une fois par mois, mais ils ne les voient qu'au rez-de-chaussée. Le prix de pension ? 250 zlotys par mois. Les enfants prennent 12 à 13 kg. en trois mois.

**La sœur cuisinière
et son enfer bourré de provisions.**

Nous regagnons le rez-de-chaussée, puis le sous-sol. Nous allons visiter le domaine de l'Administration, celui où règnent les six religieuses.

La cuisine est de dimensions inusitées. Nous y sommes accueillies par une sœur cuisinière monumentale dans sa robe blanche, le teint très fleuri, joviale et qui, dès qu'elle nous voit, saute au cou de la responsable sociale du Syndicat des mineurs. Embrassade. Dès que je lui suis présenté, la sœur maître-coq passe son bras sous le mien et elle m'entraîne pour me montrer les richesses de son domaine.

Il y a dans un angle du mur une grille de haut-parleur qui retient mon attention. La sœur me fait expliquer qu'elle était seule dans la maison à ne pas avoir de musique. Elle a exigé et obtenu cette installation radio-phonique. « Comme ça, dit-elle, je ne suis plus seule dans mon enfer. » Et elle éclate de rire. Elle nous conduit, une grande écumoire à la main, une écumoire à assommer les bœufs et qu'elle brandit à tout propos. Je pense à frère Jehan des Entomeurs. Voici la cuisinière au charbon qui trône, au milieu de ce saint des saints, vénérable, longue, noire, brillante de tous ses cuivres de bordure et de ses robinets. Mais il y a aussi une cuisinière à gaz et un moteur électrique pour animer des tas d'ustensiles mécaniques : machines à éplucher, machines à laver la vaisselle, que sais-je encore ! Là, c'est le frigidaire. Nous allons de salle en pièce et de pièce en réduit : les dépendances de la cuisine toujours. Voici la réserve aux confitures, aux compotes, les grands bœaux où se conservent dans l'alcool cerises, prunes, abricots, poires. Voici la réserve des sirops, des haricots verts, des œufs. Voici le magasin

LE PREVENTORIUM DE PACZKOW

133

des légumes secs : sacs, barils, caisses où se voient le riz, les lentilles, les farines, les semoules, le sel, le sucre, la kasza ou orge perlé. Là, c'est la pièce de la charcuterie, saucissons de toutes tailles, ficelés fins, jambons, grandes plaques de lard ou de petit salé. Là, c'est la pièce du chocolat et des biscuits.

La sœur cuisinière nous montre toutes ces richesses comme si elles étaient les siennes et elle commente :

— De quoi soutenir un siège. On ne mourra jamais de faim.

Et la grande écumoire trace à travers l'espace sombre et frais des cercles éblouissants.

Puis ce sont les douches, la buanderie électrique, le repassage électrique avec son rouleau et dont on m'explique le fonctionnement en repassant sous mes yeux un immense drap de lit.

Nous avons terminé notre visite au préventorium de Paczkow dans les bureaux. On m'a montré les fiches des pensionnaires, des graphiques de santé, un livre d'or où j'ai dû écrire mes impressions. Aux murs, un crucifix, et les portraits de Staline, de Biérut, de Cyrankiewicz.

Le Syndicat des mineurs possède huit de ces maisons-là.

CHAPITRE IV

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE

Tout cela est fait pour l'homme.

C'EST le directeur Kowalik qui nous a fait les honneurs de la Maison de la Culture de Katowice. Il y a en Pologne près de quatre-vingts de ces maisons. Celles de Katowice et de Cracovie sont considérées comme des modèles.

L'immeuble où est installée celle de Katowice est immense. Il fut tout à fait détruit par la guerre. On nous montre sur un album de photos en quel état il se trouvait en 1945, très exactement le 1^{er} février, jour où les syndicats prirent possession des ruines. Quinze jours après la Maison fonctionnait. Le premier cours était destiné aux chefs des salles de jeux qui se montraient dans toutes les entreprises de la région. Il n'y avait alors qu'une salle de cours, la pièce où est installé aujourd'hui le bureau directorial. Les autres salles qu'on avait rendues habitables étaient prises par un service d'internat. Au début de 1946, tout avait été remis en état. La Maison de la Culture fonctionnait.

Le Directeur Kowalik m'expliqua que la Commission centrale des syndicats polonais possède tout un ensemble de salles de jeux, de clubs d'usine, de maisons de la culture, dans le but de relever le niveau des masses laborieuses et d'assurer leur formation idéologique. Il

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE 135

s'agit d'une organisation des loisirs de fin de journée, des dimanches et jours fériés.

La salle de jeu est l'organisation primaire réservée aux toutes petites entreprises industrielles ou aux coopératives de production agricoles.

Le club ouvrier est plus important. Il comprend une salle spécialement aménagée ainsi que d'autres locaux où on peut se reposer après le travail, lire les journaux, jouer aux échecs, emprunter un livre. Il possède un piano et une salle de spectacles. Il comprend plusieurs cercles de travail : cercle d'autodidaxie, cercle de musique, de danses, de théâtre. C'est au club qu'ont lieu les conférences éducatives, les projections de films. C'est le club qui organise les excursions qui permettent aux ouvriers et aux paysans de connaître leur pays. Les familles des travailleurs ont accès au club.

Les clubs ouvriers font la gloire des usines ; leurs activités sont suivies avec passion par tout le personnel, les familles et la population elle-même. D'autant plus que la Commission centrale des syndicats organise entre tous les cercles des concours de danses, de chants, de théâtre.

Le directeur Kowalik me fournit cette définition : la Maison de la Culture est le centre culturel et éducatif de la contrée, de la voïévodie ou de plusieurs voïévodies. Son activité sert de modèle aux clubs ouvriers. Elle conseille et instruit les militants des clubs ouvriers. Elle forme des militants du mouvement culturel syndical. Elle fournit les programmes artistiques des Centres de repos du Fonds des loisirs ouvriers. Elle est subventionnée par la Commission centrale des syndicats. En 1950, la Maison de la Culture de Katowice a reçu quarante millions de subvention.

Il y a là une véritable université et qui dispense tous les enseignements. L'enseignement général tient une très grande place. Voici aussi des cours de danse, de pein-

ture, de sculpture, de musique, de théâtre, de photographie. Tous ces cours sont gratuits.

Les professeurs ? Les meilleurs spécialistes de la ville et du pays lui-même : peintres, sculpteurs, chefs d'orchestre, metteurs en scène, chorégraphes, écrivains, poètes, journalistes.

La maison possède un ballet d'adultes et un ballet d'enfants, un chœur de 120 personnes, un orchestre de 80 accordéonistes. Les instruments sont fournis par la maison elle-même. Si des « élèves » ont de belles voix, ils reçoivent un enseignement individuel. Le directeur Kowalik me dit avec satisfaction :

— Trois de nos élèves chantent déjà à l'Opéra.

Si quelqu'un habite hors de Katowice, et s'il croit avoir des dons, il écrit à la Maison de la Culture qui l'invite aussitôt à venir se faire examiner. Tous les frais de voyage sont remboursés. Aussi tous les talents sont détectés. Tous les talents peuvent s'épanouir. Il n'est pas un coin de terre de Pologne qui doit rester en friche. Il n'est pas une intelligence qui doit croupir. Il n'est pas une faculté humaine qui doit rester inemployée. A ceux qui osent affirmer, en notre Occident, qu'en Pologne l'homme ne serait plus qu'un matricule, je souhaite, s'ils sont honnêtes, qu'ils réfléchissent à cet aspect de la reconstruction polonaise que je leur montrais tout à l'heure en visitant le préventorium de Paszkow, que je leur montre à présent en visitant la Maison de la Culture de Katowice.

Chaque semaine, cette Maison publie le programme de ses spectacles. J'ai sous les yeux une grande affiche. Je copie :

Lundi. — Cinéma ; films documentaires.

Mardi. — Musique, danse, théâtre.

Mercredi. — Récitation.

Jeudi. — Soirée littéraire.

Vendredi. — Conférences politiques et scientifiques.

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE 137

Samedi. — Théâtre de marionnettes (pour les enfants et les grandes personnes).

Dimanche. — Concerts.

On peut, pour bénéficier de tout cela, prendre un abonnement mensuel dont le coût est de 100 zlotys : 3 zlotys par soirée : le prix d'une cigarette !

Nous montons les étages. Les murs sont couverts de journaux muraux des différentes sections. Je vois une salle de spectacle qui est un véritable théâtre de 1.200 places. Je vois une exposition de dessins d'enfants, une autre de dessins d'ouvriers.

Voici l'atelier des maquettes de costumes folkloriques; tout un étage, le dernier, est consacré à cette resplendissante fabrication. En ai-je vu des broderies, des ors, des argents, des perles, des galons ! tous les costumes de la Pologne, les marins et les montagnards, les ouvriers et les paysans, les bourgeois et les aristocrates !

Voici le « laboratoire » où l'on fournit tous les renseignements utiles à la création et à la bonne marche d'une salle de jeux... Voilà la salle de concerts, le théâtre de marionnettes dont on me dit qu'il lui arrive de partir en tournée à la campagne. On ajoute cette précision : la Pologne possède 66 théâtres de marionnettes.

Une bibliothèque vivante.

Nous arrivons dans le domaine des livres. Cette salle est celle de la lutte contre l'analphabétisme. Sur les étagères triangulaires, légèrement penchées en arrière, sont placés les livres spéciaux. L'étagère est progressif. Des abécédaires en images on passe graduellement aux livres de lecture courante. Tout ce matériel est à la disposition des responsables de salles de jeux ou de clubs d'usines.

La bibliothèque ordinaire est riche de 20.000 volumes. Fin 1945, elle n'en possédait que 510. Voici la progression que je lis sur un graphique de la salle réservée au public.

En 1945	510 volumes
En 1946	1.070 volumes
En 1947	3.050 volumes
En 1948	7.000 volumes
En 1949	15.000 volumes
En 1950	20.000 volumes

A présent la bibliothèque s'enrichit chaque mois de 1.000 volumes.

Je vois d'autres graphiques.

Celui du nombre de visites reçues par la bibliothèque :

En 1945	3.159
En 1946	14.807
En 1947	25.929
En 1948	59.652
En 1949	78.117

Celui des prêts :

En 1945	2.430
En 1946	11.390
En 1947	20.716
En 1948	45.888
En 1949	62.155

Tous les prêts sont gratuits.

On peut cependant prendre un abonnement qui, contre une somme dérisoire, permet de lire tout de suite les nouveautés. Voici le graphique des abonnements :

En 1945	220
En 1946	245
En 1947	339
En 1948	802
En 1949	1.840

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE 139

Les nouveautés sont présentées dans des vitrines. Elles ne seront mises en lecture qu'une fois les volumes reliés. On peut cependant sortir un livre broché. Il suffit de s'engager à faire l'analyse et la critique de l'ouvrage.

L'une des parties de cette bibliothèque qui m'a vivement intéressé est celle où se font les expéditions de livres à la campagne. Chaque mois, 1.000 volumes quittent la Maison de la Culture de Katowice et 1.000 autres y reviennent. Les envois vers les salles de jeux des villages ou des coopératives de production se font par le moyen de ce que j'appellerai une caisse-armoire-à-livres. Il s'agit bien d'une armoire de bois épais de un mètre de hauteur, à trois ou quatre étagères, qui se ferme comme une caisse par le moyen de grosses vis. Une caisse n'est pas encore revenue qu'une autre part. Dans chaque centre récepteur on dispose d'un registre général de la bibliothèque ; les demandes sont établies d'après ce registre. Mais pas au hasard : on a discuté, à la salle de jeux, des livres qu'il convenait de recevoir. Je dis au directeur Kowalik :

— Mais qui vous fournit vos livres ?

— La section culturelle de la Commission centrale des syndicats secondée par une commission spéciale qui juge des livres du point de vue de leur valeur littéraire et sociale, et qui tient compte aussi de la vogue dont ils jouissent.

— Comment se fait la répartition par bibliothèque ?

— Les bibliothèques qui ont le plus de lecteurs reçoivent le plus grand nombre de volumes. Cela a l'air normal peut-être. La vérité est qu'une émulation singulière s'établit entre les différentes bibliothèques. Chacune d'entre elles fait le maximum pour développer le goût de la lecture dans les milieux ouvriers et paysans.

— Combien votre bibliothèque occupe-t-elle de personnes ?

— Dix en tout.

— Avez-vous calculé combien votre Maison de la Culture reçoit de visiteurs par jour ?

— Une moyenne de 2.500 et de tous les âges.

Variations sur le génie, la musique et le peuple.

EN novembre 1948, j'avais entendu une discussion dans la salle de restaurant de l'Hôtel Bristol, à Varsovie. Il y avait du côté français les compositeurs et autres spécialistes de la musique venus en Pologne pour prendre contact au nom du Comité français avec le Comité polonais du Centenaire de la mort de Chopin. Il y avait du côté polonais Elsa Bekier, l'une de ces femmes qui n'ont jamais cessé de se battre pour la liberté. Après avoir mené son combat sur notre sol, et durant tout le temps de l'occupation, Elsa Bekier s'est souvenue qu'elle était partie dans la vie pour ne faire que de la musique. Elle avait sacrifié son art à la lutte immédiate. Retournée en Pologne, elle a retrouvé son art et elle le met au service de son pays. Elle a des responsabilités dans le domaine de la musique. Elle dirige, elle organise, elle compose.

Les Français, au Bristol, ce jour de novembre 1948 que j'évoquais en visitant en 1950 la Maison de la Culture de Katowice, soutenaient d'étranges théories. Le génie est un don du ciel, disaient-ils. La musique se situe au-dessus de toute chose. Elle n'est faite que pour quelques-uns ; le peuple ne comprend rien à la musique. Un grand musicien, s'il a été un traître à son pays, on doit l'absoudre parce qu'il est un grand musicien.

Elsa Bekier répondait de sa voix calme et posée.

— Un artiste, si grand soit-il, a des devoirs envers son pays et son peuple, à commencer par le devoir de fidélité ; sa responsabilité est à la mesure de son œuvre

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE 141

et de sa gloire ; s'il trahit, il est mille fois plus coupable qu'un autre, il devrait payer plus cher. Il y a plus à dire encore : s'il trahit, c'est que sa réputation de grand artiste est usurpée, ou exagérée, et que si l'on regarde bien, il manque à son œuvre l'un des éléments qui font au long de notre époque les grandes œuvres, l'élément national. Il faut faire passer un artiste, un écrivain aussi, à ce que le grand poète Aragon a appelé le trébuchet national... et ne pas le juger avant cette épreuve.

Elsa disait encore calmement :

— Pourquoi mettre la musique au-dessus de toute chose ? Viendrait-elle du ciel ? ainsi vous croiriez aux miracles alors que vous vivez, au nom de la musique et parce que vous l'aimez, dans un amas inextricable de difficultés matérielles ! Si vous arrivez à surmonter ces difficultés, ou quelques-unes d'entre elles, alors vous pouvez faire de la musique, la composer, la jouer. La musique, c'est d'abord la conséquence, comme la littérature et la philosophie, d'un certain nombre de conditions matérielles, sociales, politiques, qui président plus ou moins bien à l'éclosion ou à l'étouffement de l'œuvre. On peut dire que chaque société a la musique qu'elle mérite.

— Il y a des musiciens de génie ? Oui, et j'espère que plus nous avancerons dans le temps, plus nous changerons les conditions matérielles, sociales, politiques, plus il y aura de musiciens de génie. Mais le génie suffit-il à tout ? Ne doit-il pas compter sur l'existence d'un instrument, d'une pédagogie, d'un public ? sur les nécessités de l'étude ? Si ces conditions dont j'é parle ne sont pas réalisées, si le génie ne les rencontre pas, il ne pourra pas s'exprimer ou mal. Je fais à l'humanité l'honneur d'affirmer qu'elle a possédé, en puissance, plus de génies qu'il n'a pu s'en manifester. Je reproche aux sociétés, aux civilisations, de ne pas avoir permis à tous les génies d'éclore et de s'épanouir.

Jusqu'ici, c'est le hasard qui a décidé de tout, je ne dis pas la sélection, et les sociétés ont tort de laisser le soin de choisir au hasard, c'est-à-dire en fin de compte à l'injustice sociale. Vous dites, vous, que c'est le malheur, la souffrance, la faim, la misère, qui font les grands musiciens. De même que certains prétendent que si Chopin a été Chopin, c'est parce qu'il était d'abord poitrinaire. Allons donc ! Le malheur, la souffrance, la faim, la misère, la maladie, cela peut dicter de grandes œuvres à quelques artistes. Cela interdit à beaucoup d'autres de s'exprimer — et de s'exprimer comme ils le voudraient. Et je prétends que les œuvres issues de la sérénité, du bien-être, de la santé, de la joie, seront toujours plus belles et plus nombreuses. Nous ne voulons plus de la douleur comme maître. Nous ne voulons plus non plus que la musique, et les musiciens, se manifestent sous le signe restrictif de l'argent, du profit.

— Car, continuait, impitoyable et souriante, Elsa Bekier, vous mettez la musique au-dessus de toute chose et, en définitive, vous en faites purement et simplement une affaire commerciale. Vous la vendez comme d'autres vendent du taffetas, des sardines à l'huile ou du coca-cola. La chose la plus belle, vous la faites rare pour la vendre plus chère et gagner plus en la vendant. Comment vivent vos compositeurs ? Et vos virtuoses ? Ceux-ci, des entrepreneurs de spectacles s'en emparent, se les disputent, se les arrachent. Pour quelques-uns qui deviennent riches, combien végètent et disparaissent des affiches ? Grâce à certaines protections, à la presse, à la radio, à un savoir-faire que je ne veux pas qualifier, vous fabriquez des renommées comme on lance une marque de savon. Aussi vos artistes, vos compositeurs, vos interprètes, ne sont pas libres. Ils dépendent de qui pourra les jouer et leur production s'en ressent. Ils dépendent de qui pourra les louer au sens vil du mot. Et parce que la musique, ce sont

LA MAISON DE LA CULTURE DE KATOWICE 143

d'abord des compositeurs et des interprètes, ceux-ci n'étant pas libres, chez vous, la musique ne peut l'être. Comment serait-elle au-dessus de toute chose, ainsi que vous le prétendez ?

— Voilà, j'imagine chez vous, à Paris, aujourd'hui, un jeune compositeur peu connu. Il vient d'écrire une symphonie, une œuvre notable. Il est cependant démuné d'argent et d'appui. Arrivera-t-il à présenter son œuvre au public ? Il lui faut un orchestre, un chef, une salle, de la publicité, un entrepreneur de spectacle, et qui songe à bien gagner sa vie, aux dépens de l'artiste, c'est sûr. A Paris, le jeune compositeur aura peut-être, puisqu'il est sans argent et sans appui, deux chances sur cent de voir interpréter son œuvre pourtant intéressante. A Varsovie, il aurait cent chances sur cent. A Paris, n'existent pas les conditions pour une musique libre et qui fassent toutes leurs chances à tous. A Varsovie, ces conditions existent.

— Notre but ? Enlever la musique du rayon des choses qui se vendent. La donner à tous. Pour cela, faire l'éducation musicale de tous, du plus grand nombre possible de nos jeunes gens et de nos adultes, paysans, marins, ouvriers, employés, intellectuels, de tous nos enfants surtout. S'il existe, dans notre peuple, un enfant capable de devenir un Beethoven, nous tenons à lui donner toutes ses chances. Nous ne voulons plus laisser le hasard faire ses misérables choix. Nous créons toutes les conditions favorables à l'éclosion, non d'un génie, mais de tous les génies possibles et pas seulement sur le plan de la musique, vous vous en doutez, mais sur tous les plans. Ainsi la musique, ce bien précieux, deviendra le bien de tous et non plus de quelques-uns, le bien du peuple qui la comprendra parce qu'elle sera sienne et qui l'enrichira parce que c'est dans le peuple que sont toutes les richesses vraies et les seules possibilités de renouvellement.

CHAPITRE V

**ZAKOPANE ; LE SOUVENIR
DE LÉNINE
ET LES SYNDICATS POLONAIS**

**De Cracovie à Zakopane
ou le souvenir de Lénine.**

Je comprenais mieux, à penser aux paroles d'Elsa Bekier, à quoi doivent servir les maisons de la culture.

Je compris mieux encore combien la libération de l'homme était le but suprême de la démocratie populaire en marche vers le socialisme lorsque j'eus visité Zakopane et que j'eus entendu les explications de la camarade Cieslikowska, secrétaire de la section culturelle de l'Union des syndicats polonais.

Mais je voudrais dire d'abord deux mots sur le chemin que j'ai suivi pour me rendre de Cracovie à Zakopane.

Nous étions partis de Varsovie par la route. Par palliers successifs, celle-ci ne cesse de s'élever. C'est une route de montagne avec ses tournants et ses surprises continuelles. Mais une route bien tracée, bien goudronnée et large. Les eaux sont abondantes et vives. Les villages sont pittoresques avec leurs maisons de bois qu'il est convenu en tous pays d'appeler des chalets.

ZAKOPANE

145

Plus pittoresques encore sont les montagnards avec leur chapeau plat, leurs courtes vestes blanches, brodées, leurs pantalons collants et brodés aussi sur le devant et les côtés. A jeter un coup d'œil sur les croupes arrondies en dos de hangar et comme camouflées d'un nombre considérable de taches de couleurs différentes, on comprend vite que la terre est là très morcelée. Ce sont les montagnes de Tatras, sur le territoire de la Galicie qui fut, après les partages, propriété autrichienne. Le régime ici, avant la résurrection de la Pologne, était plus libéral que dans les terres sous domination prussienne et tsariste. Aussi ces montagnes devinrent-elles comme le pays d'élection des révolutionnaires polonais et russes.

Nous avons traversé Myslenice avant d'aborder les hauteurs. C'est de là qu'un nommé Dobyszynski tenta en 1935 de faire partir un pusch antisémite. L'homme fut pris, mais la condamnation fut bénigne : 5 ans de prison. Les colonels alignaient leur politique sur celle de Hitler et, à ce titre, ils avaient commencé à opprimer les Juifs. C'était comme un prélude aux exterminations massives qui allaient s'accomplir au moyen des chambres à gaz et des fours crématoires. Le dénommé Dobyszynski s'en tira donc à bon compte. Durant les années noires de l'occupation, il s'embaucha dans la Gestapo. A la libération, il s'enfuit à l'étranger où il devint l'agent de certains services secrets. Il revenait en Pologne en 1946 pour y faire de l'agitation, constituer des bandes terroristes, promouvoir des sabotages et des assassinats. Il fut pris, condamné à mort et exécuté. La justice de la démocratie populaire a à préserver la paix intérieure et les biens du peuple.

C'est dans le village de Naprawa que vécut l'écrivain Jalu Kurek qui, dans ses œuvres, s'est employé à décrire la misère des paysans. C'est ce qu'il a surtout fait dans un roman bien connu en Pologne et qu'il a intitulé *La Grippe sévit à Naprawa*.

A Nowy targ, et nous sommes déjà dans la bonne et franche montagne, a vécu le grand poète polonais Orkan.

Et c'est à Poronin qu'a vécu Lénine. Le grand révolutionnaire avait quitté Paris pour Cracovie où il arrivait le 19 juin 1912. De Paris, il devenait de plus en plus difficile de diriger la *Pravda* étant donné que le travail du Parti prenait de l'extension, et que le mouvement ouvrier allait croissant. Il fallait se rapprocher de la frontière russe. Le choix tomba sur Cracovie.

Vous me demandez pourquoi je suis en Autriche, répondait Lénine à une question de Gorki; le Comité central a organisé ici un bureau (entre nous). La frontière est proche, nous l'utilisons; nous sommes plus près de Pétersbourg, nous recevons de là les journaux le surlendemain. Il est devenu beaucoup plus facile d'écrire dans les journaux de là-bas; la collaboration s'organise mieux.

La compagne de Lénine, Kroupskaïa, ayant été fatiguée, ils vont se fixer, l'été, dans le hameau de Poronin. Lénine écrivait aux siens :

Il y a quelques jours, nous nous sommes installés, pour l'été, dans la montagne au village de Poronino, à 7 kilomètres de Zakopane. C'est près des monts Tatre, à 6 ou 8 kilomètres du chemin de fer de Cracovie, au Sud, la communication avec la Russie comme avec l'Europe se fait par Cracovie. C'est plus loin de la Russie, mais il n'y a rien à faire.

En septembre 1913 se tint à Poronin une importante conférence organisée par le Comité central du Parti bolchévique, conférence dont Lénine avait assuré la direction et où il présenta un compte rendu d'activité du Comité central ainsi qu'un rapport sur la question nationale.

ZAKOPANE

147

Le 26 juillet 1914, Lénine fut arrêté par les gendarmes autrichiens à la suite d'une fausse dénonciation. Il fut remis en liberté le 6 août. Le motif de l'arrestation était absurde. Il n'était plus possible à Lénine de demeurer en Autriche, ce pays était en guerre avec la Russie. Au reste, cela eut créé des difficultés inouïes pour l'action révolutionnaire. Lénine passa alors en Suisse.

La maison où Lénine a vécu, où Staline venait le voir, est toujours là. C'est le chalet fait avec des troncs d'arbres équarris, sa galerie ouverte, un rez-de-chaussée, un étage. Tout est en bois, plancher, cloisons, plafond. La maison de Lénine est là. Elle est maintenant un musée que viennent visiter les démocrates de toutes les régions du monde. Des tableaux, des photographies comme on en faisait il y a trente et quarante ans, des tracts, des journaux qu'animait la grande flamme révolutionnaire, que dirigeait la lucide pensée, les paroles qui jalonnent si lumineusement la vie du penseur et de l'homme d'action, chaque parole menant à l'action, devenant action. La déportation, l'illégalité, l'exil, la grande révolution. Parmi ces souvenirs de Lénine, il y a aussi ceux de Staline. Dans des vitrines, des éditions en toutes les langues des œuvres de l'un et de l'autre. Les visiteurs, nombreux, silencieux, graves, passent lentement, regardent, reviennent sur leurs pas ; à la sortie, ils attendent en silence, recueillis, que leur tour soit venu de signer le livre d'or du musée. Sur ce livre, il y a des écritures déliées et de grands noms ; il y a des écritures qui ne trompent personne, des écritures de travailleurs, si peu cursives, mais si appliquées, et dans les caractères de toutes les langues, l'hommage sincère, senti, réfléchi, à celui qui a tant fait pour la libération des hommes ; il y a la reconnaissance infinie des exploités, des opprimés qui savent que par Lénine toutes les chaînes tomberont. Il en est qui, au moment d'écrire, ne trouvent plus les mots

qu'ils avaient en eux... ou qui, peut-être, sentent ou pensent que les mots ne peuvent dire que fort mal les choses. Arrêtés devant la grande feuille blanche, intérieurement troublés, ils écrivent leur prénom et leur nom sans autre indication, comme on signe un engagement, cet engagement qui nous liera toute la vie à une grande cause, cet engagement d'être fidèle à la grande mémoire.

Les chevaliers sont venus.

ZAKOPANE étale ses hôtels, ses maisons de repos, ses sanatoria sur un vaste bassin, au pied des massifs du Tatras. Sur l'horizon les montagnes aux masses lourdes disparaissent souvent dans les nuées. Lorsque le ciel s'éclaircit, il est une de ces montagnes qui frappe la vue et étonne, le *Giewont* : on dirait le profil d'un homme couché, gisant, drapé dans un linceul de roches, la figure dégagée, nettement sculptée et regardant le ciel. Ces montagnes de Tatras, à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, ont eu leurs poètes patriotes, révolutionnaires, et qui donnèrent dans la déviation mystique. Ils vivaient de symboles. Ils reprirent au passé la légende de l'homme endormi, la légende du *Giewont*. Le génie de la Pologne était enfermé dans la montagne. La Pologne ne renaîtrait que lorsque des chevaliers auraient tiré l'homme des Tatras de son sommeil de pierre. Il n'y avait donc qu'à attendre la venue des chevaliers !

Je songe à cela en sortant de la maison de Lénine.

Les chevaliers sont tout de même venus. La Pologne est libérée. Si le *Giewont* n'a pas bougé, et c'est tant mieux, s'il offre toujours au visiteur son masque immuable de combattant pétrifié, il est vrai que dans cette Pologne complètement libérée, beaucoup de choses ont changé, que les forces de l'homme sont réveillées, qu'un homme nouveau se crée chaque jour un peu

ZAKOPANE

149

mieux. Il reste que Zakopane n'est plus cette station d'été et d'hiver que fréquentaient hier encore les riches oisifs de Pologne et d'Europe. Zakopane est aujourd'hui parmi vingt autres stations de montagne, avec Szklarska, Poreba, Bierutowice, Krynica, Rabka, Zdroj, Swieradow, un centre de congés payés fréquenté par les travailleurs de la Pologne et leurs familles. La clientèle a changé. Je l'ai bien vu à la maison de repos des métallos où j'ai eu l'honneur d'être hébergé deux jours. La maison ? Que l'on imagine un hôtel de première catégorie. La clientèle ? Cent vingt brigadiers de travail, hommes et femmes. Le prix de la pension ? Environ quinze mille zlotys par mois dont les deux-tiers sont supportés par l'entreprise et par l'Etat. Il y a une bibliothèque, une salle de jeux aux boiseries claires. Il y a des portraits d'ouvriers et d'ouvrières dans les couloirs, dans la salle à manger commune. Voici Tekla Koralewska, championne de l'émulation socialiste parmi les femmes de l'aciérie Zygmunt ; Florian Wit, premier de la brigade des jeunes à l'aciérie Bobrek ; Julia Sip, brigadière à l'aciérie Baildon, médaillée du travail de première classe ; Joseph Kachel, rationalisateur, qui a permis à son aciérie de réaliser 9 millions de zlotys d'économies annuelles ; Alojzy Jarek, initiateur à l'émulation à l'aciérie Kosziusko.

L'Union des syndicats polonais.

Tous les syndicats ont des « hôtels » de ce genre dans les montagnes aussi bien que sur la Baltique, me disait la camarade Cieslikowska que j'invitais à me parler des syndicats polonais.

J'ai admiré cette femme au visage si étrangement sculpté et bruni, exempte de toute coquetterie, solide, et dont j'ai su par la suite qu'elle avait fait la guerre

dans cette armée polonaise formée en U.R.S.S. et qui était arrivée jusqu'à Berlin. Je l'ai admirée parce qu'il y avait infiniment d'intelligence dans son regard, tant d'assurance dans ses propos, tant de fermeté dans sa pensée, tant de simplicité dans tout ce qu'elle me disait. Elle dirige la section culturelle de l'Union des syndicats polonais. Il n'y a jamais d'hésitation dans ses explications. Il faut que je dise que Cieslikowska, son mari et moi, nous nous sommes rendus hors de Zakopane, à l'orée de la forêt. Nous sommes à présent confortablement installés sur la terrasse vitrée d'une auberge qui porte le nom de Roma : le propriétaire est un Italien qui a fait souche ici. Nous mangeons des fraises à la crème et nous buvons du thé.

— Avant la guerre, me raconte-t-on, il y avait en Pologne neuf centrales syndicales appartenant à diverses obédiences politiques. On comptait 332 syndicats : certains d'entre eux n'appartenaient à aucune centrale. Au total, cela ne faisait, sur quatre millions de salariés, que 940.000 adhérents. Les syndicats étaient constitués d'après les professions : syndicat des charpentiers, des métallurgistes, des maçons, des comptables. Ce qui veut dire que les ouvriers d'une même entreprise appartenaient à différents syndicats et n'avaient pas de représentation unique. Les syndicats étaient, de plus, constitués selon les nationalités : il y avait des syndicats polonais, juifs, allemands, etc., et ils étaient aussi constitués d'après les opinions politiques : syndicats « de classe », syndicats réformistes, chrétiens, fascistes. Il y avait une forte coupure entre les syndicats des travailleurs intellectuels et les syndicats des travailleurs manuels; intervenaient aussi la religion ou les religions pour finir d'émettre les 940.000 travailleurs « organisés ». Le gouvernement semi-fasciste des colonels montait, avec le concours des socialistes de droite, des syndicats de type corporatif et persécutait les syndicats

ZAKOPANE

151

de classe, les dissolvait, confisquait leurs biens, emprisonnait leurs militants. Ces syndicats, qui se reconstituaient sans cesse, prirent une part active à la lutte armée contre l'envahisseur hitlérien.

A l'assemblée de Lublin (novembre 1944) et au premier congrès (Varsovie, novembre 1945), la décision a été prise de créer une organisation syndicale unique groupant tous les travailleurs sans distinction de nationalité, d'opinion politique ou religieuse. Autre décision : tous les travailleurs d'une même branche d'industrie appartiennent à un seul syndicat sans qu'il soit tenu compte des fonctions exercées. Il y avait, en 1945, 1.084.000 adhérents. En 1949, il y en avait 3.600.000, soit 90 pour cent de l'ensemble des travailleurs. L'unité de la classe ouvrière est réalisée. Il y a là l'une des raisons qui expliquent le « miracle » de la reconstruction en Pologne, le meilleur-être dont jouit le travailleur polonais et les progrès considérables réalisés par le pays dans sa marche vers le socialisme.

— Pouvez-vous me dire si l'Union des syndicats est basée sur ce que nous appellerions une déclaration des principes ?

— Oui, cette déclaration est sortie du congrès de Varsovie et elle a été adoptée par tous les délégués à quelque parti ou confession qu'ils aient pu appartenir. On y trouve que notre mouvement syndical a pour base l'unité de la classe ouvrière, que l'Union des syndicats défend les intérêts de la Pologne populaire, veille à sa liberté, à sa souveraineté, à son indépendance. La déclaration dit encore que l'Union a été constituée dans le but d'améliorer les conditions économiques et sociales des travailleurs et de consolider les réalisations démocratiques. Le paragraphe VI stipule très nettement que la préservation de ces acquisitions ainsi que leur développement sont garantis par l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, par l'institution dans le monde

d'un ordre nouveau qui éliminerait les guerres, protégerait les acquisitions de la culture et de la civilisation et établirait un nouveau régime social donnant au peuple, c'est-à-dire à l'ouvrier, au paysan et au travailleur intellectuel, le profit de ses richesses. Il est aussi affirmé qu'une action systématique sera poursuivie pour perfectionner les qualifications des travailleurs, que l'augmentation de la productivité est la condition première du relèvement du niveau de la vie et de la reconstruction de l'économie nationale et que doit contribuer à cette augmentation de la productivité l'avancement des ouvriers à des postes directeurs dans l'industrie, les transports et l'administration publique. La déclaration enfin décide de l'affiliation de l'Union des syndicats polonais à la Fédération syndicale mondiale : nous sommes, cela va de soi, pour le principe de la solidarité internationale.

— Notre deuxième congrès s'est tenu en 1949 à Varsovie. Y ont pris part 1.700 délégués élus après une campagne de discussions qui s'est étalée sur tous les lieux de travail.

— Comment se présente l'organisation d'un syndicat donné ?

— A la base, il y a le comité d'entreprise dont les pouvoirs sont fort étendus, *dont les membres sont élus par les travailleurs au suffrage direct et secret*. Un décret reconnaît à la représentation des travailleurs les attributions de co-proprétaires de l'entreprise. Dans les entreprises employant plus de 30 salariés, en plus du comité d'entreprise, il y a des groupes syndicaux qui procèdent à l'élection des hommes de confiance.

— Au-dessus des comités d'entreprise, il y a les sections syndicales dans les villes et les districts, puis l'organisation régionale et nationale. Tous les membres des organismes directeurs sont à tous les échelons élus au suffrage secret dans des assemblées plénières ou congrès.

ZAKOPANE

153

Les 31 syndicats nationaux, ce que vous appelez en France des fédérations, constituent l'Union des syndicats polonais. Nous avons, naturellement, nos unions départementales, nos unions d'arrondissement et nos unions locales...

Je disais un jour à Boleslaw Karpinski qui a travaillé quelque quinze ans en France comme métallo et qui, dès 1946, est rentré en Pologne :

— En France, certains journaux prétendent que la Pologne est un pays totalitaire et que cela se voit, par exemple au fait qu'il n'y a plus de grèves chez vous.

Karpinski éclata de rire.

— Je suis sûr que les copains français ne se laissent pas prendre à des arguments de ce calibre. Pourquoi y aurait-il des grèves chez nous ? Les mines appartiennent aux mineurs, les usines aux ouvriers, la terre à ceux qui la cultivent, les ports et les navires aux dockers et aux marins. Nous élisons nos responsables syndicaux au suffrage direct et secret. Ce sont très souvent d'anciens ouvriers qui dirigent déjà les entreprises. Notre unité syndicale est une chose vivante. La vie baisse depuis 1947. Les salaires augmentent. Les œuvres sociales se développent. L'instruction est donnée à tous. Nos logements disposent de tout le confort. Pourquoi, dans ces conditions, nous mettrions-nous en grève ? pour faire plaisir à vos faux démocrates, à vos exploités ? Dans une démocratie véritable comme la nôtre, la grève serait une absurdité. Dans votre fausse démocratie où il n'y a de vrai que l'exploitation de l'homme par l'homme, la grève est une nécessité pour la classe ouvrière et les classes moyennes de plus en plus durement exploitées. Et nous savons de quelle manière elle est combattue par vos gouvernants et entre autres par les socialistes de droite à la Jules Moch et à la Guy Mollet. Ces valets du capital n'hésitent pas à user contre les grévistes des gaz lacrymogènes, de la matraque, des chiens poli-

ciers et du mousqueton. Ils ont du sang ouvrier sur les mains. Le totalitarisme, il est plutôt chez vous où une loi électorale infâme s'est efforcée de priver des représentants de leur choix plus de cinq millions d'électeurs.

La section culturelle de l'union des syndicats.

JE demande à Mme Cieslikowska :
— Pouvez-vous maintenant me parler de la Section culturelle de l'Union des syndicats ?

— Notre section culturelle comprend cinq sous-sections : la sous-section de l'instruction de masse, la sous-section de propagande, la sous-section artistique, la sous-section des bibliothèques, la sous-section des clubs d'usine. Je vous apprends tout de suite que l'Entr'aide paysanne et l'Union de la jeunesse ont leur section culturelle divisée comme la nôtre en cinq sous-sections.

— Vous le savez peut-être ? Dans la Pologne de 1939, sur 32 millions d'habitants, on comptait près de cinq millions d'analphabètes. Dès la libération, nous avons voulu en finir avec cette plaie. La tâche était difficile : nos écoles étaient démolies, nous manquions de maîtres. Un décret est intervenu en avril 1949 qui créait un commissariat adjoint à la présidence du Conseil et qui recevait la charge de mener la lutte contre l'analphabétisme et de le liquider. A la tête du commissariat, fut placé M. Matuszewski, un ancien prêtre, qui, avec quelque deux cents collaborateurs, a dressé un plan de bataille prévoyant 50.000 cours spéciaux. Les cours sont donnés par des instituteurs et aussi par des membres du Parti ouvrier, des syndicats, de l'Entr'aide paysanne, de l'Union de la jeunesse.

L'armée joue un rôle efficace dans la lutte contre l'analphabétisme, et sa mission principale est de préparer dans l'immédiat la main-d'œuvre dont le plan sexennal a un urgent besoin. Elle vise à rééduquer le paysan, c'est-à-dire à transformer l'ouvrier des champs en ouvrier des villes.

Ces deux tâches essentielles, qui sont des tâches de paix, témoignent d'une conception nouvelle assez surprenante pour une armée, mais on sera encore plus étonné d'apprendre qu'une propagande intensive a été faite dans les casernes en faveur de la signature de l'Appel de Stockholm...

Ainsi, en dépit de certaines affirmations répandues dans le monde occidental, les faits semblent démontrer que l'armée polonaise n'entretient aucun esprit offensif et qu'elle ne pourrait être qu'un élément d'intervention locale dans un conflit international...

Charles FAVREL, *Le Monde*, 13 juin 1951.

Ils ont lieu dans les écoles, les usines. Un livre spécial a été édité et tiré à 700.000 exemplaires. Il y a des difficultés : une certaine honte chez les grands élèves, les conditions de travail, l'éloignement de l'école, la contre-propagande aussi de certains prêtres qui proclament que l'on peut sauver son âme et proclamer sa foi sans savoir ni lire ni écrire. La fréquentation laisse donc à désirer parfois. C'est là que les organisations peuvent intervenir. Les comités d'entreprise et les directions d'usines permettent des changements d'équipe : ainsi les analphabètes qui travaillent la nuit sont placés dans les équipes de jour. On va chercher les élèves en voiture et on les reconduit. Là où il n'y a pas encore de crèche, on organise la garde des enfants pour rendre libres les mères de famille. Des récompenses diverses sont accordées aux meilleurs. Un examen de fin d'études a lieu au bout de six mois. Les recalés

redoublent. Aucune sanction n'est prévue contre ceux qui manquent les cours ou qui se refusent à les suivre. Nous voulons convaincre. Et, ma foi, les résultats sont loin d'être décevants. Si, en 1949, il y avait encore un million et demi d'analphabètes (sur 24 millions d'habitants), il n'en restait plus que 300.000 fin 1950. Il n'y en aura plus un seul à la fin de 1951. Ce qu'il importe de comprendre, c'est que tous les éléments actifs du pays sont intervenus aux côtés du gouvernement dans cette grande bataille contre l'obscurantisme.

» Ce qui nous est propre, ce sont les efforts que nous faisons pour favoriser l'auto-didactisme. Nous constituons des cercles d'histoire, de géographie économique, de sciences diverses. Nous organisons des cours d'instruction accélérée. Les enseignants sont fournis et payés par les syndicats. Les ingénieurs, les employés, interviennent aussi. Il arrive que nos cercles soient conduits par de simples ouvriers et que l'ingénieur ne figure qu'à titre d'élève. Nous accordons une grande importance aux cercles de langues. Les cours ont lieu dans les clubs d'usine. Ils durent trois mois ou une année. Ils comportent deux degrés. Les livres sont fournis par les syndicats : ils ne coûtent rien aux élèves. En 1949, 35.000 personnes ont terminé les cours.

» La sous-section des bibliothèques facilite ce travail culturel. En janvier 1946, nous avions un millier de bibliothèques syndicales. Nous en comptons à présent 7.600 qui disposent de près de deux millions de volumes. Ces bibliothèques sont montées dans les clubs d'usine. Vous savez ce qu'est un club d'usine ?

— Oui, cela m'a été expliqué à la Maison de la Culture de Katowice.

— Nous en contrôlons 9.000. Le club d'usine ne se contente pas de mettre des livres à la disposition des travailleurs. Il indique comment il faut lire. Ses conseils vont surtout à ceux qui ont terminé les cours d'anal-

ZAKOPANE

157

phabètes. Il organise des cercles de lecture à haute voix avec des commentaires simples et succincts sur le contenu des livres présentés, leur valeur sociale et littéraire.

» Dernièrement, nous avons organisé une propagande pour la lecture en liaison avec des cercles de l'Union de la jeunesse. Chacun des membres d'un cercle reçoit dix livres qu'il doit porter à dix membres adhérents de la bibliothèque du club, à de vieux ouvriers que le fait de se rendre à la bibliothèque fatiguerait, à des ménagères chargées de famille. Ces « courriers » discutent avec ceux qu'ils visitent et ils rapportent leurs impressions au club d'usine. Ces conversations sont très importantes.

— Presque tous nos clubs d'usine, continue Mme Wieslikowska, ont des cercles artistiques : chant, danse, musique, théâtre, peinture... Il s'est ainsi constitué plus de 7.000 cercles d'amateurs qui rassemblent au total 200.000 membres.

» Le 1^{er} mai 1949, a eu lieu au Musée national de Varsovie une exposition de peintres ouvriers. Une seconde exposition s'est tenue en 1950. Les professeurs sont des artistes authentiques et connus pour leurs idées progressistes. 1.200 ouvriers fréquentent leur cours, surtout des mineurs. Nous comptons 300 mineurs peintres ou sculpteurs. L'un d'entre eux est déjà un peintre confirmé, c'est Ociepka, de la mine de Wiczorek, en Silésie.

» Mais c'est surtout le Théâtre qui passionne les travailleurs. Les cercles de théâtre rassemblent 120.000 membres. Nous mettons à leur disposition une bibliothèque dramatique où voisinent les grandes œuvres de tous les pays. Nous disposons de 80 titres. Chaque pièce est accompagnée de commentaires pour son exécution.

» En quatre années, près de 100.000 représentations ont été données auxquelles ont assisté 23 millions de

spectateurs. Nous avons organisé deux concours auquel le pays a porté grand intérêt. Il y a eu des éliminatoires de districts, puis des éliminatoires de voïévodies, puis des éliminatoires nationales. En 1947, on compta 47.000 compétiteurs, en 1948, 100.000. 1949 a été consacré à un immense festival du théâtre soviétique, joué, toujours, par nos cercles. Les troupes se sont rendues dans les coins les plus perdus de Pologne. Cela a duré deux mois. 10.000 représentations ont été données. Nous avons compté deux millions et demi de spectateurs. En 1949, ce sont les professionnels qui ont donné un festival dans toutes les villes, petites et grandes, à la campagne et dans les usines. Dans le festival du théâtre soviétique, 2.213 troupes ont triomphé des éliminatoires de voïévodies. Les éliminatoires nationales en ont retenu 100 qui toutes ont reçu un prix. Trois de ces troupes avaient joué des pièces de Tchekhov. Le premier prix était de 500.000 zlotys. Inutile de vous dire que cet argent va au club et non aux acteurs...

« Une autre fois, il s'est agi de présenter une adaptation scénique de la *Jeune Garde* de Fadéev, comportant 90 personnages. Trois théâtres de professionnels et des troupes d'amateur sont entrés en compétition. Ce sont les ouvriers du textile de Basse-Silésie qui ont enlevé le premier prix, un prix d'Etat de 500.000 zlotys.

« On joue beaucoup de pièces modernes ou adaptées de romans modernes : Fadéev est le plus connu des auteurs progressistes du monde entier. On joue des classiques. Mais il y a des auteurs ouvriers. Les thèmes de leurs productions sont pris à leur vie, à la vie de leurs usines, ou à la Résistance ; le thème des paysans arriérés revient souvent. Beaucoup de talents peuvent ainsi s'affirmer dans le domaine de la création et de l'interprétation.

» Que je vous dise pour finir que ma section dispose d'un budget annuel de trois milliards de zlotys. »

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

TROISIEME PARTIE

**DE ZAKOPANE
A LA BALTIQUE**

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CHAPITRE PREMIER

**LA VILLE AUX 76 ÉGLISES
ET LA NOUVELLE FORGE**

La ville des Rois de Pologne.

CRACOVIE est l'une de ces villes dont on est accoutumé à dire qu'elles sont de véritables musées.

La guerre n'a pas touché cette ancienne capitale de la Pologne. Une audacieuse manœuvre de l'Armée rouge l'a sauvée de la dévastation, comme elle a permis d'épargner les grandes villes minières et industrielles de Haute-Silésie.

A Cracovie, tout est donc demeuré intact. Dans la verte ceinture de ses plantations tout est à voir de ses murailles mordorées et des bulbes cuivrés de ses clochers. C'est la ville de la lumière, de la couleur, une irruption de l'Orient — d'un très romantique Orient — sur cette plaine de Pologne à la glèbe plate, grise et brune.

Il y a, à Cracovie, cette forteresse ronde de la fin du xv^e siècle et qu'on appelle la Barbacane, construction de briques rouges flanquée de tourelles et garnie de galeries à mâchicoulis. Des restes d'anciens remparts s'ornent encore de quatre tourelles — les seules qui demeurent des quarante-sept que l'on comptait à l'ori-

gine : tour des Passementiers, des Pelletiers, des Menuisiers, des Charpentiers. En face de la Barbacane s'élève une autre tour avec une porte du XIII^e siècle, la Porte Saint-Florian, par laquelle on a accès vers le centre de la ville. Par la rue Saint-Florian, en effet, on arrive à cette merveilleuse place du Rynek, d'une superficie de 40.000 mètres carrés. Les maisons qui entourent le Rynek sont d'une grande diversité architecturale. Elles ont toutes une histoire, et souvent même un nom : il y a la Maison grise, la Maison italienne, la Maison du lézard, la Maison au tableau, la Maison de saint Christophe. Il y a surtout sur le côté est l'église Notre-Dame, construction gothique des XIII^e et XIV^e siècles, aux inestimables trésors artistiques, à commencer par l'autel gothique orné d'un immense retable en bois de tilleul polychromé. Ce retable de Wit-Stwosz mesure treize mètres de hauteur et onze mètres de largeur ; il se compose de deux panneaux mobiles ; on voit là la Dormition de la Vierge au milieu des douze apôtres, des scènes relatives aux principales fêtes de l'année, des épisodes de la vie de Marie et de la Passion. Au cours de la dernière guerre, les hitlériens s'emparèrent de ce chef-d'œuvre unique et ils le transportèrent à Nuremberg. Il a été retrouvé et ramené à Cracovie quelque peu détérioré. On a pris soin de lui patiemment. Depuis cinq ans, le professeur Stonecki, entouré de spécialistes, a revu l'une après l'autre les 2.000 pièces dont se compose le travail de Wit-Stwosz. C'est dans le château de Wawel, le Panthéon de la Pologne, que le gouvernement a voulu installer cet atelier qui allait rendre au pays et à la civilisation l'une des plus étonnantes productions du génie humain. Lorsque je visite le Wawel en août 1950, les travaux de préservation et de rafraîchissement sont terminés. Conduit par le professeur Stonecki, je me promène au milieu de ces immenses statues dont le maintien, les mains et les visages sont si vrais. Je m'arrête

longuement devant cette Vierge au visage parfait, rose et blond comme on en voit dans la Pologne entière. Je m'arrête devant une Marie l'Egyptienne émouvante.

— Dans quelques semaines, l'Eglise Notre-Dame aura retrouvé son plus bel ornement, me dit le professeur Stonecki, qui ne me cache nullement qu'il a mis à son patient labeur toute sa science et toute sa foi.

Sur le Rynek de Cracovie, il y a deux autres églises, une un peu en retrait et derrière Notre-Dame : c'est l'église Sainte-Barbe ; l'autre est à l'intérieur même de la place et comme enfoncée car, depuis que cette construction romane existe (XI^e siècle), le niveau de la place s'est élevé. Curieuse place qui est aussi ornée d'une tour dite l'Hôtel-de-Ville, datant du XVI^e siècle, et qui possède en son beau milieu cette Halle aux draps de style renaissance, longue de soixante-dix mètres et dont la galerie intérieure, d'un seul tenant, haute et voûtée, abrite une double rangée de bazars où se vendent des cuirs travaillés, des objets en bois sculptés, des poupées, des pantoufles de Zakopane, des corsages et des vestes brodées, des jouets, des dentelles. Chaque boutique a mis toutes ses richesses vivement colorées à son étalage. On se croit perdu au fond des temps, quelque part dans une ville des Mille et une nuits. Dès qu'on sort par l'une ou l'autre des deux portes transversales, on se trouve sous une longue galerie aux arcades gothiques, au long de laquelle ne se voient que des vitrines modernes : un morceau de rue de Rivoli en moins luxueux. Au-dessus de la Halle aux draps proprement dite, s'élèvent deux étages, en retrait sur le corps du bâtiment de base, et qui abritent des collections du Musée national.

Quelque rue que l'on prenne, on y trouve un monument : ce sera, dans la rue Sainte-Anne, la Bibliothèque des Jagellons, siège de l'ancienne Université et dont la cour, « joyau d'art gothique », ainsi qu'il est convenu

de dire, s'orne en son milieu d'une statue de Copernic ; ce sera, dans la rue Sienna, la Banque Pie, fondée au XVI^e siècle ; dans la rue Szpitalna, la Maison des prélats ; dans la rue Pijarska, le Musée des princes Czartoryski ; dans la rue Grodzka, le Palais Wielopolski, dans la rue Slawkowska, l'Académie polonaise des sciences et des lettres.

Des rues entières semblent sortir du passé avec leurs anciennes maisons aux portails ornés de sculptures et aux cours intérieures à arcades. Telles sont, entre vingt autres, la rue Kanonicza, la rue Grodzka, la rue Stolarska. Dans cette ville qui est à elle seule un musée, les musées abondent : Musée des princes Czartoryski, Musée national, Musée Czapeski, Musée de l'Industrie, Musée de la Société des amis des beaux-arts, Maison du peintre Jean Matejko, Musée ethnographique.

Mais ce qu'on trouve à chaque croisement de rues, sur chaque place, ce sont les églises. Elles sont de tous les âges et de tous les styles : église Saint-Marc, gothique ; église et cloître des Franciscains réformés, église Notre-Dame, gothique ; église Sainte-Barbe, baroque ; église des Bernardins du XV^e siècle ; église Sainte-Catherine, église des Pères de Saint-Paul, église du Corpus Domini, de style ogival ; église Saint-Gilles, du XIV^e siècle ; église Saint-André, du XII^e siècle, de construction romane, mais dont l'intérieur est en style baroque ; église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, baroque ; église des Franciscains, du XIII^e siècle ; église des Dominicaines du XIII^e siècle, d'architecture cracovienne ; église de la Sainte-Croix, gothique.

Toutes ces églises, les unes plus, les autres moins, possèdent leurs trésors artistiques, leurs tableaux, leurs statues, leurs tombeaux, leurs vitraux. Si vous cédez à la tentation de vouloir tout visiter et tout voir, vous vous enfoncez dans le passé, vous perdez la notion du temps.

LA VILLE AUX 76 EGLISES

165

Vous sortez de là comme d'une immersion en eau profonde ; il faut vous y prendre à deux fois pour vous y retrouver, pour retrouver l'air habituellement respiré.

Les choses agissent sur les hommes, les choses toujours les mêmes qu'on ne change jamais de place parce qu'on les vénère, les choses sur lesquelles s'ouvrent les yeux de la première enfance et se ferment les yeux des vieillards. La population de Cracovie regarde vers le passé. Elle subit le poids de son riche héritage ; elle en est la victime ; elle est conservatrice.

Eglises et fidèles.

BEAUCOUP plus que les musées profanes, les églises sont fréquentées, continuellement fréquentées. Si on les voit pleines à ne plus savoir où se mettre le dimanche, chaque jour, dès matines et jusqu'aux heures vespérales les plus avancées, elles reçoivent des suites ininterrompues de fidèles, hommes et femmes mêlés.

Le dimanche 30 juillet j'avais employé mon après-midi à grimper par le moyen du funiculaire de Zakopane à près de 2.000 mètres d'altitude. Sur la crête passe la frontière polono-tchécoslovaque. Un sentier, des bornes de-ci, de-là, et, de-ci, de-là, un garde-frontière. Il y avait beaucoup de monde, des touristes, des « congés payés » : figures de travailleurs, chants, éclats de rire. Et parmi tout ce monde, des coiffes blanches, des robes bleues de religieuses. Des religieuses vieilles et jeunes, mais toutes au pas décidé et qui jouissaient librement de cette excursion sur les cimes. Le soir, vers les villages de la plaine, sur la route qui menait à Cracovie, j'avais vu des camions ramenant des bouquets chantants d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles. Les montagnards rentraient leurs bêtes. Il y avait des motos, des vélos, des

voitures légères. Il y avait même des calèches et c'est de l'un de ces véhicules dont je veux me souvenir.

Devant, le cheval, bien sûr, et le cocher sur son haut siège, un cocher des Tatras, avec son chapeau plat, sa veste courte, ses pantalons collants, veste et pantalons brodés comme il est d'usage. Et dans la calèche découverte, on ne voyait que quatre immenses coiffes blanches qui se penchaient l'une vers l'autre, se redressaient, s'écartaient, se rapprochaient ; la conversation des quatre bonnes sœurs devait être animée ; les quatre bonnes sœurs devaient avoir passé un beau dimanche. Et le cocher, hilare, agitait son fouet et cocotte trottait, et passaient les vélos, les motos, les autos. Au sud, s'évanouissaient, violettes, les montagnes. Il y avait dans l'air comme une grande satisfaction. Et je pensais aux bons apôtres de chez nous qui voudraient faire croire aux braves gens que le peuple de Pologne est misérable et triste et que la religion, les religieux et les religieuses sont, en Pologne, persécutés !

Mais, le même jour, j'étais arrivé à l'Hôtel de France à Cracovie. Il était 21 heures. J'étais à table. Une musique très solennelle arrivait jusque dans la salle à manger, une musique d'orgues sur le fond de laquelle se détachait un ensemble de voix de femmes. Je savais qu'une église se trouvait là, à quelques dizaines de mètres de la porte de l'hôtel. Mais il était passé 21 heures et je ne pouvais croire que la musique et les chants qui arrivaient ainsi jusqu'à moi provinssent de l'église. Je sortis. L'église, que je crois être celle des Pères des Œuvres Pies, était pleine de monde et qui commençait à sortir pendant que continuait le jeu des grandes orgues et que s'élevaient encore les cantiques. Des prêtres avec leur surplis étaient là qui tendaient des troncs d'une main et bénissaient de l'autre. La foule s'écoulait lentement. J'étais parmi elle. Personne ne parlait. Toutes les catégories de figures : figures de femmes du peuple et figures

de patriciennes, figures d'ouvriers et figures « distinguées » de vieillards. L'église sentait l'encens et l'air vicié. Je voulus attendre que tout le monde fut sorti. Mais il y avait des fidèles qui ne bougeaient pas, qui restaient là, assis, à genoux à même les dalles, les mains jointes.

Le lendemain matin, j'étais tôt levé : je voulais voir de ma fenêtre se lever le jour. Il était près de 4 heures. Grâce à une ouverture de rue, je voyais une aube blanche, à peine grisée. Des pigeons se posaient sur le pavé de la rue Saint-Jean. Un fiacre passa au bruit caractéristique des quatre sabots alternés. Il était 4 heures. Un monsieur traversa la rue ; dès qu'il arriva à la hauteur de l'église des Pères des Œuvres Pies, il ôta son chapeau et il le tint à la main tant qu'il passa devant la façade de l'église, le visage tourné vers elle. Un monsieur, une dame, un sac à provisions à la main, une serviette sous le bras : ils entrent dans l'église. Et puis, pendant une heure et plus, les uns entrent, les autres sortent.

Je comprends : avant de se rendre au travail, on se rend à l'église. J'y vais moi aussi, à l'église. Elle n'est pas aussi pleine qu'hier, mais elle est tout de même bien garnie. On célèbre trois ou quatre messes à la fois, au maître-autel, dans des chapelles latérales. Des cantiques. On communique. Je circule à pas lents et précautionneux. Il m'arrive malgré moi de heurter un homme, une femme en prière. Personne ne fait attention à moi, personne ne me voit. Je suis le bas-côté de droite. Il se termine par une chapelle surélevée de la hauteur de deux marches. Sur les dalles, une femme est étendue, les bras en croix, le visage contre terre. Tout autour, odeur d'encens, psalmodies des officiants, cantiques. La femme est là, les bras en croix, le visage contre terre, dans une immobilité absolue. Agée ? Jeune ? Je voudrais savoir. J'attends. La robe est plutôt claire. Non, ce n'est pas une vieille baba. Agée ? Jeune ? Le corps ne bouge

pas. Je veux savoir. J'attends. Les fidèles entrent, passent, partent, rasant les dalles, les cantiques continuent de s'élever : seules les voix changent. Psalmodies des officiants. J'attends. La femme est là, étendue, les bras en croix, le visage contre terre. J'attends. Je quitte Cracovie à 7 heures. Je m'en vais sans avoir vu se lever la pénitente, sans avoir pu voir son visage.

L'Etat et l'Eglise

NON, il ne faut pas croire ceux qui prétendent que l'Eglise et ses fidèles sont persécutés en Pologne... ou dans n'importe quelle autre démocratie populaire ou en Union Soviétique.

Il est nécessaire de souligner, puisque nous voici dans la ville des 76 églises fréquentées de l'aube à la nuit, que l'Eglise polonaise pratique librement son culte. Elle dispose d'une presse abondante et libre : bulletins paroissiaux, quotidiens, hebdomadaires, revues de théologie. Le *Gosc Niedczelny* (L'Hôte du dimanche) tire à 10.000 exemplaires. Le quotidien *Slowo Poswszchne* tire à 40.000 exemplaires. Un million d'exemplaires au total pour la presse quotidienne ! 600.000 exemplaires pour la presse hebdomadaire ; 600.000 pour la presse mensuelle.

En matière de foi, de morale et de juridiction ecclésiastique, le Pape demeure l'autorité suprême, et cela est reconnu en toutes lettres par l'article 5 de l'accord intervenu le 14 avril 1950 entre l'Etat démocratique populaire et l'Eglise polonaise. Il est dit aussi dans cet accord que l'enseignement religieux continuera d'être donné dans les écoles, que les écoles seront dotées des manuels nécessaires, que les professeurs d'enseignement religieux seront traités sur un pied d'égalité avec les pro-

LA VILLE AUX 76 EGLISES

169

fesseurs des autres disciplines. Il est dit encore que les écoles de caractère catholique seront maintenues; elles devront cependant appliquer loyalement les règlements et les programmes établis par les autorités nationales. Il est aussi spécifié dans l'accord du 14 avril 1950 que l'Université catholique de Lublin pourra poursuivre son activité dans ses limites actuelles, que les associations catholiques continueront à jouir de leurs droits et qu'il en sera de même pour les « Enfants de Marie », que l'Eglise pourra poursuivre son activité de bienfaisance et de bonnes œuvres et l'enseignement du catéchisme, que les pèlerinages et les processions ne se heurteront à aucune difficulté, qu'il y aura des aumôniers dans l'armée, les hôpitaux et les prisons, que les ordres et congrégations jouiront, dans le cadre de leurs règles et des lois en vigueur, d'une entière liberté d'action.

L'Eglise, elle, exhortera le clergé à enseigner aux fidèles le respect de la loi et de l'autorité de l'Etat. Elle exhortera le clergé à encourager les fidèles à accroître leurs efforts pour reconstruire le pays et élever le bien-être de la nation. Elle constate que les territoires recouverts font partie intégrante de la Pologne. Elle s'opposera aux menées antipolonaises et révisionnistes d'une partie du clergé allemand. Si en matière de foi, de morale et de juridiction ecclésiastique, elle conserve pour chef suprême le Pape, dans les autres questions, elle se guidera sur la raison d'Etat polonaise. Elle engagera le clergé à ne pas s'opposer au développement des coopératives rurales

étant donné que toute coopérative repose dans son essence sur le principe moral de la nature humaine qui tend à une solidarité sociale librement consentie dont le but est le bien commun.

Elle s'opposera à tout abus tendant à utiliser les sentiments religieux à des fins hostiles à l'Etat. Elle condamnera, conformément à ses principes, tous les

crimes ; elle combattra donc l'activité criminelle des bandes clandestines, flétrira et punira des sanctions canoniques les ecclésiastiques qui se seront rendus coupables d'une quelconque activité clandestine et antinationale. Elle apportera, conformément à ses principes, son appui à tout effort tendant à la consolidation de la paix et s'opposera, dans la mesure de ses moyens, à toute tentative visant au déclenchement de la guerre.

Il y avait bien des gens de par le monde qui voudraient faire de l'Eglise polonaise un instrument de guerre civile, « un facteur de dissociation pour préparer la guerre d'agression ». L'accord du 14 avril 1950 doit les avoir fortement déçus ! Ils en ont peu ou pas parlé. Ils ont seulement calomnié plus fort. Car telle est leur honnêteté, l'honnêteté, par exemple, des journalistes du *Figaro*, qu'ils ne soient pas, ou qu'ils soient académiciens.

Le Wawel et... la salle de bain du bourreau.

CRACOVIE a donc des maisons couvertes et pleines d'histoire, des musées, des églises, et combien de couvents ! Mais Cracovie a surtout le Wawel, l'ancienne résidence des rois, le Panthéon de la Pologne.

Sur la colline avec laquelle il fait masse, le Wawel, c'est d'abord une cathédrale, gothique dans son ensemble, mais avec des parties de style roman, renaissance et baroque. La basilique a trois tours et aussi trois nefs : elle est entourée de dix-huit chapelles ouvertes abritant toutes de riches tombeaux. Dans les cryptes sont ensevelis les rois de Pologne, les héros et les grands poètes. C'est au Wawel que devrait reposer Frédéric Chopin encore enseveli dans une tombe dérisoire du Père-Lachaise. Un jour le peuple de France remettra au peuple de Pologne la dépouille sacrée. Ce grand geste d'amitié et de paix, un gouvernement français ne voulut

LA VILLE AUX 76 EGLISES

171

pas le faire en 1949 lors de la célébration du premier centenaire de la mort de l'insigne compositeur.

Le Wawel, c'est aussi la Cour à arcades, l'une des plus belles cours Renaissance d'Europe.

Et puis c'est le château avec ses immenses salles richement aménagées, abritant des œuvres d'art, des meubles de style, des tapisseries, des tapis immenses.

C'est dans ce château que vécut Frank, le bourreau de Cracovie. C'est là qu'il signait les longues listes de Cracoviens qu'il condamnait à mort.

Frank ? Voici de ses paroles :

Jamais plus ne naîtra une République ou un Etat polonais quelconque... On peut donner de l'instruction aux Polonais, juste suffisamment pour qu'ils voient que la raison d'être de la nation est sans espoir... Une fois la guerre gagnée, si cela dépend de moi, on pourra faire un carnage de Polonais, d'Ukrainiens, et de tout ce qu'on fouette. Si j'allais vers le Führer et lui disais : « Mon Führer, je viens vous rapporter que j'ai de nouveau tué 150.000 Polonais », il me répliquerait : « Admirable !... »

Frank avait au Wawel sa chambre à coucher, il s'était fait aussi installer une salle de bain ultra-moderne et qui détonne outrageusement dans ce cadre ancien et imposant. Les Polonais ont pendu Frank. Ils ont laissé sa salle de bain. Le peuple de Pologne qui visite en foule la grande demeure voit et verra la baignoire où s'ébrouait le criminel de guerre... le complice de ceux-là même à qui on a laissé la vie en Allemagne occidentale, de ceux-là mêmes à qui on redonne des armées et des armes pour qu'ils puissent se précipiter une nouvelle fois sur la Pologne, pour qu'ils occupent le Wawel et y retrouvent la salle de bain du tueur. Et cela aux applaudissements et avec l'aide, le coup de main, de ces

traîtres à leur pays que sont le général Anders et l'ex-ministre Mikolajczyk.

Heureusement pour la Pologne, pour Cracovie et le Wawel, heureusement pour nous tous, braves gens, beaucoup de choses ont changé de par le vaste monde depuis 1939. Mais il faut veiller sur tous les monuments de Cracovie, sur ses églises et sur ses musées et sur son Rynek ; il faut veiller sur le Wawel ; il faut veiller sur toutes les maisons des hommes sur lesquelles des fous font peser la menace de la bombe atomique. Il faut veiller sur les vieilles pierres et sur les pierres fraîchement cimentées. Il ne faut pas non plus que le retable de Wit Stwosz, qu'on a pu sauver de la dernière guerre, disparaisse un jour dans la monstrueuse atmosphère de la déflagration nucléaire.

Il faut veiller sur ce grand héritage.

CHAPITRE II

CRACOVIE RÉVOLUTIONNAIRE

La Révolution dans le Palais.

A Cracovie, il y a l'ancien.
Il s'y fait aussi du neuf.
Il y a d'abord une histoire qu'on n'avait pas l'habitude d'entendre conter et qui, aujourd'hui, affleure à la surface de nos temps et s'y épanouit.

En juillet 1950 se tenait, à la Maison de la Culture, une exposition consacrée à « Cracovie révolutionnaire ». Je la visitai.

La Maison de la Culture à Cracovie est peut-être aussi renommée en Pologne que celle de Katowice. Elle occupe, sur le Rynek, l'ancien palais de l'une des grandes familles de l'ancienne Pologne, la famille Potocki. C'est dire dans quel cadre, intelligemment préservé, vivent, à leurs heures de loisir et d'études, les ouvriers et les employés cracoviens.

L'exposition occupe tout le premier étage de la maison. Elle montre les différentes étapes du mouvement révolutionnaire cracovien depuis Kosciuszko jusqu'à 1950. C'est une exposition vivante qui peut être comprise par tous ; elle n'est pas une tranche morte d'histoire ; elle va de l'avant, elle explique le présent, elle éclaire l'avenir.

Voici la Constitution de 1791 décidée dans l'enthousiasme provoqué en Pologne par la Révolution française. Elle ne favorisait qu'une partie de la bourgeoisie polonaise et laissait les paysans dans leur ancienne dépendance. Elle marquait cependant le déclin du féodalisme : elle proclamait que tout pouvoir provient de la volonté populaire et doit rester au service du peuple.

L'exposition rappelle les belles paroles de Kosciuszko : « La liberté ne peut être défendue que par la main d'hommes libres ». Celles aussi de Kollataj, un prêtre radical de l'époque : « Un peuple où l'homme est esclave ne saurait être libre ». Celles aussi de Jacob Jasinski : « Nous clamons : que périssent les rois et que le monde soit libre ».

Mais sont aussi montrés les représentants des différentes classes sociales dans leurs costumes d'apparat et de tous les jours, dans leurs maisons ou leurs chaumières, dans leur abondance ou leur misère.

Le mouvement révolutionnaire d'où est partie la Constitution de 1791 est écrasé par 100.000 soldats russes appelés en Pologne par les aristocrates polonais dont le magnat Félix Potocki dans la maison duquel l'exposition a lieu en cet an de grâce 1950.

En janvier 1793 a lieu le second partage de la Pologne. Le Parti patriotique n'a pas perdu l'espoir. Kosciuszko en est l'âme. Il s'est battu, en Amérique, six années durant, aux côtés de Lafayette. Notre Assemblée Législative lui a décerné le titre de citoyen français.

Le 24 mars 1794, sur la place du marché de Cracovie, Kosciuszko lance l'appel à l'insurrection :

L'extermination de toute tyrannie, aussi bien étrangère que propre, l'affermissement de la liberté nationale et de l'indépendance de la République, voilà le but de notre soulèvement.

CRACOVIE REVOLUTIONNAIRE

175

Le peuple répond à cet appel. Les paysans grossissent les rangs de l'armée des insurgés. Ils constitueront les bataillons de « faucheurs ». A Raclawice, Kosciuszko remporte sur les Russes une éclatante victoire. Toute la Pologne se soulève alors, et c'est le général Dombrowski qui bat les Prussiens à Bydgoszcz. Le gouvernement révolutionnaire établit des relations avec les pays étrangers et d'abord avec la République française.

Emile Bourgeois écrit :

La France fut sauvée par un concours heureux de circonstances. Occupés en Orient à la curée de la République polonaise, les puissances lui laissèrent *sans négociations* une trêve inespérée ¹.

Engels écrit, au sujet des partages de 1793 et de 1795 :

Le pillage de la Pologne avait fait porter ailleurs les forces de la coalition de 1792-1794 et affaibli la puissance de sa pression sur la France. Il donna à ce dernier pays le temps de se renforcer à un tel point qu'il put remporter la victoire à lui seul. La Pologne succomba, mais sa résistance sauva la Révolution française et celle-ci commença un mouvement contre lequel le tsarisme même fut impuissant ².

Mais les chefs du gouvernement révolutionnaire polonais, s'ils ont accordé aux paysans quelques droits, n'ont pas fait assez pour libérer la paysannerie de son servage. Ils ne peuvent obtenir une levée en masse d'autant que les nobles s'occupent à saboter les réformes

¹ Manuel historique de politique étrangère.

² MARX et ENGELS : Oeuvres, t. XVI, partie II, p. 16. (Cité par Vladimir POTEMKINE, Histoire de la diplomatie, t. I, p. 347.)

décidées. Les nobles freinent l'élan du peuple lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à interdire aux paysans de s'enrôler. En octobre 1794, Varsovie est prise par les troupes tsaristes et l'insurrection est noyée dans le sang. Mais, grâce à Kosciuszko, la Pologne, qui n'était jusque là qu'une noblesse héroïque, était devenue une nation, « une grande et indestructible nation » (Michelet).

De 1815 à 1846, les sociétés secrètes, les cercles clandestins abondent. On y trouve des bourgeois, des nobles, des professeurs, des étudiants, des prêtres. J'ai sous les yeux tous ces types de conspirateurs, les journaux qu'ils éditent et qui répandent dans le peuple l'idée de l'indépendance nationale à reconquérir et l'idéal républicain.

En 1831, c'est la révolution : Paris s'est soulevé un an auparavant, la Belgique aussi. Le tsar Nicolas I^{er} aurait voulu marcher sur la France et l'armée polonaise d'alors lui aurait servi d'avant-garde. A Varsovie, la révolte éclate :

Aujourd'hui, nous vaincrons ou nous mourons ! Mort aux tyrans ! Nous couvrirons les Français de nos poitrines...

Mais le gouvernement français ne veut pas aider les insurgés. Le peuple de Paris, lui, ouvre des souscriptions, envoie de l'argent et des armes aux patriotes polonais. Des Français partent combattre à leurs côtés. Les Polonais luttent héroïquement ; ils remportent d'éclatantes victoires. Ils finissent par être écrasés. Casimir Delavigne écrit alors les paroles de la *Varsoviennne*. Les patriotes polonais prennent le chemin de l'exil : ils se dirigent vers Paris.

Les organisations secrètes continuent leur travail de taupes. La répression sévit. La jeunesse ne s'arrête pas de conspirer.

CRACOVIE REVOLUTIONNAIRE

177

L'exposition me permet de découvrir des lettres que des ouvriers parisiens ont écrites en 1841 à des ouvriers cracoviens.

En 1846, se déploie le drapeau de la vraie révolution socialiste. J'ai sous les yeux des documents polonais imprimés à Paris par Maulde et Renou. La paysannerie du royaume se soulève à l'appel du prêtre Pierre Sciegienny. Les montagnards de Zakopane s'insurgent à leur tour. Marx et Engels écrivent :

Parmi les Polonais, les communistes appuient le parti qui considère la révolution agraire comme étant la condition de la libération nationale, parti qui, justement, a provoqué l'insurrection cracovienne de 1846.

C'était le parti d'Edouard Dembowski et de Julien Goslar dont le manifeste déclarait :

Nous jouirons d'une liberté telle qu'il n'y en a pas encore eu sur la terre, nous nous forgerons une organisation sociale où chacun pourra, selon ses services et ses aptitudes, jouir des biens de la terre et où il n'y aura place pour aucune forme de privilège.

On lance ainsi le mot d'ordre de révolution sociale, de réforme agraire, d'organisation des chantiers nationaux ; on veut une Pologne indépendante et démocratique. Edouard Dembowski a cette parole : « Ce qui n'est pas né de l'amour du peuple ne vaut rien ».

Puis les années passent. L'agitation continue. Le mouvement de 1863 échoue à son tour. La Commune de Paris, dans laquelle s'illustrent les Polonais Dombrowski et Wroblewski, ébranle le monde. Comment sa nouvelle n'arriverait-elle pas à Cracovie ?

En 1880, c'est Louis Warynski qui organise à Cracovie des cercles révolutionnaires, qui publie le *Proletariat*, journal par lequel il répand le socialisme scien-

tifique. Warynski est arrêté, jugé par un tribunal tsariste et condamné à 16 ans de travaux forcés. Il mourra dans la forteresse de Schlüsselbourg.

Avec le développement de l'industrie, l'opposition entre le capital et le travail augmente de jour en jour. Le prolétariat polonais se constitue lentement en classe ; il acquiert sa conscience de classe. C'est à ce moment que se constitue le Parti social-démocrate de Pologne et de Lithuanie qui sortira à Cracovie le meilleur de ses publications.

Félix Dzerjinski, dont le nom de clandestinité était Joseph, édite à Cracovie le *Drapeau rouge* ; Léon Tyszka édite la *Revue social-démocrate*. C'est de Cracovie que partent les brochures de propagande à destination du reste du pays.

De 1905 à 1907, la ville sert de point d'appui aux révolutionnaires. Dzerjinski et Julien Marchlewski y font de fréquentes séjours, ainsi que Félix Khon.

Présence de Lénine.

EN 1912, Lénine quitte Paris et s'installe à Cracovie. On a vu dans un précédent chapitre les raisons qu'il donne à Gorki : Cracovie est proche de la frontière russe, la collaboration avec le mouvement ouvrier russe est plus facile. L'expérience démontre qu'à Cracovie la liaison est plus étroite, qu'on réagit plus vite à tout ce qui se passe au delà de la frontière proche, qu'on réalise plus systématiquement la direction quotidienne du Parti.

La base de Cracovie s'est révélée utile. Notre transfert dans cette ville a été parfaitement « compensé » (au point de vue du travail),

écrivait Lénine à Gorki en janvier 1913.

Le séjour à Cracovie offre un inconvénient : l'absence de bonnes bibliothèques.

Il y a moins de querelles ici, et c'est là le bon côté. Le mauvais côté, c'est qu'il n'y a pas de bonnes bibliothèques ; c'est dur de rester sans livres ¹.

La compagne de Lénine, Nadia Kroupskaïa, a dit, des deux années cracoviennes, qu'elles furent « la classe élémentaire de construction socialiste ».

Le mouvement ouvrier prenait de l'essor ; le Parti bolchévik se développait rapidement. Lénine commence à rédiger des textes comportant ses premières idées sur la construction socialiste. Il s'occupe plus attentivement, plus activement que jamais de la *Pravda*. Il la dirige pour ainsi dire quotidiennement. Il veut faire monter le tirage. Il s'assure la collaboration de Gorki. Il écrit lui-même un grand nombre d'articles.

Il donne, en même temps, une ampleur plus vaste aux éditions légales des bolchéviks.

Il s'occupe des élections pour la quatrième Douma.

Il dirige fin décembre 1912 les travaux d'une conférence du Comité central élargie aux militants du Parti. Il fait déterminer les tâches immédiates que commande l'essor du mouvement ouvrier, élabore en commun avec les députés bolchéviks la ligne de conduite qu'ils auront à tenir dans la Douma d'Etat. Lénine présente des rapports sur les questions essentielles : l'essor révolutionnaire, les grèves et les tâches du Parti, l'attitude envers le courant de liquidation, le problème de l'unité. Il rédige et met au point des résolutions, il convient avec Staline de la réorganisation de la direction de la *Pravda*.

1. LÉNINE, *Oeuvres complètes*, t. XXIX, p. 26, édition russe, cité dans *Lénine Vladimir Ilitch*, Edition de l'Ours, Oran, 1945.

Il dirige la fraction social-démocrate de la Douma, il reçoit les députés, il leur montre à quoi doit se ramener leur action : stigmatiser le régime tsariste, révéler tout ce qu'il y a d'horrible dans l'arbitraire gouvernemental, parler de la servitude et de l'exploitation féroce qui pèsent sur la classe ouvrière.

C'est encore au cours de l'époque cracovienne que Lénine réserve une place particulièrement importante à la question nationale. Il entreprend de résoudre avec Staline cet important problème du Parti qui consiste à battre le nationalisme dans toutes ses manifestations et à élaborer un programme marxiste sur la question nationale.

En 1913 paraît sur le sujet, dans la revue *Prosuechtchénié*, un article de Staline. Lénine ajoute à ce grand travail de nombreux articles, des rapports. Ainsi se trouve formulée la plate-forme pratique du Parti : égalité complète des droits pour toutes les nations et pour toutes les langues, large autonomie régionale, droits assurés aux minorités nationales.

La Victoire de Staline.

LE mouvement révolutionnaire croît de plus en plus en Russie. Le modeste logement de Lénine à Cracovie abrite un véritable état-major où passent ceux qui viennent de Russie et ceux qui s'y rendent.

Tout cela, je le trouve dans l'exposition de la Maison de la Culture de Cracovie ; je le trouve, non point à travers des mots, mais bien à travers toutes sortes de matériaux : photographies, brochures, journaux, passeports, tracts, affiches.

Et c'est la Révolution de 1917, avec le retentissement qu'elle a à Cracovie et en Pologne.

CRACOVIE REVOLUTIONNAIRE

181

Puis ce sont les luttes des ouvriers polonais contre le système réactionnaire imposé à la Pologne par les grands propriétaires et les capitalistes.

En 1919, à Berlin, le révolutionnaire Julien Marchlewski meurt : il était le compagnon de Lénine et de Staline. Ses cendres ont été ramenées en Pologne en 1950.

1923, 1936 : de grandes grèves éclatent à Varsovie et dans les campagnes. Le 1^{er} mai 1936, le Parti communiste polonais lance un appel au front uni.

Nous unirons tout ce qui vit du travail de ses mains et de son cerveau, tout ce que la nation a de probe et de patriote, dans un front populaire démocratique : le front du salut de la Pologne.

1939, c'est l'invasion.

A Cracovie, en 1940, se constitue l'un des premiers groupements de résistance de l'organisation « la Pologne populaire ». Des documents sur la Résistance sont présentés aux visiteurs.

Puis, c'est la libération par l'Armée rouge, l'armée de Staline.

C'est la reconstruction du pays, c'est la participation de Cracovie à ce grand travail. C'est, en 1948, le grand congrès d'unification des Partis communiste et socialiste. Ce sont les tâches du plan de six ans. Cracovie ne peut pas se couper de son passé, elle est décidée à assurer toujours plus d'éclat à l'Académie polonaise des sciences et des lettres. Elle se donne pour but de donner à son industrie un essor jusqu'ici inconnu en Pologne.

C'est en face d'elle, sur la rive droite de la Vistule, que s'élève Nowa-Huta, la Nouvelle Forge. Cracovie, fière de son passé, fière de ses monuments, de son fauve Rynek et de son inestimable Wawel, reconnaissante à l'Armée rouge de lui avoir permis d'atteindre intacte les

heures de la libération, Cracovie, aujourd'hui, commence à regarder vers l'avenir.

J'ai admiré tout ce que cette exposition, si riche en matériaux, si ingénieuse, si facile et si passionnante, arrive à dire et qui n'avait jamais été dit. La bourgeoisie capitaliste n'écrit ses livres que pour elle ; elle raconte l'histoire à sa manière et pour que dure toujours plus longtemps sa dictature ; elle nous impose ses programmes scolaires ; elle ment tant qu'elle peut, d'abord par omission, puis elle use du mensonge proprement dit, puis elle calomnie.

Où était la véritable histoire, sinon toute l'histoire ? Dans le cabinet du cacochyme François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie, ou dans le modeste logement de Cracovie où Lénine pensait, écrivait, discutait avec ses camarades de combat ? Où se faisait l'histoire ? Dans les salons où régnait le moine Raspoutine, ou dans les logis ouvriers qui donnaient asile, dans Pétersbourg ou dans Moscou, à Staline ?

Ainsi, dans la démocratie populaire, le passé est sauvé et les valeurs sont mises à leur juste place.

La place publique éducatrice.

L'EXPOSITION que je viens de voir n'est pas la seule à Cracovie. Il y en a une autre à ciel ouvert, sur un côté du Rynek (l'autre côté étant occupé par un marché en plein vent des plus pittoresques, fait de fleurs et de fruits), exposition de machines agricoles avec démonstration du fonctionnement, panneaux concrétisant les réalisations du plan de trois ans et les perspectives du plan de six ans, portraits des travailleurs de choc avec leurs noms et leurs performances.

Dans toutes les villes de Pologne, il en est ainsi. C'est ce que l'on pourrait appeler la place publique éduca-

trice. Ce n'est nullement laid, bien au contraire. Et, comme les résultats obtenus dans tous les secteurs de la production locale et nationale sont constamment tenus à jour, cela fait un journal vivant qui permet à chacun de suivre son pays dans sa marche vers le bien-être et le bonheur.

On se sent soi-même responsable de cette marche. Le sentiment de la solidarité nationale s'accroît. Les isolements individuels, locaux, provinciaux, s'effritent petit à petit et tombent. Faut-il ajouter que ces efforts pour produire plus et mieux sont placés sous le signe de la lutte pour la paix ? En Pologne, toute l'activité des hommes, des femmes, des enfants, est conditionnée par une profonde volonté de paix.

Aussi, dans les expositions des places publiques entre autres, une large part des panneaux est-elle consacrée aux succès obtenus par telle usine, tel groupement de travailleurs ou d'étudiants ou de paysans, dans la campagne de signatures de l'appel de Stockholm. Le mot « paix », est sur toutes les bouches, sous toutes les plumes, dans toutes les têtes et dans tous les cœurs. Et les Polonais, il faut leur faire confiance en ce domaine plus qu'en tout autre: ils savent ce que le mot guerre veut dire, ils sortent d'une guerre qui leur a fait connaître les pires souffrances et qui, répétons-le, a détruit six millions et demi des leurs. *Pokoj! Pokoj!*

J'ai assisté sur le Rynek à des démonstrations répétées d'une moissonneuse-lieuse de fabrication polonaise. J'ai vu présenter à des paysans par des ouvriers en salopette bleue le tracteur Ursus, lui aussi de fabrication polonaise. J'ai observé la mine des uns et des autres. Nous ne sommes pas ici sur un marché, ni dans l'une de ces foires modernes où le fabricant et le client s'épient l'un l'autre, se méfient l'un de l'autre. Ici, j'ai eu l'impression de gens qui regardaient ensemble des machines appartenant à tous, et dont ils sont unanimement fiers.

Cela se passe entre la vieille Tour de l'Hôtel-de-Ville, qui date du xvi^e siècle et la Halle aux draps qui a vu le jour au xiv^e siècle, non loin de la dalle sur laquelle, en 1794, Thadée Kosciuszko, à genoux, prêta serment devant le peuple avant d'entreprendre la lutte pour l'indépendance de la Pologne. Cette opposition apparente entre l'ancien et le nouveau prend un grand sens lorsqu'il s'agit de Cracovie.

A l'Armée Rouge libératrice.

A la fin de la journée, je me suis rendu par la rue Saint-Florian jusqu'à la ronde et fauve Barbacane, j'ai pénétré dans son jardin et je me suis arrêté devant le monument élevé à la gloire de l'Armée rouge libératrice. La nuit ce solide jet de pierre s'éclaire et s'éclaircit les tombes soviétiques qui entourent cette colonne du souvenir et de la reconnaissance. J'ai vu un monument dans ce même style, qui unit la sobriété à la puissance, à Katowice. A Varsovie, il y a un monument de la Reconnaissance et aussi un cimetière soviétique que décore, en son milieu, auquel on accède par une longue et très large allée, un motif architectural en granit dont la pyramide effilée se couronne de la faucille et du marteau. Dans le cimetière soviétique de Wroclaw, dorment 2.000 officiers tombés au cours des violents combats pour la libération de la ville. Ce cimetière a une entrée monumentale dont les piliers sont surmontés de deux immenses chars de combat. Il dit le culte que l'U.R.S.S. voue à ceux qui se sont sacrifiés pour que la patrie demeure. Où que l'on aille en Pologne, il y a cette présence des morts de l'Armée rouge, cette présence des libérateurs. Que l'on s'étonne que le peuple polonais marque par des monuments la gratitude due à ceux qui l'ont délivré de la sinistre oppression hitlérienne !

Les bâtisseurs de Nowa-Huta.

L'INGÉNIEUR Edouard Zralek a le physique d'un Jean Gabin qui serait devenu pionnier. Tout est tranquille dans sa personne haute et trapue. Les cheveux au vent et coupés court sur la nuque et les côtés, la figure brunie de soleil et de grand air, la voix calme, les gestes rares, il ne dit que ce qu'il faut. Un homme jeune et qui a les pieds sur la terre. Il a reçu mission de construire une ville de 150.000 habitants : Nowa-Huta, la Nouvelle Forge.

Il ne reçoit pas dans son bureau, mais sur son immense chantier. Parmi les champs de blé et les pâtures, les immeubles de deux et trois étages s'élèvent comme en désordre parmi les matériaux accumulés, les trains de wagonnets qui vont et viennent, les camions qui n'arrêtent pas de sillonner cette immense implantation sur des routes à peine nivelées qui seront, dans quelques mois, des rues. Quel chantier ! Routes en béton, rails, tuyaux énormes, grues, ponts roulants, locomotives, voitures légères, camions. Bruits, tintements, sifflets, chansons, fracas.

— Nous construisons ici une aciérie, elle se trouvera là, dit l'ingénieur Zralek en traçant avec un bout de bois, un rectangle à même le sol. Cette aciérie emploiera 20.000 ouvriers, techniciens et ingénieurs. Avec leurs familles, le personnel des services communaux, des services d'Etat et tout ce monde qui est nécessaire à la vie d'une grande cité, cela fera 150.000 habitants.

» C'est à moi qu'il appartient de construire leurs maisons d'habitation, leur hôtel de ville, leurs maisons de la culture, leurs foyers culturels, leurs hôpitaux, leurs cliniques, leurs écoles, leurs cinémas, leur théâtre, leurs parcs, leurs églises, leurs stades, tout ! Et là où il y a encore quelques mois il n'y avait que des champs.

Et il y a encore des champs : voyez, on moissonne entre les chantiers : il ne faut rien laisser perdre.

» Je construis une ville sans classes, une ville socialiste. L'aciérie se trouvera vers l'Est : il faut tenir compte qu'ici, comme à Varsovie, le vent souffle d'Ouest. Il y aura beaucoup de verdure. Les usines seront ceinturées d'épaisses plantations d'arbres. Nous ne ferons rien de géométrique ; les immeubles seront groupés en cités parfaitement particularisées. Et jamais un immeuble ne ressemblera cent pour cent à un autre. Naturellement, du point de vue social et culturel, rien ne sera négligé : nous pensons à faire beaucoup d'acier et Nowa-Huta en produira autant que toutes les autres forges de Pologne ; mais pourquoi faire de l'acier si ce n'est pour aider l'homme à mieux vivre ? Nowa-Huta, en définitive, c'est pour l'homme que nous la faisons. Dans vos pays occidentaux, c'est bien l'inverse qui se produit. Vos cités ouvrières ne sont qu'un complément sordide de l'usine ou de la mine, juste ce qu'il faut pour que l'homme et sa famille ne couchent pas complètement à la belle étoile. (Il en est de même de vos salaires : juste ce qu'il faut pour entretenir la force de travail de l'homme, et encore !)

— Tenez, nous avons discuté entre ingénieurs et architectes un long moment. Sur ce champ de blé, nos plans prévoient un théâtre. Nous avons commencé par penser et dire : construisons d'abord des maisons d'habitation, laissons la place pour le théâtre que nous construirons après. Notre raisonnement n'était pas bon. Le Parti ouvrier unifié et les syndicats ont été d'accord pour nous le dire. Nous avons décidé de construire le théâtre en même temps que les maisons d'habitation, les crèches, les écoles et les hôpitaux. Le théâtre est une chose nécessaire à l'homme ; il n'est pas un luxe au sens où l'on entend ce mot d'ordinaire. Vous reviendrez en Pologne ? Revenez l'année prochaine. Si,

la ville terminée, je ne suis pas parti pour en construire une autre, nous irons ensemble assister à une représentation. Je souhaite que l'on joue ce jour-là de votre grand Molière le *Misanthrope*, ou le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.

— Nous construisons vite, mais nous construisons solide.. Vous comprenez, les deux choses sont possibles. Nous ne demandons même pas aux locataires d'essuyer les plâtres. Nous livrons la maison sèche, et nous la séchons dans des temps record.

» Un cas précis de rapidité dans l'exécution des travaux ? Nous avons, ces temps derniers, à installer une pompe pour éviter d'avoir à transporter de l'eau d'un bout à l'autre du chantier. Vous voyez ce que cela signifie : creuser le sol, y trouver l'eau, installer la pompe. Les calculs prévoient trois semaines de travail normal. Or, le chantier ne pouvait pas attendre trois semaines. Les équipes des différents corps de métier auraient été arrêtées, nous leur aurions infligé un ralentissement dans le travail. Nous avons discuté, naturellement, de la chose avec les ouvriers qui avaient à installer la pompe et avec les autres aussi. Il a été décidé de forcer les normes. Le travail qui aurait dû durer trois semaines a été réalisé en seize heures.

— Inutile de vous dire, précise l'ingénieur, que l'émulation socialiste anime ce grand chantier et qu'avec le concours de tous nous rationalisons le plus possible. Il faut laisser libre cours à l'intelligence et à l'esprit d'initiative. Il faut obtenir de l'outil et de la machine le maximum de rendement. Ici, l'ingénieur n'est pas un dieu, tout ne vient pas que de lui, l'ouvrier intervient dans la création de nouvelles méthodes.

Je demande à l'ingénieur chef de chantier :

— Avez-vous, vous-même, trouvé des procédés nouveaux ?

— Oui. Je réserve à mon pays une grande surprise. Je veux construire les maisons les moins chères de Pologne. Avec le système que je vais bientôt mettre en pratique, nous économiserons, à Nowa-Huta, un demi-milliard de zlotys.

— Quelle est l'origine de votre main-d'œuvre ? L'avez-vous recrutée dans la Pologne entière ?

— Ce système ne vaudrait rien pour nous. On construit partout en Pologne, d'une part, et, d'autre part, nous manquons d'ouvriers et encore plus de techniciens. Tout est mis en œuvre pour former les uns et les autres. Pour Nowa-Huta, ça a été très simple. Nous avons disposé, certes, d'un noyau d'ouvriers qualifiés, ainsi que de cadres techniques et d'ingénieurs préparés à ce grand travail, mais à 80 pour cent, nos constructeurs étaient encore hier des paysans et souvent illettrés. Nous avons vite fait de les initier à leur nouveau métier et il n'y a plus, parmi eux, un seul analphabète. Il y a là 75 pour cent de jeunes gens et de jeunes filles. Ce sont eux qui battent tous les records de Pologne pour la pose des briques : il y a les équipes de dix qui ont muré 66.000 briques par jour. Quand la ville sera construite, personne ne sera débauché : paysans hier, aujourd'hui terrassiers, maçons, électriciens, charpentiers, menuisiers, camionneurs, demain métallurgistes. Il en est parmi eux qui deviendront d'excellents techniciens, des ingénieurs même. Ils travaillent dur et ils suivent des cours. Il faut leur permettre de tirer parti, au maximum, de leur intelligence. Nous avons un recrutement planifié de la main-d'œuvre, et nous voulons que la classe ouvrière ait ses propres intellectuels.

Sur ce chantier bruisant de vie, les camions passent et repassent. Il est une heure. C'est l'heure du déjeuner. Les gars du bâtiment, en Pologne, ne cassent pas la croûte sur le tas. Cela est défendu. Il y a toujours

CRACOVIE REVOLUTIONNAIRE

189

une cantine à proximité de tout chantier, et aussi une coopérative où l'ouvrier peut acheter ce qui lui plaît. Les camions passent chargés de jeunes travailleurs. Plus tard, ces bâtisseurs pourront dire : Nous avons construit Nowa-Huta. Cela sera plus glorieux que d'avoir été à Austerlitz. Plus tard, ils seront métallos, ingénieurs, ministres : l'horizon n'est plus bouché pour les travailleurs polonais.

CHAPITRE III
**LES HOMMES,
LA GÉOGRAPHIE
ET LE TRAVAIL FORCÉ**

**Formation des Cadres
et de la main-d'œuvre spécialisée.**

ON me croira si l'on veut, j'ai discuté du problème des cadres ouvriers avec une fille fort charmante et qui est la secrétaire du directeur des services administratifs de Nowa-Huta, Mlle Jadwiga Kunc. Mlle Kunc parle français : elle était en France quelque temps avant la guerre... et en attendant qu'arrive pour moi l'autorisation de visiter le chantier de Nowa-Huta, nous bavardons. Je ne sais si je l'ai déjà dit, en Pologne on gagne à toute conversation, on a toujours à apprendre de n'importe qui sur les choses du pays. Cela pour la bonne raison que les choses du pays, les choses nationales, sont l'affaire de tous.

De même qu'à Zakopane dans la salle à manger de la maison des brigadiers du travail de la métallurgie, j'avais parlé avec, Teresa Pogorzelska et Hildegarda Czakanska de la manière dont une infirmière d'hôpital et une employée du bureau des ventes d'une usine sidérurgique pouvaient participer aux travaux d'émulation, avec Mlle Kunc j'appris beaucoup sur les moyens mis en œuvre en Pologne pour donner à l'industrie les ouvriers qualifiés, les cadres techniques moyens, les cadres supérieurs qui leur font besoin.

J'appris ainsi que le nombre des travailleurs employés dans l'industrie était de 913.000 en 1938 et de 1.200.000 en 1946, de 1.700.000 en 1949 et qu'il sera de 2.800.000 en 1955. Il s'agira donc de former en six ans, un million de travailleurs industriels.

— Où prendrez-vous ce million de travailleurs ?

— Nous puiserons dans la jeunesse urbaine et rurale, dans les petites villes sans industrie, dans les campagnes, parmi les femmes. C'est avec ces dernières qu'il y a le plus de difficultés. Pour les employer comme tourneurs, ajusteurs ou comme contrôleurs des chemins de fer, il faut vaincre en elles pas mal de préjugés. Nous libérerons aussi au bénéfice de la production, un certain nombre d'employés en liquidant la pléthore de fonctionnaires dans certaines branches de l'administration.

— La direction des entreprises, des ateliers, des chantiers, ainsi que les syndicats, se préoccupent, surtout dans l'industrie et le bâtiment, de donner un complément d'instruction obligatoire à court terme aux nouveaux ouvriers. A l'invitation des organisations du Parti, des comités d'entreprise et de l'administration, est aussi organisée l'aide des contremaîtres et des ouvriers d'élite aux ouvriers en retard. Ici, il faut lutter sérieusement pour détruire, chez certains travailleurs qualifiés, le préjugé du « secret professionnel ». Les travailleurs voudraient garder pour eux-mêmes les connaissances techniques, leur expérience du métier.

— Oui, dis-je, mais ce ne sont là que des moyens pour arriver au plus pressé ?

— C'est sûr, répond sans hésiter Mlle Kunc, et ces moyens ne sont que de fortune, ce ne sont que des moyens de transition. Il y a chez nous un Office central des écoles professionnelles qui administre et contrôle des écoles professionnelles du premier et du second degré.

— Les écoles du premier degré ont la charge de fournir des ouvriers qualifiés. On a constaté cette année

que tout n'allait pas pour le mieux dans ces établissements. Par exemple les écoles pour l'industrie vestimentaire étaient en surnombre, alors que nous n'en avons pas assez pour une industrie aussi primordiale que la sidérurgie. La durée des études était de trois années, c'est trop long ; deux années suffiront désormais. Et puis le pourcentage des filles était et est encore trop faible. Il reste qu'en l'état actuel les écoles du premier degré ne peuvent pas satisfaire à tous nos besoins. Il est nécessaire que, par d'autres moyens, nous assurions aux 200.000 ouvriers déjà occupés dans notre industrie la possibilité d'acquérir les qualifications professionnelles convenables. Pour cela, des cours sont organisés dans toutes les entreprises. Nous devons assurer surtout une main-d'œuvre planifiée pour des dizaines de nouvelles et puissantes entreprises industrielles que nous construisons avec l'aide fraternelle de l'Union soviétique.

— Parlez-moi, si vous le pouvez, des écoles professionnelles du second degré.

— Pourquoi dites-vous : si vous le pouvez ? Je suis la secrétaire du directeur des services administratifs de Nowa-Huta, je dois, pour bien faire mon travail, me tenir au courant de toutes ces questions. Mais vous posez mal la question. Les écoles professionnelles sont un moyen et un moyen entre quelques autres. Il est plus juste de dire ainsi : comment allez-vous procurer à votre industrie le personnel pourvu d'une instruction sérieuse et techniquement qualifié, le personnel qui se situe entre l'ouvrier qualifié et l'ingénieur ? Il nous faut, dans cette catégorie, plus de 400.000 personnes. Où les prendre ? Où les instruire ?

Mlle Kunc me regarde en souriant. Elle prend une gauloise dans le paquet qu'elle a bien voulu que je lui offre.

— Est-ce bête, dit-elle, je ne regrette nullement Paris, que j'aime beaucoup, mais il m'arrive de regretter les gauloises. Si vous saviez avec quel plaisir je les fume !

— Où les prendre ? Où les instruire ? continue-t-elle. Ce n'est pas facile. Rien n'est facile. Il faut se méfier des naïfs qui croient que c'est facile. Une démocratie populaire, cela en fait des problèmes durs à résoudre. Le mot est juste : le socialisme, ça se construit avec beaucoup d'efforts, de sueur, de réflexion, de courage. Jeter les bases du socialisme, c'est faire les fondations de la maison. Il faut qu'elles soient posées sur du terrain solide et en très dur. Il faut surtout prendre garde aux Gomulka, aux socialistes de droite qui, pour que la maison ne tienne pas, mettraient, si on les laissait faire, plus de sable que de ciment dans le mortier.

— Nos cadres moyens nous seront fournis aux trois-quarts par nos écoles professionnelles du second degré. Celles-ci, jusqu'à présent, ont travaillé de manière assez désordonnée. La nomenclature des professions ne concordait pas avec les tâches posées par le plan de six ans, et telle profession d'importance secondaire bénéficiait de plus d'établissements que telle autre d'importance capitale... Ces écoles ne pourront, pour l'instant, suffire à tout. Nous devons puiser dans le réservoir chaque jour plus grand des ouvriers d'élite, des rationalisateurs, des novateurs, membres du Parti ou sans parti. Les ouvriers, l'expérience le démontre, peuvent accéder, après une formation professionnelle appropriée, à des postes de direction.

— Pouvez-vous me citer un exemple précis ?

— Oui, celui de Miklasinski qui, sorti d'une école technique et parti comme ouvrier qualifié, occupait jusqu'à ces derniers temps, le poste de chef de la section mécanique de l'aciérie de Sosnowiec ; il vient d'être nommé directeur en chef de l'aciérie Huta Bankowa. Ce n'est d'ailleurs pas un cas unique; nous avons le souci

d'améliorer les méthodes de formation. Il y a, chez nous, tout un système d'avancement des cadres. Le plus dur c'est de vaincre la résistance à l'avancement des ouvrières d'élite : elle ne veulent pas devenir contremaîtres.

Dans le bureau où nous nous trouvons, vient d'arriver un jeune homme bien découplé, brun, hâlé et quelque peu timide. Mlle Kunc nous présente l'un à l'autre. Le jeune homme que j'ai en face de moi, un jeune homme de 27 ans, c'est Henri Bazylewicz, l'ingénieur qui est chargé, lui, de construire l'immense usine de Nowa-Huta. Je regarde Henri Bazylewicz avec une stupeur mal dissimulée, qui le gêne beaucoup, mais qui fait éclater de rire Mlle Kunc. Elle explique à Bazylewicz mon étonnement :

— En France, les tâches importantes sont le monopole des vieillards, les jeunes marquent le pas. On ne leur fait pas confiance... et puis, il y a une question d'argent à gagner et ce sont les vieux qui veulent gagner le plus. Le salaire n'est pas fonction du mérite et du dévouement, mais de l'âge et des recommandations dont on dispose.

Henri Bazylewicz sourit.

Mais une autre personne que Mlle Kunc m'a parlé de ce jeune ingénieur, c'est Germain Grosjean, industriel français, qui a eu l'honnêteté de vouloir se rendre en Pologne. Grosjean, qui a été conquis par ce qu'il a « découvert » là-bas, parlait ainsi d'Henri Bazylewicz dans une conférence de presse tenue à Paris le 5 octobre 1950 :

— Ce gosse a la responsabilité de créer une entreprise dix fois comme le Creusot, dix fois comme Schneider ! C'est vous dire la confiance qu'on met là-bas dans la jeunesse et ça, ça m'a absolument retourné. Quand je pense aux vieux bonzes qui, en France, se cramponnent à leur place pour ne pas se laisser déboulonner et pour que le cocotier ne soit pas secoué par les jeunes !

Eh bien ! J'ai vu là-bas quelque chose d'extraordinaire...

Mlle Kunc me dit :

— Vous n'allez pas partir tout de suite à Nowa-Huta avec M. Bazylewicz, alors je vais avoir le temps de vous parler des spécialistes ayant une instruction supérieure.

— Nous avons d'abord à utiliser, à répartir et à éduquer les vieux cadres d'ingénieurs. Il y a encore là une question politique importante. Elle n'est pas encore bien résolue. Nous combattons sans merci toutes les velléités de nuire d'où qu'elles viennent, et elles peuvent venir d'un certain groupe de vieux spécialistes réactionnaires. Si ces spécialistes sont honnêtes, nous les initions aux principes et aux tâches du plan de six ans, nous leur faisons connaître les conquêtes de la technique, de la science et de l'organisation soviétiques, nous les rapprochons de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse. Nous obtenons chaque jour davantage d'eux qu'ils participent activement au développement du mouvement d'émulation, de rationalisation, de novation.

— Mais le point important, c'est la formation de nouveaux spécialistes, de nouveaux cadres. Nos besoins ? Enormes. Il nous faut 54.000 ingénieurs de toutes spécialités, 8.000 spécialistes agricoles, 20.000 économistes financiers... Où prendre tout ce monde ? 3.000 ouvriers sortis du rang, faisant fonction d'ingénieurs, recevront une instruction supérieure. L'organisation scientifique technique (N.O.T.) formera dans les écoles d'ingénieurs du soir 3.000 autres spécialistes. La formation par correspondance, développée surtout dans les domaines qui n'exigent pas d'exercices pratiques systématiques dans des laboratoires (planificateurs, économistes, financiers) donnera 2.500 spécialistes. C'est à nos écoles supérieures qu'incombera la responsabilité de la formation du plus grand nombre de spécialistes. Là, il y a des problèmes variés à résoudre : organisation intérieure des écoles, assiduité aux cours, niveau de l'enseignement, recru-

tement des professeurs (2.200 professeurs pour 116.000 étudiants, 20 pour cent des chaires ne sont pas pourvues), rajeunissement du cadre professoral, liaison étroite à établir entre la science et les besoins de la construction socialiste, composition sociale des étudiants: actuellement 40 pour cent à peine sont d'origine ouvrière et paysanne pour l'ensemble des années ; en première année, la proportion monte à 58 pour cent. Il faudrait qu'elle atteigne 70 pour cent du total. Nous avons aussi à vaincre, chez certains professeurs et assistants, l'attitude empreinte d'admiration devant la science bourgeoise... Et une fois que l'ingénieur existe, qu'il est formé, il faut l'employer, il faut bien l'employer.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire tenir compte des qualifications, des spécialisations lorsqu'on attribue des postes. Si on donne à un électricien des ponts à construire, ça n'ira pas, c'est-à-dire aussi, et surtout, que les ingénieurs et les techniciens doivent être dirigés sur la production. Ainsi le ministère des Finances, et tout le pays le sait, employait en 1950 aux travaux administratifs, 400 ingénieurs et techniciens. Ainsi le ministère des Mines et tout le pays le sait, employait, en 1950, 40 ingénieurs agricoles et forestiers.

— Pourquoi dites-vous : tout le pays le sait ?

— Parce que chez nous, les affaires de tous c'est comme une maison de verre, rien n'est caché de nos erreurs, de nos fautes, de nos impuissances. Nous les expliquons et nous trouvons des remèdes. C'est notre démocratie. Chez nous, les choses sont surtout dites par le Parti ouvrier unifié. Il faudrait que vous lisiez le rapport que le camarade Zenor Nowak, secrétaire général du Parti, présentait le 15 juillet 1950 à la V^e session plénière du Comité central. Le sujet qu'il développa ? Le problème des cadres à la lumière des tâches du plan de six ans...

Oui, pensais-je, en roulant sur la route neuve et large qui relie Cracovie à Nowa-Huta, il y a beaucoup de choses qui changent en Pologne.

La géographie elle-même.

BEAUCOUP de choses changent.
A commencer par la géographie.

Si l'on s'en tient aux données de la géographie classique, les ressources minérales de la Pologne étant localisées dans la partie sud et sud-ouest du pays où l'on trouve de la houille, du fer, du zinc, du plomb, du sel gemme, cette localisation des ressources minérales devra entraîner une localisation de l'industrie dans les mêmes régions, et surtout autour des gisements de houille de la Haute-Silésie. Et c'est ainsi qu'il en a toujours été : en face d'une petite partie du territoire national assez fortement industrialisée, le centre, le nord et l'est du pays se trouvaient condamnés, à l'exception de quelques villes comme Varsovie, à n'être que des régions agricoles. Le déséquilibre était flagrant. Il le demeurerait en 1949 où quatre voïévodies (Katowice, Opole, Wrocław et Lodz) concentraient à elles seules 65 pour cent de la main-d'œuvre industrielle.

Il fallait mieux répartir les forces productrices. Cela était, d'ailleurs, la condition nécessaire à l'édification du socialisme en Pologne.

On l'a vu : en Pologne, les maisons, les édifices de toutes sortes surgissent du sol. On l'a compris : l'homme, en Pologne, se transforme. Voici qui est aussi séduisant, aussi romantique, et auprès de quoi la brèche que l'épée de Roland fit à Roncevaux ne semblera qu'un enfantillage : la démocratie populaire donne à la Pologne une figure géographique nouvelle.

A qui aurait proposé de construire, sur la rive droite de la Vistule, en face de Cracovie, parmi les pâtures

et les champs de blé, une ville industrielle et qui semblerait surgie tout équipée du cerveau des techniciens du socialisme, nos géographes classiques auraient crié à la folie, et, à coups de règles figées, ils auraient condamné l'entreprise.

Or, voici que Nowa-Huta, sortie de l'expérience soviétique, sortie des plans des constructeurs polonais, est une réalité.

C'est dans une région qu'aucune donnée naturelle ne prédisposait à cela que s'implante et s'élève cette forge qui produira autant d'acier que toutes les autres forges de Pologne. L'homme n'obéit plus aux impératifs naturels du sol, du sous-sol et, devrais-je dire aussi, du climat. Il commande à la nature et il lui impose sa volonté, il la modèle selon sa volonté. Il devient le créateur au sens biblique du mot. Je songe à la naïveté de ce mot d'un poète italien : « *La terra simile a se abitor produce* » : la terre fait l'habitant semblable à elle. Il convient de dire : l'habitant fait la terre à l'image de ses besoins.

En Pologne, on procède donc à une déconcentration de l'industrie, ce qui permet en même temps de décongestionner les régions agricoles surpeuplées.

La voïévodie de Rzeszow, qui ne fournissait que 2,2 pour cent de la production industrielle, possèdera sous peu vingt-quatre usines qui tripleront cette production.

La voïévodie de Bialystok, dont la main-d'œuvre industrielle était de 0,5 pour cent de la main-d'œuvre nationale, verra sa production industrielle quintupler et sa main-d'œuvre augmenter d'autant.

A Kielce, à Lublin, il en sera de même. Partout seront mieux prospectées les richesses du sous-sol, partout seront montées de nouvelles filatures des centrales hydrauliques ou thermiques, des usines de radiateurs, d'acide sulfurique, d'automobiles, de roulements à billes. Partout seront installées des usines devant fournir au

LES HOMMES, LA GEOGRAPHIE

199

pays les moyens de production, les outils, les machines. Parallèlement à cette répartition plus uniforme des forces productrices, seront constitués de grands centres industriels : Cracovie avec de grands établissements métallurgiques et des usines de synthèse chimique, Varsovie avec son industrie métallurgique et électrotechnique, Czestochowa et Kielce avec leurs établissements métallurgiques. Il va de soi qu'automatiquement la campagne polonaise se trouvera décongestionnée. Nowa-Huta, à cet égard, porte un grand témoignage. En un rien de temps le paysan sera devenu un constructeur d'immeubles et d'usines. Il deviendra incessamment un ouvrier métallurgiste.

**Le travail forcé, le rideau de fer
et l'église de Mogila.**

L'OBJECTION m'a été présentée — et par des ouvriers de chez nous.

— Tout cela est beau... mais ne peut être obtenu qu'au prix d'un travail forcé.

Non, il y a encore là une calomnie dont, sans nous rendre compte, nous nous faisons les porteurs.

Le travail de l'ouvrier en Pologne est réglé et garanti par des conventions collectives. C'est fin 1948 qu'un projet type de convention a été élaboré et qui a décidé l'augmentation générale des salaires en même temps que certains décrets décidaient d'une baisse des prix pour les denrées et les objets de consommation courante.

La direction embauche et licencie les travailleurs après s'être entendue par écrit avec le comité d'entreprise. La durée normale du travail est de huit heures par jour pour les cinq premiers jours de la semaine et de six heures pour le samedi. Toutes les heures en plus de ces quarante-six sont payées comme des heures supplémentaires, à savoir 50 pour cent de majoration pour les deux pre-

mières heures de travail supplémentaire, 100 pour cent pour la troisième et les suivantes, ainsi que pour le travail effectué de nuit. Pour les jeunes, le temps normal du travail comprend les dix-huit heures d'enseignement professionnel et complémentaire dans les écoles destinées aux jeunes travailleurs et aux apprentis.

Les jeunes ne peuvent faire d'heures supplémentaires, ni les femmes enceintes entrées dans leur quatrième mois.

Tout travailleur a droit à un congé payé et il est tenu de le prendre... Nous avons vu, par ailleurs, que ce congé ne lui coûte pas cher... et aussi que les cotisations des assurances sociales sont entièrement à la charge des employeurs.

Tout cela n'a rien, me semble-t-il, d'inhumain.

Et comme il faut ajouter que le chômage, en Pologne, n'est plus qu'un mauvais souvenir, comme il faut ajouter que dans une famille donnée le père, la mère, les grands enfants, ont du travail, il faut conclure que la situation du travailleur polonais est désormais enviable.

Toutes les histoires de travail forcé ne sont que calomnies de politiciens aux abois et qui comptent beaucoup sur le rideau de fer qu'ils ont dressé sur la Seine, sur la Tamise, sur l'Hudson, pour que ne soit pas connue dans nos pays où l'homme est encore exploité par l'homme, la vie libre et aisée des pays où se fonde le socialisme. On n'a pas assez dit que le rideau de fer ça a été, et cela demeure, une invention sortie du cerveau de Goebbels, adoptée par le Très Honorable Winston Churchill et devenue la tarte à la crème de tous les « journalistes » que le plan Marshall a « fonctionnarisés ».

La violence des campagnes de mensonges et de provocations est en raison directe des succès obtenus dans le sens de l'amélioration des conditions de vie des peuples libérés ; le niveau

LES HOMMES, LA GEOGRAPHIE

201

de vie s'élève rapidement en Pologne, comme d'ailleurs dans les autres démocraties populaires, et comme en Union soviétique ; on peut compter une élévation de 20 % par année, d'après les statistiques du Conseil Economique et Social de l'O.N.U. Cet accroissement de l'ordre de 20 % veut dire qu'en cinq ans le niveau de vie double. Et il n'y a pas de raison pour que ce régime ne continue pas encore à croître, non seulement avec cette proportion, mais avec un accroissement de cette proportion, étant donné l'effet de boule de neige que provoque la construction des usines qui se développent en progression quasi géométrique.

L'exemple venu de Pologne est donc dangereux, et c'est la raison de toutes ces calomnies et de tous ces mensonges de la part de ceux qui savent que le régime capitaliste ne permet pas cet accroissement du bien-être du peuple parce que, en régime capitaliste, une partie importante des fruits du travail est accumulée seulement dans quelques mains...

Ils mentent, et ils essaient de s'arranger pour que les braves gens ne puissent vérifier qu'ils ont menti. Or, voici que le rideau est de plus en plus rouillé et qu'il grince lamentablement. La vérité le bat en brèche, la vérité l'emportera. La vérité qui dit, par exemple, que l'homme compte en Pologne, puisque, en Pologne, le budget de l'Education nationale intervient dans le budget général dans la proportion de 23 pour cent. Il faut croire que c'est malheureusement en France que l'on méprise l'homme et la culture, puisque dans notre pays le budget de l'Education nationale n'est que les 7 pour cent du budget général. Il faut croire que l'homme et la culture comptent fort peu aux Etats-Unis

1. Extrait du discours prononcé par Joliot-Curie le 27 mai 1951, au Congrès de l' « Amitié Franco-Polonaise ».

d'Amérique puisque, dans ce pays de la menace atomique, l'Education nationale atteint à peine les 2 pour cent du budget général. En Pologne, budget de paix, budget pour l'homme. En France et aux Etats-Unis, et dans les pays satellites des Etats-Unis, budget de guerre, budget contre l'homme.

La vérité ? Oui. La vérité qui fait, par exemple, que dans Nowa-Huta la Nouvelle Forge, la ville moderne construite par un gouvernement démocratique populaire, non loin de la vieille et royale Cracovie, l'église cathédrale sera cette église de Mogila qu'au xiv^e siècle vinrent construire sur la plaine cracovienne les moines français de l'ordre de Citeaux.

Cette église que les régimes anciens avaient négligée, abandonnée et, qui plus est, qu'ils avaient mutilée et déformée, la démocratie populaire en a pris soin. J'y ai été reçu par un frère abbé qui m'a tout fait visiter, aussi bien le local où sont conservés et entretenus les lourds vêtements sacerdotaux, où sont réparés les objets du culte, que la bibliothèque où l'on peut admirer les incunables et les vieux manuscrits aux fraîches enluminures.

J'ai vu, dans cette église, la barbarie des fresques datant d'un autre temps, faisant à la nef centrale et aux bas-côtés une couverture de croûtes et j'ai vu aussi, heureusement, affleurer sous le marteau attentif et patient des ouvriers, la fraîcheur et la finesse des peintures renaissance originelles. J'ai vu les colonnettes gothiques sortir de la masse informe du mortier où on les avait, dans le temps, ensevelies.

Le frère abbé m'a dit :

— Vous le voyez, cette église aussi est un chantier de rajeunissement, elle va retrouver sa beauté et sa grâce premières. Elle sera l'église cathédrale parmi les constructions modernes de Nowa-Huta. Nous devons beaucoup de reconnaissance à notre gouvernement.

La vérité est là.

CHAPITRE IV

**GDANSK, GDYNIA,
PORTS POLONAIS**

Gdansk, vieille ville polonaise.

BRONISLAW MIESZKOWSKI est conservateur des monuments historiques pour la province de Gdansk. Et Gdansk, de création polonaise mais que conquièrent et germanisèrent les Chevaliers teutoniques à l'aube du XIV^e siècle, Gdansk qui, sous le nom de Dantzig, fit couler tant d'encre et tant de sang, Gdansk légitimement redevenue polonaise en 1945, était à cette date une ville parfaitement en ruine. Aujourd'hui, elle a retrouvé la vie le long de ses avenues déblayées ; elle aussi est un vaste chantier.

Il y avait à Gdansk une Porte verte du XIV^e, un Hôtel de Ville célèbre dont la tour fléchée mesurait quatre-vingts mètres de haut. Il y avait dix-sept églises dont celle de Notre-Dame, gothique, sanctuaire-forteresse aux murs crénelés et qui a perdu neuf de ses dix tourelles. Il y avait l'Arsenal, chef-d'œuvre de la Renaissance flamande, dont il ne resta en 1945 que deux façades aveugles. Il y avait le Langer Markt, une place bordée de maisons à pignons et à attiques découpés. Il y avait une vieille ville dont chaque demeure était considérée comme un monument historique. Tout cela était de brique rouge.

Bronislaw Mieszkowski, encore un homme jeune chargé d'une considérable responsabilité, me dit en souriant :

— Conservateur des monuments historiques ? Non, pour l'instant, je suis un entrepreneur de construction : j'élève des façades et je remaille des murs. Je « conserverai » après.

A Gdansk comme à Varsovie dans Mariensztadt et Nowy-Swiat, comme partout où, en Pologne, il y a un chef-d'œuvre à ressusciter, on redonne aux maisons leurs anciennes façades et on munit l'intérieur du confort le plus moderne.

Le malheur est que les Allemands avaient dégarni les édifices publics de leurs meubles, de leurs boiseries, de leurs tableaux : rien n'a pu être récupéré de toutes ces richesses dont on suppose qu'elles sont bien cachées quelque part en Allemagne occidentale.

— Vous le savez, Gdansk, me dit Mieszkowski, était une vieille ville possédant un port qui, bien qu'important, n'était pas des mieux appareillés. Gdynia, sortie en 1920 d'un village de pêcheurs et qui compte aujourd'hui 120.000 habitants, était une ville toute neuve, ne possédant aucun caractère artistique, mais doublée d'un port excessivement moderne. Alors voici ce qui se produisit en 1945 : les Allemands firent sauter la ville de Gdansk et ne touchèrent pas à son port ; ils firent sauter le port de Gdynia et ne touchèrent pas à la ville.

Il ne faudrait pas s'imaginer que reconstruire ici, et on l'a bien vu lorsqu'il s'est agi de Varsovie, consiste à reproduire intégralement l'ancien, à reproduire un plan imposé par les siècles. L'ancien n'est respecté que dans la mesure où ça en vaut la peine. On fait aussi sortir du nouveau des ruines et, le cas échéant, on abat certaines maisons sans caractère architectural et sans tradition, pour donner à la ville un aménagement plus

GDANŃSK, GDYNIA, PORTS POLONAI 205

rationnel. A Gdansk auront ainsi vu le jour, si l'on peut dire, la place des Meetings et l'avenue du Maréchal-Rokossowski.

**Dans les ports de Gdansk et de Gdynia.
un seul cargo français.**

J'AI déjeuné dans un restaurant comme il s'en trouve partout. Mais en Pologne, dans chaque restaurant, il existe trois menus. On peut manger à la carte et s'offrir un repas de cinq ou dix mille zlotys ; on peut opter pour un menu à 150 zlotys ou un menu à 80 zlotys. Je souligne que *tous* les restaurants sont tenus de servir à *n'importe qui* ces trois sortes de repas. J'ai choisi le menu à 80 zlotys. J'ai eu une grande assiettée de vrai bouillon aux macaronis, un grand plat de bouilli aux pommes de terre et, comme nous disons en France, une canette de bière. Je ne suis nullement sorti affamé. Sur les murs du restaurant, il y avait des inscriptions. J'ai pu traduire celle-ci : « Chaque tonne de charbon de plus, chaque mètre de tissu de plus, chaque quintal de blé de plus, c'est un défi de plus aux fauteurs de guerre ».

Et puis, en compagnie de Casimir Laurysiewicz, responsable des transports maritimes à la fédération de Gdansk du Parti ouvrier unifié, nous nous sommes rendus vers le Nouveau Port. Je remarque qu'un théâtre de la ville donne le *Mariage de Figaro*. Je lis sur la façade d'une maison basse cette inscription à la peinture noire : *Souvenirs* ; des soldats français ont fait leur captivité dans ce coin. Voici un canal. Des fumées, des élévateurs, des mâts, des cheminées de bateaux et, sur notre gauche, dans une prairie très verte, de belles vaches hollandaises. Il y a du soleil et du vent. Il y a des mouettes blanches dans le ciel bleu. On voit passer

des douaniers verts et des gardes frontaliers. Je suis heureux de retrouver la mer.

La mer ici s'appelle le Wester Platt : c'est un bras dérivé de la Vistule. Nous sommes sur la rive gauche, juste à l'endroit où ce bras se confond avec la Baltique. En face, la rive est boisée. En 1939, des combats acharnés eurent lieu : 250 soldats polonais résistèrent pendant de longues semaines aux assauts de cinq bataillons allemands.

A la capitainerie du port, nous prenons avec nous le capitaine, Georges Sierocinski, qui sera notre guide. Encore un homme neuf. Un homme de trente-cinq ans, souple et dégagé dans cette tenue bleue qui est celle de tous les officiers de marine du globe. En 1939, il est marin. Il est fait prisonnier. Au cours de sa captivité, il a connu beaucoup de Français. Il a appris beaucoup de choses auprès d'eux et entre autres, ce qu'il appelle des chansons légères : *Parlez-moi d'amour, J'attendrai la nuit et le jour, la Pipe à papa*. Il a surtout appris à parler assez correctement le français.

— Je connais aussi, me dit le capitaine Sierocinski, l'italien, l'anglais, l'allemand, le russe et... le polonais.

Mon capitaine aime à rire.

Il sait parler fort sérieusement aussi.

Il me dit :

— J'étais marin. Rentré dans mon pays, on m'a mis dans la possibilité de préparer mes brevets. J'ai étudié dur. Me voici officier depuis quatre ans. En Pologne, celui qui veut s'en donner la peine peut devenir ingénieur ou officier.

Je plaisante :

— Vous êtes un officier d'eau douce puisque vous voilà rivé à votre sémaphore...

— Pas pour toujours. Je ne suis pas à la retraite et j'ai déjà navigué. On m'a dit que j'étais nécessaire à la capitainerie de Gdansk : j'ai accepté le poste. Mais notre

GDANSK, GDYNIA, PORTS POLONAIS 207

marine se développe ; elle deviendra puissante. Un jour viendra où je reprendrai la mer. Pour l'instant, je suis satisfait d'être utile ici.

Nous avons pris place sur une vedette. La visite des ports a commencé. Si vous voulez, nous allons la faire ensemble.

On me dira : mais il n'y a rien pour ressembler à un port comme un autre port. Non, jamais un port ne ressemble à un autre port. Et, ici, il s'agit de deux ports polonais de la Pologne de 1950.

Gdansk, c'est huit kilomètres de longueur de quais, et, je l'ai dit, demeurés à peu près intacts. Seuls les entrepôts paraissent avoir souffert : on travaille à leur reconstruction. Une église était là ; elle brûla ; voici qu'elle érige à présent dans le ciel, au-dessus de ses murs en briques rouges, la charpente neuve de son toit. Nous passons devant le port d'embarquement des cochons ; l'Angleterre est la grande cliente : navires anglais. Nous passons devant le port des yachts : les légers bâtiments aux mâts immenses, aux coques légères et laquées font penser à une marine qu'aurait dessinée Raoul Dufy. Voici le quai du charbon avec ses trois transporteurs de gabarits différents, mais qui font chacun 250 tonnes à l'heure. Voici le quai du minerai de fer : minerai de Norvège, minerai suédois plus lourd que le norvégien. Voici des bateaux grecs, finlandais, hollandais, belges, soviétiques, tous allégés sur leur ligne de flottaison : le fret d'importation est déchargé à Gdynia ; le fret d'exportation est chargé à Gdansk.

— Les Anglais, ils sont marrants, me dit le capitaine Sierocinski, en riant à gorge déployée. Lorsqu'ils arrivent pour la première fois ici et que je monte à leur bord pour les formalités d'usage, ils me disent : Ici, c'est les Russes ? Et les pauvres types ils n'ont pas l'air très rassurés. Ils n'en reviennent pas lorsqu'ils apprennent

qu'ils peuvent descendre librement à terre, comme tous les autres marins étrangers d'ailleurs.

— Et ils descendent ?

— Et comment ! Cependant ils ne sont pas contents. Ils se plaignent.

— Pourquoi donc ?

— Voilà : ils ne trouvent plus de filles, c'est fini la prostitution en Pologne, et puis ils trouvent que la vodka est trop chère: Ils disent : Ce n'est pourtant pas un produit de luxe, la vodka... Ils ne comprennent pas que nous, nous en faisons un produit de luxe afin de tuer l'alcoolisme comme nous avons supprimé la prostitution.

Nous passons devant le quai du bois, construit cette année, devant le quai du ciment avec son appareillage spécial : le ciment passe directement du wagon dans le bateau ; il est exporté en Argentine, en Afrique. Voici du sel, de la volaille et des œufs : là, les bateaux sont peints dans des couleurs claires, des couleurs de crèmerie.

Nous croisons des bateaux blancs chargés d'enfants en vacances auxquels on fait visiter le port.

Nous arrivons du côté des docks de construction navale.

— La Pologne n'avait jamais construit de bateaux, me dit Sierocinski. Elle en construit maintenant. Autant de devises économisées ; autant de travail donné aux ouvriers et aux ingénieurs polonais.

Des chalutiers non encore armés sont là en ligne de parade avec leurs coques rouillées d'embruns ou rougies au minium. Des carcasses de navires s'échafaudent dans des docks flottants de 20.000 tonnes et plus.

Un navire tout neuf, vierge de tout voyage et qui porte le nom d'un mineur d'élite : c'est le *Joseph-Wieczorek*. Voici deux autres bâtiments de 3.500 tonneaux faits pour les lignes du Levant : le *Warszawa*, le *Lodz*.

GDANSK, GDYNIA, PORTS POLONAIS 209

Quatre autres unités de même importance sont en fin de construction, deux autres sont commencés.

— Après cinq ans seulement ! s'écrie le capitaine du port. Les ouvriers et les ingénieurs polonais ont un grand mérite : ils on fait ça eux-mêmes. Tiens, voilà encore quatre petits remorqueurs tout neufs...

Nous avons quitté la vedette. En voiture, nous dirigeons sur Gdynia qui se trouve à dix-huit kilomètres au nord de Gdansk. La route que nous suivons a été refaite par des étudiants venus de toutes les régions de la Pologne. Le paysage est fait de croupes boisées. Nous traversons Sopot ; la grande cité balnéaire est pleine d'hôtels, d'arbres, de va-et-vient et de chansons. Voici les hauteurs de Gdynia où, en 1939, les matelots polonais se battirent contre les Allemands et où, en 1944, furent contraints de se rendre à l'Armée rouge près de 100.000 Allemands.

La capitainerie du port a une salle de jeux avec ses journaux muraux, ses tables de ping-pong, sa bibliothèque. Y ont accès les officiers, les marins, les employés.

Nous embarquons sur le bateau-pilote n° 18. Sierocinski explique :

— C'est pièce à pièce que le port de Gdynia a été détruit...

Nous passons devant des ruines de môles et de quais. Un élévateur.

→ Ils n'ont pas eu le temps de le faire sauter. C'est de la chance.

L'entrée du port, un étroit passage entre les extrémités de deux digues, avait été entièrement bloquée par les Allemands qui coulèrent dans le chenal un bateau de commerce bourré de munitions et le fameux cuirassé *Gneisenau*. Dans le port même et à des endroits calculés furent coulés aussi deux autres bateaux de guerre.

— Et maintenant tout est dégagé, me dit mon guide. Ah ! nous, Polonais, nous n'avions que nos mains. Mais

les Russes nous ont aidé à retirer des eaux du port tout ce qui était immergé. Nous avons récupéré tout ce que nous avons pu sur les 35.000 tonnes du *Gneisenau*, dont il ne reste plus que cette coque grise.

Aujourd'hui Gdynia a retrouvé toutes ses activités maritimes. Par dizaines, des grues neuves élèvent leurs superstructures sur le ciel, les entrepôts s'étalent en bordure des quais. De nombreux navires sont à l'ancre, partent, arrivent. Voici, tout blanc, un bateau-école pour la marine de guerre; voici le *Bienkowski*, hier bateau pour les passagers, aujourd'hui bateau-école pour les marins de commerce; voici des bateaux hollandais, norvégiens, anglais, finlandais, danois, soviétiques. Un seul bateau français, un cargo, le *Jumièges*, du Havre.

— Il est venu prendre un peu de charbon, me dit-on.

Un peu de charbon ! Nous sommes le pays qui commerce le moins avec la Pologne, et cela se voit bien à Gdansk et à Gdynia. La Pologne nous demandait au début de 1949 de l'huile d'olive et d'arachide, du vin et des spiritueux, du liège, du crin végétal, toutes sortes de produits chimiques : les produits chimiques à usage pharmaceutique, du verre, du nitrate de potasse, du bioxyde de manganèse, des phosphates. Elle nous demandait du papier, du fer, des textiles, des métaux de toutes sortes, de la céramique, du matériel de précision, des appareils médicaux et chirurgicaux, du matériel électrique, des véhicules automobiles (voitures légères, camions, cars), des tracteurs, des pièces détachées pour véhicules automobiles, des livres, des périodiques, des films impressionnés, des articles de Paris. Elle nous offrait des produits agricoles (semences fourragères, avoine, orge, élites de graine de betterave à sucre, des pommes de terre de semence, du mouton, du sucre, des œufs, des soies de porc, de l'eau-de-vie, des écrevisses), des produits chimiques (blanc de zinc, minium, alun de chrome, huile à freins), de la verrerie et de

GDANSK, GDYNIA, PORTS POLONAIS

211

la céramique, du bois, des produits textiles. Elle nous offrait surtout du charbon. Parce que les économies des deux pays sont complémentaires, lorsque la Pologne nous donne son charbon elle donne en même temps du travail à nos industriels et à nos ouvriers, puisque nous payons ce charbon non en dollars, ainsi que cela se passe avec les U.S.A., mais avec les produits de notre industrie. Dans ce commerce, tout est intérêt pour la France. Il faut dire que nos actuels gouvernants comprennent étrangement l'intérêt de notre pays : parce que la Pologne est une démocratie populaire, ils se refusent à commercer avec elle. Cela ne gêne nullement la Pologne ; cela ne gêne que nous. Et il va de soi que les commandes que nous ne prenons pas en Pologne, les Anglais et les Belges s'en emparent, ou même les Italiens. En 1948, la Pologne nous demandait des dizaines de milliers de tracteurs : notre gouvernement a refusé la commande et a préféré fermer la Snecma. Fin 1947, la Pologne voulait nous acheter des licences Citroën : notre gouvernement a refusé... mais l'Italie a vendu des licences Fiat. La France sort toujours battue de par la volonté de ses actuels gouvernants. Vouloir l'intérêt de la France, c'est vouloir commercer avec la Pologne ; c'est vouloir aussi changer de gouvernants.

Il reste que la Pologne entretient des relations économiques avec treize pays capitalistes d'Europe, avec le Canada, des pays de l'Amérique latine, de l'Afrique et de l'Asie et même avec certains trusts des Etats-Unis ! Il reste que des lignes régulières maritimes relient les grands ports du monde, sauf les nôtres, aux ports polonais. Et il reste que le gouvernement français a pris prétexte de l'arrestation en Pologne de l'espion Robineau, en novembre 1949, pour ne pas renouveler les accords économiques signés en décembre 1948. Notre gouvernement exécute les ordres venus d'Amérique. Il fait même du zèle. Il est plus royaliste que le roi.

La Maison du marin

EST-CE parce que je suis né au bord de la mer ? Est-ce parce que mon enfance et ma prime jeunesse se sont déroulées sur les môles d'un port, parmi les pêcheurs, à regarder entrer dans le golfe les grands voiliers, les tartanes et les vapeurs ? Ou est-ce plutôt parce que je sais quelle misérable hospitalité un port comme celui de Marseille réserve aux marins de passage, aux marins sans embarquement ? Peu importe. L'un des émerveillements les plus durables que j'ai ramenés de Pologne sera bien celui que j'ai éprouvé en visitant à Gdynia la Maison du marin (*Dom Marynarza*).

Elle est sur une esplanade ouverte sur la Baltique. Sous l'ancien régime, c'était quelque chose comme un casino. Devant elle, une ancre couchée et un long mât portant à son sommet la flamme blanche et rouge. Le bâtiment est blanc ; il est fait d'un pavillon central de trois étages, de deux ailes de deux étages et d'une terrasse vitrée. Des fenêtres à multiples carreaux, à rideaux de couleur, aux caisses de fleurs peintes en vert.

Dès l'entrée, une pancarte porte cette injonction : Il est défendu d'apporter de l'alcool. Dès le vestibule, on est surpris : des tableaux de navires, des marines, d'immenses coquillages. Un grand hall qu'envierait les plus riches hôtels de notre Côte d'azur : des fauteuils en cuir, des tables fleuries, des tapis épais, des tableaux, des bronzes. Et un silence qui vous forcerait à marcher sur la pointe des pieds. La salle de jeux possède un piano, une scène, un tourne-disques, un poste radio, une bibliothèque, des revues. On joue aux échecs, aux dominos, aux dames. On lit, on écrit. J'ai de la peine à me convaincre que les personnages correctement mis qui sont là sont des navigateurs. Un Anglais, un Espagnol, des Belges, des Italiens, des Suédois, des Polonais :

GDANSK, GDYNIA, PORTS POLONAIS 213

je les prends tous pour des hôtes privilégiés. Les navigateurs, je ne les ai toujours vus que dans les bars de la Joliette ou du Vieux-Port et ça me change. Aux murs, les portraits de Lénine et de Staline. Et cette inscription : « L'amitié avec l'Union soviétique est la garantie de la victoire du socialisme en Pologne. »

Dans les couloirs, on a l'impression de se trouver à bord d'un long-courrier. Photographies encadrées luxueusement de tous les grands bateaux célèbres, tableau de tous les pavillons du monde, nœuds marins au naturel, ensemble des vingt-cinq épissures possibles. Voici la consommation en combustible, charbon ou mazout, par bateau connu. Voici le diplôme qu'on délivrait aux marins du commerce qui avaient passé la ligne.

Un salon de coiffure. Une buanderie. Une lingerie. Un cabinet de dentiste. Une salle de cinéma. Une discothèque. Aux étages sont les chambres. Toutes individuelles. Le parquet est ciré ; une armoire ; une table ; un fauteuil ; une table de nuit avec sa lampe de chevet ; un grand tapis ; des fleurs sur l'appui de la fenêtre et sur la table ; un lit bas en chêne clair comme tout le reste du mobilier, un couvre-lit à fond vert clair piqué de fleurettes rouges. Cette chambre, nous l'avons déjà vue au préventorium des enfants de mineurs de Paszkow. Nous la verrons dans le centre de perfectionnement de l'Entraide paysanne de Miedzeszyn. La Maison du marin possède dix salles de bains et dix cabines de douches. Je ne peux m'empêcher de penser à nouveau aux infâmes hôtels du port de Marseille. Où est la civilisation ? Où est la justice ? où est la raison ? Il est vrai qu'à Marseille et dans tous nos autres ports s'élèvent aussi les buildings des compagnies dominatrices et les hôtels particuliers des grands armateurs, des exploiters de la mer. En Pologne, il n'en est plus ainsi.

J'ai fait ma visite sans prononcer un mot. Je n'en revenais pas, comme on dit chez nous, et je voulais tout

voir. Après, nous nous sommes rendus dans la grande salle à manger. Assis à l'une des petites tables couvertes de leurs nappes et toutes fleuries, nous avons causé en buvant de la bière. Du grand comptoir du fond venait la musique d'un poste de T.S.F. De la musique de qualité et comme assourdie. On éprouvait une grande impression de calme, de repos. Nous parlâmes sans élever la voix. Casimir Laurysiewicz en polonais, Georges Sierocinski en français, m'expliquèrent les choses.

— La Maison est propriété de l'Etat. Elle est gérée par le Syndicat des marins. Elle peut recevoir 90 hôtes ; il y en a à présent une cinquantaine. Elle accueille des marins de toute nationalité : marins sortant de l'hôpital et dont les navires sont partis, marins faisant escale et qui n'ont pas de famille par ici, marins attendant un embarquement. Si la famille du marin habite l'intérieur, Varsovie, par exemple, la femme et les enfants peuvent venir ici retrouver le chef de famille et passer quelques jours avec lui : les frais de voyage sont remboursés.

— Nous sommes nos propres armateurs, continue Sierocinski. Aussi pouvons-nous offrir ici une hospitalité gratuite à tous nos hôtes de quelque nationalité qu'ils soient. Le marin qui vient chez nous reçoit même de l'argent de poche.

— La durée du séjour ? Elle peut être d'un jour ou de plusieurs semaines. Il n'y a jamais d'abus. Un marin ne demande qu'à naviguer. Dès qu'il le peut, il fait son sac et il embarque. Nous l'aidons d'ailleurs à trouver un embarquement. Ici, ce n'est jamais difficile.

— Nous avons aussi une maison pour les pêcheurs. Le pêcheur vient s'y reposer lorsqu'il ne sort pas : il est au repos ou le temps est mauvais. Cette maison vend aux pêcheurs tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour vivre et travailler et à des prix d'Etat...

CHAPITRE V

SOPOT. LES ARTS, LES LETTRES ET LA JEUNESSE

Le fonds des loisirs.

Il y a à Sopot des villas, des hôtels et il y a le Grand Hôtel. Dans ses villas, ses hôtels et son Grand Hôtel, Sopot reçoit cette année 50.000 estivants, et qui ne sont que des ouvriers, des employés, des travailleurs intellectuels, des journalistes, des écrivains, des ingénieurs, des techniciens.

Pourquoi faire la description d'une grande station balnéaire ! Ici, la Baltique est belle et le temps est clair, la plage est de sable fin et d'un harmonieux dessin. Le jour on se dore au soleil et la nuit on danse. On jouit de ses congés payés. Ces congés payés sont pour tous et à la portée de tous. C'est pourquoi il y a beaucoup de joie saine à Sopot, n'en déplaît aux calomnieux patentés de chez nous qui voudraient nous faire croire que la Pologne populaire est le pays de la misère et du malheur. Non, ça va fort bien dans ce pays que dirigent les représentants authentiques des ouvriers et des paysans.

C'est le Fonds des loisirs dépendant du Conseil central des syndicats qui a la charge d'assurer le repos des travailleurs et d'organiser leurs loisirs. Ce fonds dispose d'un ensemble de maisons de repos très bien aménagées, situées en montagne, au bord de la mer, dans les régions

boisées des plaines, dans les stations thermales. Les repas sont bons et copieux et fournissent quatre à cinq mille calories par jour. Chaque maison de repos a son programme propre de distractions artistiques, sportives, touristiques. Le travailleur qui s'y rend a ses frais de voyage payés pour l'aller et le retour. Il n'aura à payer que les 30 pour cent de sa pension.

Si la santé du travailleur est menacée, il se rend dans une station thermale où, pendant trois semaines, il recevra gratuitement tous les soins nécessités par son état, après quoi il pourra se reposer une quatrième semaine chez lui. Des loisirs dits prophylactiques sont aussi organisés pour les travailleurs menacés de silicose, susceptibles de faire des coliques de plomb, ou d'être atteints de rhumatismes.

Pour les mères de famille, il existe des maisons appelées « Maisons de la mère et de l'enfant ». Dans ces maisons, des infirmières qualifiées prennent soin des enfants (de deux ans et demi à huit ans) et cela permet aux mamans de se reposer et de se distraire. Le séjour des enfants dans ces maisons est gratuit. Les mamans, chefs de famille ou travailleuses émérites, ne paient que les 30 pour cent de la pension : le reste est couvert par le Fonds des loisirs et les Assurances sociales.

Il existe aussi des « vacances de famille » : les familles ouvrières sont installées dans les villas du centre de Pobierowo, sur les bords de la Baltique. Le voyage aller et retour est gratuit. Les frais d'entretien des enfants sont couverts par l'Action sociale.

La jeunesse dispose de maisons de repos pourvues d'équipements sportifs et auxquelles sont affectés des moniteurs d'éducation physique et des instructeurs culturels.

Il est nécessaire de préciser que les travailleurs agricoles bénéficient des mêmes avantages que les travailleurs de la ville.

SOPOT

217

Ainsi, en Pologne, les loisirs procurent le repos et la santé. Ils permettent aux Polonais, à tous les Polonais, de connaître leur pays, de relever leur niveau culturel et de renforcer leur sens social.

Les syndicats polonais invitent tous les ans des travailleurs des autres pays à venir se reposer en Pologne. C'est ainsi qu'à Zakopane, j'ai passé une soirée dans une maison de repos où séjournaient des mineurs suédois, norvégiens, anglais et français. On dansa, on chanta en cinq ou six langues. Qu'on y réfléchisse : des mineurs de cinq pays prenant un repos d'un mois dans une grande villa de la belle Zakopane, cela ne signifierait-il pas qu'il y a quelque chose de changé dans le monde ? Et cela est possible, dirait le jeune capitaine de port de Gdansk, mon ami Georges Sierocinski, parce que nous sommes nos propres armateurs, nos propres industriels, les maîtres de notre terre, parce que la Pologne et toutes ses richesses appartiennent enfin à tous les travailleurs.

Les expositions de Sopot.

SOPOT a une grande place qui s'ouvre sur la Baltique et que continue au milieu des flots le grand môle aux appontements noirs. Autour de cette place et sur l'étendue d'une demi-lune, se trouve une galerie couverte, en ciment. Cette galerie est faite pour abriter les expositions en plein air, ces expositions qu'on voit dans toutes les villes de Pologne et qui sont un aspect de la nouvelle démocratie. Gdansk a été détruit. Gdansk se reconstruit. Il faut que la population connaisse les projets et qu'elle puisse donner ses avis. On étale donc les projets sous forme de cartes, de plans très lisibles, de maquettes. Ainsi on initie les masses aux affaires de

la cité ; on leur permet d'exercer leur influence sur les organismes administratifs et bureaucratiques ; on les familiarise avec les problèmes de la politique qui est l'art d'administrer la cité ; on développe leur initiative créatrice ; du même coup, on fortifie la conscience qu'elles ont d'être les maîtres de leur Etat.

Cette exposition que je visite présente donc ce qui a été réalisé et ce qui se réalisera. Elle indique où sera pris l'argent : un impôt sur l'alcool fournira le meilleur des ressources. Cet impôt a permis de construire une école « de la Pologne populaire », une école technique, un lycée. On ne s'arrêtera pas en si bon chemin. L'année 1951 verra s'élever une académie médicale, un hôpital, un théâtre, une Maison de la culture, une Ecole technique supérieure, des magasins à blé, un grand nombre de maison d'habitations, des églises, des hôpitaux.

Une grande maquette représente Gdansk d'avant-guerre. Une autre représente la ville nouvelle : il y aura plus d'air, plus de verdure. Des maquettes à grande échelle permettent d'établir la comparaison entre le centre tassé de la ville d'hier et celui beaucoup plus dégagé de la ville de demain. Maquettes d'immeubles, maquettes de la cité, maquettes du quartier : tout est là avec parfois les projets de deux ou de trois architectes ; c'est l'usager qui est fait juge.

Sous la galerie en demi-lune, il y a foule. Que l'on se souvienne que Sopot, où se trouve cette exposition, accueille des dizaines de milliers d'estivants. Ainsi, dans toute la Pologne, on connaîtra les détails de la reconstruction de Gdansk ; on en parlera. La démocratie populaire développe au cœur des Polonais le sentiment de la propriété sociale, de la solidarité nationale ; la patrie devient une réalité.

Ce que j'admire aussi pour ma part, c'est l'art qui préside à ces sortes de présentations publiques de pro-

blèmes qui passent chez nous pour abstraits ou à tout le moins ardu. C'est concret d'abord et puis c'est lisible; c'est simple et rien ne manque ; et ça provoque de la joie et même de l'enthousiasme ; il y a comme une force dialectique dans la présentation ; ça va de l'avant et ça pousse à aller de l'avant. Un écrivain, un poète, un musicien, pourraient trouver là le thème et le mouvement. On sent aussi que toute liberté a été laissée aux présentateurs ; toutes les initiatives se sont manifestées maladroitement parfois, heureuses souvent : il n'est pas si simple que cela de parler au peuple. Je songe à cette exposition des Terres recouvrées que nous admirâmes à Wroclaw en août 1948 à l'occasion du Congrès mondial des intellectuels pour la paix. Il y avait là, sous une forme concrète et toujours diverse, l'immense effort que la démocratie populaire naissante a su faire en quatre ans pour repoloniser les terres de l'Ouest, et pour tout y remettre en route. L'exposition atteignait le but, touchait tout le monde, la tricuse de Katowice, la paysanne de Kujawie, l'artiste ou le poète ou le savant. Là encore, la bride avait été lâchée aux présentateurs et chaque stand, chaque vitrine, chaque salle, réservait au visiteur sa propre surprise et son enseignement.

Sopot, en août 1950, offrait à ses foules en vacances deux autres expositions : une exposition de peinture et une rétrospective de l'art de la photographie en Pologne. La masse des visiteurs ne tarissait pas au long des journées. Je précise bien que ces visiteurs, c'étaient surtout des ouvriers et des ouvrières, des paysans et des paysannes. En France, nous n'avons pas encore connu cela, non que notre peuple soit insensible aux choses de l'art, mais bien parce que les classes dirigeantes estiment que le peuple n'a rien à voir aux choses de l'art. En Pologne, un immense effort est fait pour donner à tous, dans ce domaine aussi, ce qui était hier le le privilège de quelques-uns.

La réforme scolaire.

Il est minuit. Nous sommes sur la terrasse du Grand Hôtel. Le bruit alterné de la mer nous arrive. Le môle brille de toutes ses lumières. Un feu vert se distingue au Sud : c'est Gdansk. Vers le Nord-Est, le feu intermittent de la presqu'île de Hel. Au Nord, les lumières de Gdynia. Nuit bleu sombre. Et dans le ciel, c'est sûr, une lune et une étoile. Mais je ne suis pas venu ici pour rêver. Je veux être prosaïque. Dans la splendeur des montagnes de Zakopane, je vous ai entretenu des activités de la section culturelle des syndicats polonais. La nuit de Sopot, je l'emploie à me documenter sur la réforme scolaire en Pologne. Car j'ai eu le bonheur de rencontrer ici Stanislas Kowalski qui, en temps ordinaire, travaille au ministère de l'Education nationale.

— Il y a une histoire de l'école polonaise qui est encore à écrire, m'a dit Kowalski. Savez-vous que la Pologne a été le premier pays du monde à posséder un ministère de l'Instruction publique ? cela se fit en 1773... Savez-vous aussi que la Pologne est ce pays où l'école pendant 123 ans a été obligée de se faire clandestine ? Tant qu'ont duré les partages et, jusqu'en 1919, il s'est agi de sauvegarder notre caractère polonais et notre volonté d'indépendance ; il s'est agi de résister... Savez-vous encore que, dans notre pays, les enfants et la jeunesse des écoles ont spontanément joué un rôle politique ? A l'école de Wrzesnia, en Posnanie, au temps de la prussification, les enfants refusèrent, malgré les sévices des maîtres, de réciter leurs prières en allemand... En 1919, il n'y avait pas encore eu en Pologne d'école une; les Polonais avaient eu à subir trois systèmes différents, le prussien, le tsariste et l'autrichien

— Dans la Pologne de 1919, il fut beaucoup question de réforme scolaire. Il eut fallu parer au plus pressé :

former des maîtres, construire des écoles, lutter contre l'analphabétisme, éliminer les résidus de germanisation. Mais les préoccupations des gouvernants d'alors étaient ailleurs ; elles étaient plutôt d'ordre militaire. Les Pilduski et les Beck se contentèrent, en bons fascistes qu'ils étaient, d'instituer une école au seul bénéfice des classes possédantes. Une loi scolaire votée en 1932 et qui était loin d'être démocratique n'entra définitivement en vigueur qu'en 1938. Ainsi, à la veille de la guerre, la Pologne n'avait pas encore eu un régime scolaire digne de ce nom.

— Jugez-en (je cite mes chiffres de mémoire). Un pour cent des étudiants d'enseignement supérieur était d'origine paysanne dans un pays où la population rurale comptait pour 72 pour cent. Un million d'enfants n'avaient pas accès à l'école. Pour une population de 35 millions d'habitants et pour 5 millions d'élèves d'école primaire, 200.000 enfants recevaient un enseignement secondaire, 50.000 avaient accès à l'enseignement supérieur. L'enseignement préscolaire était pratiquement inexistant. Le jeune rural ne pouvait fréquenter l'école que pendant quatre années. Après, il avait le temps de tout oublier. L'enseignement n'était pas gratuit. Il n'y avait presque pas d'enseignement professionnel. Dans la Pologne de 1939, il y avait quatre millions d'illettrés totaux. Pour ce qui est des demi-illettrés !...

— Pendant l'occupation, il n'y eut officiellement plus d'école. En Silésie, en Poméranie, en Posnanie, les Polonais ne furent plus considérés que comme des esclaves ; ils furent privés de toute vie intellectuelle ; ils n'eurent même plus le droit de parler leur langue maternelle. Dans la partie de la Pologne qui s'appela le Gouvernement général, seules demeurèrent les écoles primaires avec des programmes fort réduits. Les matières enseignées étaient la langue polonaise et le calcul. L'histoire,

la géographie, la littérature étaient interdites. Comme s'organisa tout de suite la lutte armée contre l'occupant, sur le plan culturel se monta tout de suite un enseignement clandestin. Chaque canton avait sa commission d'enseignement. Les écoles primaires comptèrent 1.600.000 élèves, les écoles secondaires 60.000, l'Université 6.000. On faisait classe dans les caves, dans les granges. Si l'on était pris, maître ou élève, c'était la déportation ou la fusillade. Ainsi périrent 40 pour cent des professeurs de l'enseignement supérieur, 30 pour cent des professeurs de l'enseignement secondaire, 25 pour cent d'instituteurs. Le 22 juillet 1944, le manifeste de Chelm proclamait que dans la Pologne nouvelle la culture serait la chose de tous. Aujourd'hui, dans la Pologne de 1950, la culture est la chose de tous.

— Excusez ce rappel historique. Il n'a été fait que pour vous faire entendre que, dans ce domaine de l'école comme dans le domaine de l'agriculture ou le domaine industriel, notre Etat de démocratie populaire est parti de zéro. Et ajoutez à ce triste héritage les destructions : 8.000 bâtiments d'école complètement détruits, 6.000 exigeant des réparations à 50 pour cent, aucun équipement scolaire, aucun matériel. Et cette angoissante question des manuels : il n'y en avait plus un seul.

— La réforme s'est faite sur les principes suivants : obligation, gratuité, école unique, laïcité, démocratisation. Je précise que l'enseignement religieux est devenu facultatif et que le clergé possède toujours ses écoles... Nos méthodes ? Nous préférons d'abord construire des écoles, des laboratoires, des bibliothèques. Il est des pays où l'on est très fort sur les méthodes pédagogiques mais où les écoles tombent en ruines... Sachez que depuis la libération, nous avons édité 73 millions de manuels scolaires. Sachez que le budget de notre ministère de l'Education nationale intervient pour 31 pour cent dans

le budget général. Nous formons des maîtres, nous construisons des écoles, nous éditons toujours plus de livres. L'enseignement professionnel à tous les degrés et de tout type se développe largement. Dans les écoles secondaires et dans l'enseignement supérieur, on constate une amélioration constante dans la composition sociale des élèves. Ainsi, à la rentrée prochaine, nos universités compteront près de 60 pour cent d'élèves d'origine ouvrière ou paysanne.

Je demande à Kowalski :

— Tout va donc très bien du côté de l'Education nationale ?

— Ne plaisantez pas, m'est-il répondu. Comment tout irait-il bien après ce que je vous ai dit de notre héritage ? Il faut améliorer les programmes et les manuels scolaires, en extirper les déviations nationalistes. Nos programmes d'histoire, par exemple, ne font pas assez ressortir les traditions de lutte commune au cours des siècles du courant démocratique polonais et du courant russe contre l'oppression tsariste. Nous devons balayer les survivances de l'éclectisme et de l'opportunisme et en finir, dans nos écoles normales, avec la pédagogie idéaliste et une psychologie surannée. Nous devons imprégner tout notre enseignement de la conception du marxisme-léninisme. Nous devons introduire dans tout notre enseignement ces disciplines techniques nécessitées par notre révolution industrielle et le rajeunissement de notre agriculture. Il y a nécessité, entre autres choses, de développer très vite le réseau de nos écoles à la campagne. Il faut introduire dans le personnel enseignant le maximum d'éléments ouvriers et paysans, nous débarasser des éléments hostiles et nuisibles. Toute notre considération va aux vieux spécialistes expérimentés qui remplissent loyalement et consciencieusement leur tâche. Et, comme disait Lénine, nous voulons « faire à l'ins-

tituteur de chez nous une situation comme il n'en a jamais eue, n'en a pas et ne peut en avoir dans la société bourgeoise ». Rien ne se fait en un jour. Mais nous avons fait beaucoup en cinq ans. Nos réalisations malgré bien des imperfections témoignent de notre volonté de donner aux masses laborieuses toute la culture à laquelle elles ont droit.

Le sort des écrivains et des artistes.

Il y a, au Grand Hôtel de Sopot, un certain nombre d'écrivains polonais et de journalistes. Je trouve là motif à constater une fois de plus combien est peu fondée la calomnie qui voudrait faire croire que dans les démocraties populaires, s'il y a reconstruction matérielle, l'homme ne serait que le dernier des soucis de ces démocraties. Et si, en France, nous nous regardions dans une glace ? Chez nous, vraiment, a-t-on le souci de l'homme puisque voici des êtres humains logés dans des caves, des enfants sans écoles, des étudiants sans ressources et un budget de l'Education nationale qui s'amenuise de plus en plus chaque année ?

Dans la Pologne d'aujourd'hui, les intellectuels peuvent vivre bien. Les écrivains, les artistes, les journalistes, semblent être les enfants gâtés du régime. Eux aussi ont leurs châteaux comme celui de Nieborow. Eux aussi vont dans les villes d'eaux, à la mer, à la montagne. Tout souci matériel est écarté de leur vie. Ils gagnent même beaucoup d'argent. Chaque année sont distribués des prix très importants quant à leur signification et à leur nombre de zlotys. Si dans notre athénienne démocratie française, on parle beaucoup des « valeurs spirituelles », on s'offre encore le ridicule odieux de décerner des prix littéraires de 50.000, de 5.000 ou même de 2.000 francs. Dans la « barbare » Polo-

gne populaire, le premier prix en 1950 était de l'ordre de un million de zlotys. Qui dira mieux ? Et où l'esprit est-il mieux défendu qu'en Pologne, mieux défendu que dans les démocraties populaires et qu'en U.R.S.S. ? Premier prix de littérature, premier prix des arts plastiques, premier prix de musique, premier prix d'art dramatique, premier prix du cinéma, premier prix d'architecture : un million partout ! Et il y a des seconds et des troisièmes prix. Les écrivains vivent bien en Pologne et ils jouissent de la considération de toute la nation.

On a fort peu dit en France ce que la démocratie populaire polonaise a fait pour la célébration de Chopin. Du mardi 22 février, date de l'ouverture de l'année Chopin, à la fin de décembre 1949, des manifestations se sont succédées sur l'ensemble du territoire, à la ville et à la campagne. Il a été présenté une « édition vivante des œuvres de Chopin ». Les meilleurs artistes ont apporté aux travailleurs et jusque dans les usines cette musique de Chopin que la bourgeoisie décadente a sophistiquée et qui est une musique patriotique, toute faite de l'élan des masses vers leur indépendance. Les œuvres complètes du grand compositeur ont été publiées par les soins de l'Institut Frédéric Chopin de Varsovie. La préparation de cette publication avait été l'un des derniers travaux du maître Paderewski. L'édition comprend vingt-six grands cahiers. Les commentaires sont en quatre langues (polonais, français, russe et anglais). Par ailleurs, auront été publiés des analyses et des commentaires des œuvres en quatre volumes et une nouvelle édition des lettres. Des concours de composition, de récits, d'affiches, furent institués sur le plan national. Il y eut sur le plan international un concours d'interprétation qui se déroula en octobre 1949 à Varsovie et dont le jury était composé des artistes les plus éminents du monde. La France était représentée par Marguerite Long et Lazare-Lévy. J'entends encore Margue-

rite Long déclarer dans une conférence de presse donnée à Paris à son retour de Varsovie :

— Un prix de un million, je dis bien un million !... J'ai été reçue là-bas comme une souveraine...

Et il faudrait peut-être parler ici de ce qu'il est convenu d'appeler la production littéraire et artistique. Je dirai seulement qu'il est regrettable que de plus notables traductions et plus régulières ne nous permettent pas en France de suivre de plus près les choses de la littérature et de l'art en Pologne. Dans ces domaines où les choses vont moins vite qu'ailleurs, il est intéressant d'assister à certaines évolutions, à certaines ruptures même, et de voir comment se forme le nouveau. Du peu que je sais, il ne me semble pas que de grandes œuvres se soient dégagées à ce jour. J'ai eu d'autre part l'impression, à causer avec les uns et les autres, qu'écrivains et artistes ont leur pensée tournée vers les années noires de l'occupation : il y aurait chez eux comme une obsession, et qui empêcherait qu'éclate en eux et dans leurs œuvres l'enthousiasme que provoque en chacun de nous le reconstruction. Alors que tout autour d'eux est effort, exaltation, victoire, comment se fait-il que cela ne se retrouve pas encore dans leurs œuvres ? Les grands sujets ne manquent pas. Il n'est plus nécessaire de former des mythes, de répéter les iliades et les odyssees et les chansons de Roland. Il ne s'agit guère d'imaginer quelque Saint-Graal et de jeter les hommes chevaliers vers une quête dérisoire. La matière est là : l'histoire de la rue, ou de l'église, ou de l'usine reconstruites, l'histoire de Nowa-Huta, l'histoire du paysan hier charretier et aujourd'hui directeur d'une ferme d'Etat, l'histoire des hommes qui changent. En Pologne, les choses sont aussi concrètes que dans une exposition. Tout se fait sous les yeux des hommes et les yeux voient le neuf sortir triomphant de l'ancien. Je sais que déjà il est des écrivains et des artistes qui s'essaient à saisir cette

nouvelle réalité. On leur reprochera un certain simplisme et l'on aura tort ; il s'agit là d'une simplification nécessaire et qui est toujours avant-courrière des émouvantes et des puissantes synthèses. (En France aussi, nous devrions réfléchir à cela). Je suis tranquille : la Pologne aura la littérature de sa reconstruction. Je suis sûr, pour ma part, et c'est une sensation physique que j'en ai, que déjà dans l'intime tissu des bâtisseurs s'élaborent les exaltantes créations de l'esprit. Il y aura eu d'abord la mise en œuvre de la brique, de l'acier et du ciment. Mais l'homme chante déjà dans la maison faite pour lui et pour sa joie. Les écrivains et les artistes surgiront. Pour ceux qui sont déjà, il n'est qu'une vérité : il faut prendre part active à la lutte des peuples pour la paix et la démocratie populaire ; il faut montrer l'élan de l'édification socialiste, l'homme nouveau dont les difficultés et les victoires sont des victoires de la classe ouvrière, du Parti ouvrier unifié, du peuple tout entier ; il faut mener la lutte contre le formalisme, contre le cosmopolitisme ; il faut s'appuyer sur les traditions progressistes du passé ; il faut aller chercher ses leçons parmi les écrivains et les artistes de l'Union soviétique. Si l'on se refuse à cela ou à une partie de cela, on pourra peut-être demeurer un honnête homme ; on sera sûrement un écrivain ou un artiste dépassé.

L'Union de la Jeunesse polonaise

NOUS allons essayer de descendre au plus profond de la campagne polonaise, où les choses sont les plus difficiles, où les forces du passé sont diablement vivaces, où les transformations qualitatives plus ténues se voient cependant plus facilement que dans la mine et à l'usine. Mais je voudrais parler d'abord de ceux qu'on voit partout en Pologne, des jeunes.

Je les ai vus partout : à Nowa-Huta et dans les champs, dans les mines et les ports et aussi dans leurs maisons de repos, ou se livrant aux plaisirs du camping. Je me contenterai de donner ici, sans faire de pittoresque, l'essentiel de ce que m'a appris sur l'organisation de la jeunesse polonaise un garçon blond, plein de santé, qui assume les fonctions de rédacteur en chef de *l'Etendard des jeunes*, le jeune Ludkiewicz.

Il y a en Pologne une Union de la jeunesse polonaise. En 1948, il existait encore quatre organisations : le Z.W.M., de la tendance de l'ancien P.P.R. (Parti ouvrier polonais), l'O.M.T.U.R., de la tendance de l'ancien P.P.S. (Parti socialiste polonais), le Z.M.W.I.C.I., de la tendance paysanne et radicale, et enfin le Z.M.D., de tendance bourgeoise et petite-bourgeoise et légèrement ouvrière.

Le 22 juillet 1948, à Wroclaw, eut lieu le congrès d'unification. Des représentants des quatre associations furent placés à la direction de l'Union. Aujourd'hui, en Pologne, la jeunesse a trouvé le chemin du socialisme.

L'Etendard des jeunes, un quotidien, tirait en août 1950 à 500.000 exemplaires. Il possédait alors quarante-deux rédacteurs. Il a un réseau de correspondants dans toute la Pologne. Les abonnements couvrent 80 pour cent du tirage.

On est optimiste en Pologne : Ludkiewicz me disait en août 1950 :

— En décembre, *l'Etendard des jeunes* tirera à un million d'exemplaires.

Et cela est une réalité en 1951.

Est-ce à dire que pour la jeunesse de Pologne tout soit devenu facile ? Non. L'ennemi est là qui la guette et qui essaie de la circonvenir. Certains prêtres réactionnaires

SOPOT

229

abusent de l'habit ecclésiastique et mettent à profit les cours religieux ou la prédication pour saper le pouvoir du peuple.

D'autres se livrent à un travail d'antipropagande plus marqué

à l'occasion d'exercices religieux tels que les retraites et les pardons, les répétitions des chorales et les réunions des Enfants de Marie ou du Rosaire.

Des jeunes qui ont aidé au partage des terres ont été sauvagement assassinés, tel Jeannot Stachowiak, jeune homme de 17 ans, dont le cadavre a été trouvé en 1947 dans la crypte d'une église de Poznan : Jeannot Stachowiak avait eu la tête fracassée et les bras cassés ; tels les sept jeunes de Rozkopczyc (voïévodie de Lublin) assassinés alors qu'ils rentraient chez eux après la manifestation du 1^{er} mai 1947. Tout cela veut dire que tous les efforts doivent être faits et *avec tous* pour assurer la paix, pour reconstruire la Pologne, mais qu'il ne faut pas cesser de lutter contre l'ennemi de classe.

La jeunesse polonaise se bat pour son bonheur. Ses responsabilités sont grandes. Il lui faut construire et préserver l'acquis. Il lui faut porter à bout de bras le pays vers le socialisme. Elle a des ennemis, avoués ou cachés. Elle le sait. Elle saura en débarrasser sa route.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

QUATRIEME PARTIE

**CAMPAGNES
NOUVELLES**

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CHAPITRE PREMIER

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT

La terre avant la réforme.

Le problème de la terre a joué un grand rôle dans l'histoire de la Pologne au cours de ces deux derniers siècles. La solution heureuse n'est intervenue qu'avec l'avènement de la démocratie populaire.

Avant les partages, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'esclavage où étaient tenus les paysans était la cause majeure de la faiblesse du pays.

Durant les partages, les Etats spoliateurs eurent l'habileté de dresser contre les soulèvements successifs des patriotes les masses paysannes. C'est ainsi qu'en 1846, l'Autriche eut raison du soulèvement patriotique de Galicie en faisant appel aux paysans et en leur faisant croire que la renaissance de la Pologne signifierait pour eux un esclavage plus rigoureux et une misère accrue.

Il est de fait que même tout au long du XIX^e siècle et, peut-on dire, jusqu'à 1920, la noblesse et la grande bourgeoisie bancaire ne renoncèrent jamais à l'exploitation des paysans. Elles ne comprirent pas, aveuglées par leurs préjugés et tout à leur esprit de lucre, que la libération du pays ne pourrait se faire qu'avec l'adhésion et la participation de la paysannerie. Il eut fallu commencer par libérer celle-ci, par l'intéresser directement

aux questions d'indépendance nationale; il eût fallu commencer par lui faire « ressentir la patrie ».

La vérité d'évidence était la suivante : il n'y aurait de résurrection de la Pologne et d'indépendance polonaise que si une solution était apportée à la question paysanne. De solution, il n'y en avait qu'une : donner la terre aux paysans qui la cultivent et leur donner en même temps les moyens de la bien cultiver.

Les dirigeants polonais de 1919 à 1939 ne mirent que mauvaise volonté à résoudre les grands problèmes intérieurs dans le sens de la justice et de l'intérêt national. Ces dirigeants étaient surtout les représentants des gros propriétaires fonciers. De même qu'ils livrèrent l'industrie polonaise aux capitaux étrangers, ils ne voulurent pas donner au problème de la terre la seule solution qui s'imposât. Si sous prétexte de réforme agraire ils prirent quelques décisions, ce ne fut qu'au profit des gros possédants.

C'est ainsi qu'en 1939 tout était encore à faire sur le plan agricole.

Qu'on en juge :

15.000 propriétaires détenaient 43 pour cent des terres arables et 50 pour cent des forêts. Tel prince Radziwill possédait jusqu'à 170.000 hectares à lui tout seul. Beaucoup de ces terres restaient en friche.

En face de ces gros possédants, il y avait la grande masse des paysans vivant difficilement sur des propriétés de 2 à 5 hectares. Et il y avait ceux qui ne possédaient rien : ouvriers agricoles, journaliers, domestiques, petits artisans : un prolétariat rural de 6 millions de personnes, soit 23 pour cent de la population agricole.

Le surpeuplement rural était l'un des traits les plus caractéristiques de l'agriculture polonaise, l'industrialisation insuffisante du pays ne permettant pas aux villes de résorber l'excédent de population agricole.

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT 235

Il se trouvait que les campagnes, pauvres, ne pouvaient se procurer les produits industriels indispensables à la vie et à la culture.

Il se trouvait que les campagnes ne disposaient que d'un appareillage dérisoire. On n'usait que de très peu d'engrais chimiques ; la base des fumures était constituée par les engrais naturels. Les rendements à l'hectare ne pouvaient être que très faibles ; ainsi, par exemple, alors qu'en Pologne on ne produisait que 114 quintaux de pommes de terre à l'hectare, l'Allemagne en produisait 155 et la Belgique 218.

Il se trouvait que l'industrie agricole était embryonnaire, qu'il s'agit de l'industrie de la viande ou de l'industrie laitière.

Le mouvement coopératif aurait pu aider la paysannerie polonaise à mieux vivre, mais il était vite devenu en Pologne l'instrument de l'exploitation de la campagne par le capital financier. Il n'était plus qu'un moyen nouveau d'exploiter le paysan pauvre, de le chasser du marché et, souvent même, de l'acculer à la ruine. Les petits cultivateurs étaient tous endettés ; leur travail ne les aidait en rien à se débarrasser de leurs dettes ; ils allaient vers la ruine avec une certitude mathématique. Tel qui possédait 30 arpents de terre en 1918 n'en possédait plus que 18 huit ans après. La campagne polonaise végétait, mourait.

La misère était donc souveraine en Pologne. Il se consommait, par tête d'habitant, 11 kilos de sucre par an, contre 26 kilos en France ; 200 grammes de café contre 4 kilos en France ; 1/4 de litre de vin contre 152 litres en France ; 19 kilos de viande contre 52 en Allemagne et 48 en Suisse ; 230 litres de produits laitiers contre 370 en Allemagne et 510 en Suisse.

Par contre, il se consommait en Pologne 156 kilos de seigle par tête d'habitant contre 74 kilos en Alle-

magne et 135 en Suisse; 325 kilos de pommes de terre en Pologne, contre 190 en Allemagne et 90 en Suisse. Un Français usait annuellement de 2.133 kilos de charbon, un Polonais de 866 kilos. Un Français usait annuellement de 7 kilos 500 de coton, un Polonais de 2 kilos.

Je me reporte à ce roman de Reymont, *les Paysans*, vers lequel il faut aller pour juger sainement des choses de la terre polonaise. Je lis :

On étouffe à l'étroit comme dans une senne; le château est partout ; de tous côtés, il presse le village et l'étouffe comme avec des murs. Veux-tu faire paître ta vache derrière le village? Aussitôt tu te trouves sur le pré du château. Veux-tu lâcher ton cheval ? L'avoine du château est droit derrière la borne. Tu n'es seulement pas fichu de lancer une pierre sans qu'elle tombe sur la terre du château et, tout de suite, la main au collet, tout de suite en justice, tout de suite à l'amende.

A la fin de l'hiver

chez plus d'un le fourrage était épuisé et c'était la famine à l'étable ; ailleurs, c'étaient les pommes de terre qui étaient gelées, ou bien les maladies faisaient leur nid dans les chaumières et beaucoup allaient souffrir de la disette avant la récolte prochaine.

Dans plus d'une chaumière, déjà, on ne préparait de repas chaud qu'une fois par jour et le sel était le seul assaisonnement ; alors, les gens allaient de plus en plus souvent chez le meunier prendre un boisseau, à charge de le payer en sanglantes journées de travail, car il était un fameux écorcheur ! Personne n'avait un grosz vaillant, ni quoi que ce soit à mener vendre à la ville.

Chez Florka, la misère montre ses crocs, c'est plein de marmaille ; Florka est malade, pas un

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT 237

grosz en réserve et personne pour aider. On ne peut pourtant pas manger de la terre ; elle a accouché d'un gamin sain comme un caillou, si seulement elle peut l'élever... car Florka est maigre comme un copeau et elle n'a pas une goutte de lait dans les seins, sans compter que la vache vient de véler.

Reymont nous dit aussi quel était l'habitat du paysan pauvre :

Ça une maison ! On aurait mieux vécu dans l'étable ; ça n'était qu'un toit à cochons, tombant en ruines, mais pas une maison ! Un tas de solives pourries, de fumier et d'ordures puantes. Pas même une planche par terre, juste l'argile battue et encore, pleine de trous, de boue gelée et de balayures piétinées. Que la cheminée dégage un peu de chaleur et, aussitôt, ça tapait pis qu'un tas de fumier et, autour de ce marécage, se dressaient des murs tout déjetés et moisis, le long desquels l'humidité suintait et dont les angles se revêtaient de barbes de gelée ; des murs percés de trous bouchés avec de l'argile ou même, par endroits, d'un mélange de paille et de fumier et, par là-dessus, un plafond bas comme un vieux tamis déchiré où il y avait plus de paille tendue de toiles d'araignées que de charpente.

Les paysans polonais essayaient de fuir cette misère. La ville ne pouvait les recevoir. Ils s'exilaient en masse. Ceux qui restaient n'en vivaient pas mieux. La misère continuait à les ronger jusqu'à la moelle des os.

Et puis, il y a eu la guerre de 1939-1945. Ont été détruites entre autres : 353.000 fermes, 968.000 logements campagnards, 12 millions de têtes de cheptel, à savoir : 1.900.000 chevaux, 3.900.000 bovins, 755.000 ovins, 5 millions de porcins.

L'héritage était lourd pour la démocratie populaire polonaise et le problème difficile à résoudre.

Aujourd'hui, la paysannerie polonaise connaît l'aisance et voit poindre le bonheur.

La réforme agraire.

La voiture filait bon train sur une route large, macadamisée, bordée d'arbres. Nous allions à Miedzeszyn, où se trouve un centre de perfectionnement pour les responsables de l'Union des Coopératives.

Chemin faisant, mon ami Alexandre Békier me disait à gros traits les avatars de l'agriculture polonaise et les malheurs de la condition paysanne de son pays, chose que j'ai essayé de résumer ci-dessus.

Bien des questions me venaient à l'esprit. Je finis par les poser.

En fin de compte, que faut-il entendre par réforme agraire ? La terre à ceux qui la cultivent ? Bien. Mais ce n'est là qu'une formule. J'imagine que cela suppose des détails, des nuances, et que cette réforme s'est faite en Pologne avec ses caractères particuliers, qu'elle a tenu compte de certaines conditions de caractère local, national, et qu'elle a des aspects qui la différencient dans son application de ce qui a pu se passer dans d'autres démocraties populaires.

— C'est juste. Il serait fou de vouloir appliquer à tous les pays la même réforme, selon les mêmes règles ou les mêmes modalités, et cependant le but à atteindre est partout le même : l'émancipation économique et sociale des masses paysannes et l'établissement de rapports fraternels entre la campagne et la ville.

» Chez nous, la promesse est contenue dans le manifeste de Chelm, et qui est, tu le sais, du 22 juillet 1944.

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT 239

» Le 6 septembre 1944 et le 17 janvier 1945, deux décrets décidaient :

1° de la création de nouvelles exploitations agricoles autonomes pour les paysans sans terre, les ouvriers, les travailleurs agricoles, ou les petits preneurs de terres à bail ;

2° de l'aménagement de l'exploitation de très petites, petites et moyennes cultures déjà existantes, et enfin de les rendre viables ;

3° de l'aménagement des exploitations moyennes occupées par les familles nombreuses.

Un loi d'avril 1946 complète les deux décrets de 1944 et de 1945 et établit une procédure plus rapide et plus simple pour le partage en même temps qu'elle apporte de très humaines précisions sur les dédommagements.

— Quelles terres ont été réparties ?

— D'abord des propriétés appartenant à des particuliers ayant subi une condamnation définitive pour trahison, désertion, insoumission, collaboration avec l'occupant, et autres délits ou crimes relevant de la loi sur la protection de l'Etat.

» En deuxième lieu, des propriétés ayant appartenu aux ressortissants du Reich allemand non polonais, et aux citoyens polonais de nationalité allemande.

» En troisième lieu, des propriétés ou co-propriétés de personnes morales ou physiques lorsque leur surface globale dépassait soit 100 hectares de superficie pour l'ensemble, soit 50 hectares en terre cultivable, si ces propriétés se trouvaient sur des territoires des voïévodies de Poznan, de Poméranie et de Silésie. Ont été réparties aussi les propriétés dépassant 100 hectares pour l'ensemble, sans qu'il soit tenu compte de l'étendue des terres cultivables.

» Ainsi les traîtres, les collaborateurs les hobereaux et les princes, ont fait les frais de la réforme.

— Mais, quel sort a été réservé aux anciens propriétaires ?

— Les traîtres et les collaborateurs ne pouvaient prétendre à aucune indemnisation. Les autres propriétaires ont eu à choisir entre une attribution de terres dans les limites prévues pour tous par la loi, et une compensation sous forme de rente viagère équivalant au traitement d'un fonctionnaire moyen. Si les anciens propriétaires se sont bien comportés dans notre lutte contre l'envahisseur hitlérien, ils reçoivent une indemnité plus élevée.

» Dans les territoires de l'ancienne Pologne, fin 1949, près de 1.500.000 hectares avaient été distribués à plus de 300.000 familles. Il resterait à répartir les exploitations abandonnées par les paysans ukrainiens et blancs-russiens rapatriés en U.R.S.S., et les 95.000 exploitations ex-allemandes situées sur l'ancien territoire de l'Etat polonais.

» Le gros morceau s'est trouvé dans les territoires recouverts, repris à l'Allemagne en vertu des accords de Potsdam : il y a eu là quelque 9 millions d'hectares, dont 1.700.000 de forêts. Là, les anciennes propriétés de plus de 100 hectares comptaient dans la proportion de 46 pour cent du total, celles de 20 à 100 hectares dans la proportion de 26 pour cent, celles de moins de 5 hectares dans la proportion de 5 pour cent. C'était bien le pays des hobereaux prussiens. Toutes ces terres, en effet, appartenaient à des ressortissants allemands. Le partage a permis, entre autres, de faire éclater la base même du prussianisme, on ne pensera jamais assez à cela.

» Ont bénéficié de la réforme près de 5.000.000 de personnes qui, hier encore ouvriers agricoles, petits pay-

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT 241

sans endettés et peu sûrs de l'avenir, sont maintenant indépendants et libres.

» La moyenne des nouvelles propriétés — mais il n'y a eu là rien de systématique — atteint cinq hectares de terrains de qualité convenable, et deux hectares quand il s'agit d'exploitations maraîchères.

» La surface accordée à chacun dépend naturellement de la qualité des sols : les anciens combattants, soldats réguliers ou sans uniforme, les familles des victimes de la guerre, jouissent d'un droit de priorité à l'égard des autres bénéficiaires. A signaler que les citoyens polonais se trouvant à l'étranger pour des raisons ne dépendant pas de leur volonté conservent leurs droits ; ils pourront bénéficier de la distribution dès qu'ils rentreront en Pologne.

— Les bénéficiaires de la réforme ont-ils eu quelque chose à payer ?

— Oui, propriétés, outillage agricole, bétail, sont évalués à la valeur de la récolte moyenne annuelle du terrain donné. La récolte moyenne annuelle d'une terre de troisième classe est évaluée à 15 quintaux métriques de seigle sur le marché libre. Il est fait des facilités de paiement. Des versements peuvent s'échelonner sur dix ans et même sur vingt ans lorsqu'il s'agit de paysans qui ne possédaient pas de terre auparavant. Le premier versement, de l'ordre de 10 pour cent du prix d'achat, peut, dans certains cas, être ajourné à trois ans. Les paiements sont faits à une espèce d'office que nous appelons le Fonds national agricole.

— Qu'est-ce que c'est au juste ?

— C'est l'organisme qui a eu à prendre en charge toutes les terres confisquées et expropriées, avec leur outillage, leurs machines agricoles, leur cheptel, leurs animaux de basse-cour. Il redistribue tout cela, il équipe les fermes nouvellement créées et il administre les entreprises agricoles, sucreries, fromageries, minoteries, lai-

teries..., que l'Etat a pris sous son contrôle en vertu même de la réforme agraire.

» C'est ce même fonds qui encaisse et gère les sommes versées par les bénéficiaires de la distribution. C'est lui qui sert leur indemnité aux anciens propriétaires. Il peut accorder des prêts et réaliser des investissements. A préciser cependant que la répartition des terres se fait avec la participation des paysans eux-mêmes rassemblés dans des commissions communales dites de la réforme agraire et du partage des terres.

» Ce sont les paysans qui ont eu à dresser et qui dressent encore la liste des ayants droit et qui sont intervenus ou interviennent dans le partage du cheptel vif ou mort.

— Mais de quel genre de propriétés s'agit-il pour le paysan qui participe au partage ? Est-il vraiment propriétaire au sens où nous entendons ce mot en France ?

— S'il ne s'agissait que du sens que le mot a en France, il n'y aurait eu qu'une réforme agraire illusoire, formelle, si tu préfères. Chez nous maintenant le paysan prend possession de ses terres dès qu'elles sont délimitées, et il touche en même temps un titre de propriété en bonne et due forme. Il reçoit des terres libres de toute dette et de toute hypothèque. Il est propriétaire à titre individuel, mais sa propriété n'est pas absolue, elle est limitée : son exploitation, en effet, ne peut être en principe ni morcelée, ni vendue, ni affermée, ni hypothéquée. Le paysan raisonne et il raisonne juste ; il sait qu'avec le régime de la propriété absolue, il suffisait de quelques mauvaises récoltes, d'accident de personne ou de sinistre, de la paresse ou de la légèreté d'un membre de la famille, pour que celle-ci perdît tout et retombât au métayage et au salariat. Le paysan sait que les familles vraiment tranquilles et aisées sont celles qui possèdent, libre de toute hypothèque, la terre qu'elles peuvent travailler sans faire appel à la main-d'œuvre

LA TERRE A CEUX QUI LA CULTIVENT 243

salariée. Ce nouveau genre de propriété fait les exploitations saines et solides. Il procure aux paysans polonais tous les avantages de la propriété absolue et en supprime tous les inconvénients.

» Voilà. Mais dis-toi bien que distribuer la terre ne suffit pas. Si tu avais abandonné le nouveau propriétaire sur ses cinq hectares et dans ses bâtiments souvent en ruines, sans gros outillage, sans chevaux, sans engrais, sans aide et sans conseils, il aurait continué à croupir dans sa misère séculaire. Distribuer, c'est facile. Etre propriétaire ne suffit pas : encore faut-il que la terre puisse être cultivée et qu'elle rapporte. C'est à cette condition que le paysan verra son sort amélioré et que le pays tout entier s'en portera mieux.

— Et alors, comment avez-vous fait ?

— Voilà : l'Etat, d'abord, a accordé des crédits en argent, en nature, bois, ciment, verre, etc... Il a fait parvenir des produits industriels, charrues, engrais, briques, charbon, lainages, cotonnades, bonneteries ; la campagne reçoit 70 pour cent des textiles destinés à la vente libre, 80 pour cent des spiritueux, 50 pour cent du tabac, 80 pour cent des allumettes. C'est l'organisation syndicale agricole, appelée l'Entr'aide paysanne, qui établit la liste des ayants droit aux crédits.

» Un gros effort a été fait pour la reconstitution du cheptel. Je t'indique que, dès 1945, la Pologne a reçu 150.000 têtes de bétail de l'armée soviétique.

» Autre chose : il nous faut beaucoup de machines agricoles. Nous en achetons. Nous commençons à en fabriquer nous-mêmes. Il nous faut aussi électrifier les campagnes : à l'heure actuelle, nous électrifions plus de 1.000 villages par an. Avant la guerre, la moyenne annuelle était, tiens-toi bien, de vingt-deux. En 1955, à la fin du plan de six ans, 8.900 villages nouveaux auront été électrifiés.

» Et puis, il faudrait te parler de la lutte contre l'analphabétisme et aussi de l'éducation agricole en général qui se fait surtout par le moyen des corps spécialisés, c'est sûr, mais dans le concret et par l'exemple, par le moyen des fermes dites d'Etat car l'Etat, lorsqu'il a partagé les terres, s'est réservé un certain nombre de grands domaines qu'il exploite lui-même : tu visiteras des fermes d'Etat.

» Enfin, il faudrait te signaler l'existence de l'Union centrale des coopératives qui se double d'une Banque d'économie coopérative.

» A quoi sert pratiquement l'Union centrale des coopératives ? Elle fournit aux paysans les machines agricoles, elle livre les engrais chimiques, les matériaux de construction. Elle apporte à la campagne tous les produits industriels, articles de ménage, vêtements, matériels divers. Elle organise la production (dans les fermes d'Etat, dans les coopératives dites de production, chez les propriétaires individuels eux-mêmes). Elle dirige les produits vers la ville : elle supprime ainsi les intermédiaires qui sont la peste des paysans abandonnés à eux-mêmes. Chez nous, il n'y a plus de commanditaires aux Halles ; tout le monde s'en porte bien, à commencer par les paysans qui disposent intégralement du produit de leur travail. Mais nous arrivons.

CHAPITRE II

**UNE AUTRE GLÈBE,
UN AUTRE HOMME
(MIEDZESZYN)**

Dirigeants saboteurs et nouveaux responsables.

CEST un village qu'on découvre tout à coup dans la plaine de Mazovie, non loin des bords de la Vistule. Nous passons le village, nous quittons la grand'route. Nous voici dans une sorte de clairière sableuse. Tout autour, la forêt de pins. Sur un côté, un bâtiment neuf à quatre étages, blanc, agrémenté à la hauteur du premier étage et sur deux côtés d'une galerie couverte. Cela fait une belle demeure.

— Avant la guerre, me dit Békier, tu ne sais pas ce que c'était ? Figure-toi une maison de caractère assez spécial, où les richards de Varsovie venaient en toute discrétion et tranquillité passer du bon temps. Aujourd'hui, c'est un centre d'étude, de perfectionnement, si tu préfères, pour les responsables d'arrondissement du mouvement coopératif agricole. Il a fallu nous défaire des anciens cadres issus des grosses familles paysannes, tous pourris, prévaricateurs, hostiles à la réforme, ne l'acceptant que du bout des lèvres, ne demeurant dans les cadres du mouvement coopératif que pour tout saboter, le mouvement et la réforme.

— Comment ils sabotaient ? Lorsqu'ils avaient par exemple, à distribuer des engrais, ils se servaient d'abord ; ils servaient leurs amis politiques, les anciens propriétaires, ceux qui ont conservé jusqu'à 50 hectares

de terre. Les nouveaux possédants, qu'il s'agissait de déguster d'être propriétaires, ne recevaient rien ou presque. Ils faisaient cela pour les engrais et pour le reste, les machines, les ustensiles nécessaires à la vie. Il y a deux ans, cela allait assez mal. Les paysans ont réagi eux-mêmes : ils ont chassé par le moyen légal les vieux cadres et ils s'en sont donnés d'autres, sortis, ceux-là, du peuple et qui étaient, hier encore, de simples travailleurs. Ceux-ci sont honnêtes : ils ont l'esprit de classe. Il leur manque quelque instruction ? Nous y pensons, la preuve, tu la vois. Dans des centres comme celui-ci, il est dispensé à nos nouveaux cadres l'enseignement théorique et pratique dont ils ont besoin pour bien accomplir leurs importantes fonctions.

» Il y a à Miedzeszyn 120 élèves, 120 pensionnaires hommes et femmes. Il y a d'ailleurs trop peu de femmes encore.

» L'âge des élèves ? De 25 à 45 et même 50 ans. Ils sont logés, nourris, blanchis ; ils conservent leur salaire augmenté d'une prime.

» Le président d'arrondissement s'occupe de toute la vie agricole de son ressort : de la production, de la distribution des produits de la ville, des moulins, des stations de machines.

» Le président s'occupe aussi du ramassage des produits des exploitations et il les dirige vers les coopératives de consommateurs de la ville. Il contrôle l'administration intérieure des coopératives de production et leur comptabilité.

Le centre Miedzeszyn.

Nous sommes devant la porte du Centre. Elle s'ouvre. Les « élèves » sortent sur le perron, les uns souriants, les autres graves. Il y en a en effet de tous les âges. Une jeune femme m'offre un bouquet aux fleurs

bleu-blanc-rouge serrées par un ruban aux couleurs polonaises. Elle me souhaite la bienvenue. Dès qu'elle a terminé, du groupe des élèves part le cri : « Vive la France ! Vive le peuple français ! »

Emotion bien compréhensible du visiteur.

Békier me dit, après que j'ai eu remercié et crié : « Vive la Pologne ! Vive la démocratie populaire polonaise ! » : — Tiens, lève les yeux.

En effet, au-dessus de la porte d'entrée, une banderole rouge est là, qui porte cette inscription en lettres de carton blanches : « Vive l'amitié franco-polonaise ».

Nous visitons la maison. J'énumère au hasard des notes prises. Grande salle de réunions. Salle de jeu. Fleurs aux fenêtres, sur les tables. Parquet ciré. Dortoirs : couvre-lits à fleurs, rideaux roses avec des fleurs rouges et des feuilles vertes. Lavabos, eau chaude, eau froide. Quatre grandes salles d'étude. Corbeilles à papier. Murs peints à l'huile, couleur vert d'eau ou jaune clair. Chauffage central, radiateurs à dix tubulures d'un mètre de haut. Journal mural (consacré à la guerre de Corée). Chambres des professeurs : il y a des professeurs attachés au Centre et d'autres qui viennent de Varsovie pour faire leurs cours et partir après. La maison est radiophonisée. Les cours sont enregistrés, ainsi les élèves peuvent constamment se reporter aux leçons de leurs maîtres. Les chambres du personnel sont belles et confortables tout autant que les autres ; le personnel peut assister aux cours, me dit-on. Sur les murs des salles de classe, un règlement d'émulation. On pratique ici le travail collectif : groupes d'élèves, dirigés chacun par le meilleur d'entre eux qui fait ainsi fonction de répétiteur.

Je pose la question : — Combien y a-t-il d'élèves en tout dans des centres de ce genre ?

— En 1949, il y en a eu 47.000. En 1950, nous avons les 90.000 ! Tous nos employés, quelque

responsabilité ou spécialité qu'ils aient, passent dans ces centres.

— Quelles sont les matières d'enseignement ?

— La comptabilité, l'administration intérieure des coopératives de production, le commerce, les changements de structure de la campagne, toutes les questions rurales.

Nous descendons au rez-de-chaussée. La cuisine est dotée de tout l'appareillage moderne que l'on peut imaginer. La cuisinière a toque blanche et tablier blanc, les aides aussi. Les serveuses, jeunes, grandes, blondes, ont robe noire et tablier blanc.

La réfectoire, très grand, très clair ; murs peints à l'huile ; du feuillage partout ; partout des fleurs, des banderoles, des inscriptions, entre autres celles qui célèbrent l'amitié polono-soviétique, et celle-ci : « Les cadres décident de tout ». Autour des tables dressées en fer à cheval, ils sont tous là, les pensionnaires de Miedzyn, hommes et femmes de tous les âges, de tous visages, visages de paysannes et de paysans, toujours pareils, lavés par les mêmes pluies, tannés par les mêmes vents, brunis par les mêmes soleils, toujours ces mêmes rides autour des yeux, toujours les yeux si clairs. Ils me regardent avec un intérêt non dissimulé.

Biographies parlées.

BÉKIER se lève. Il parle de la France, de la classe ouvrière française, du peuple français, de nos luttes pour la liberté, de la résistance, de nos mineurs, de nos dockers, de Frédéric et d'Irène Joliot-Curie. Il termine en invitant ses grands élèves à prendre la parole.

Un silence.

Puis un jeune se lève, de basse taille, trapu, robuste, cheveux blonds et dont les mèches indociles tant elles

sont épaisses, tirées en arrière, font penser à des gerbes de blé. Une tête auréolée d'épis. Près de moi, Bachner, qui est des nôtres avec l'ami Korngold, de sa bouche à mon oreille, traduit au fur et à mesure que le paysan qui s'est levé parle. Je peux ainsi prendre quelques notes ; je les transcris sans arrangements ni fioritures :

— Mon père était ouvrier saisonnier. Il avait six enfants et pas beaucoup de travail : c'était la misère toujours. Aujourd'hui, le peuple est le maître, nous connaissons tous l'aisance.

» Grâce au gouvernement populaire, nos rêves de jeunesse sont devenus des réalités. Hier, je voulais étudier et je ne le pouvais pas. Aujourd'hui, je peux apprendre. Je vis comme un homme. Je voudrais que tous les jeunes du monde soient mis dans les mêmes conditions que nous. Je souhaite que la jeunesse française, que les jeunes paysans français, puissent être aussi sûrs de leur avenir que nous. La jeunesse polonaise ne se sentira pleinement libre que lorsque toutes les jeunes de la terre seront libres comme nous le sommes nous-mêmes.

C'est le tour d'un autre « élève » : trente ans, sec et mince ; dans le visage grave, on devine qu'il y a eu beaucoup de souffrance dans cette vie d'homme :

— Je suis de la campagne de Czesochowa. Nous connaissons la France, nous en avons beaucoup entendu parler ; avant, nos aînés parlaient chez vous. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose, ils reviennent chez nous : en Pologne, il y a du pain pour tout le monde. Notre amitié pour les Français est grande. Aujourd'hui chez nous, c'est la liberté et le travail ; la politique de nos gouvernants est juste. Nous, nous avons mené avant, pendant et après notre libération, notre lutte révolutionnaire, chassé les nazis et détruit la vieille forme de gouvernement qui opprimait notre patrie. Nous voulons que la paix dure. L'un des résul-

tats de notre lutte se voit ici : les ouvriers et les paysans ont des écoles comme celle-ci, et souvent plus belles que celle-ci. La lutte n'est pas terminée en Pologne ; les propriétaires dépossédés, nos exploités d'hier, ne s'estiment pas encore vaincus et ils s'occupent à nous tendre tous les pièges possibles et à nous gêner dans notre travail de construction.

» Je suis fils d'ouvrier ; nous étions quatre frères, nous étions souvent chômeurs, nous avions faim ; chez nous le pain était fermé au cadenas ; il était soigneusement coupé en tranches minces ; la mère faisait les choses au mieux pour que chacun ait sa part et que le pain dure le plus longtemps possible. La part de chacun était toujours petite, insuffisante. Nous n'allions pas à l'école, nous ne pouvions pas y aller ; notre père et notre mère auraient bien voulu nous y envoyer, c'est sûr, mais les conditions de notre vie ne le permettaient pas. Nous ne pouvions pas apprendre. Deux de mes frères — nous nous sommes tous battus — ont été assassinés dans les camps de concentration. Mon père a été tué chez lui. Moi, j'ai été envoyé en travail forcé en Allemagne. Là, j'ai appris beaucoup, mes yeux se sont ouverts. L'Armée rouge nous a délivrés. Au retour, malgré les deuils, il y avait déjà dans mon pays beaucoup d'enthousiasme. Nous avons compris tout de suite que les choses allaient changer, que chacun aurait droit au travail, que chacun trouverait du pain, que nous n'aurions plus faim.

» Le peuple est au pouvoir. Nos gouvernants ont tenu la promesse de la terre que d'autres avaient faite depuis des siècles ; ils nous ont donné le pain et aussi l'instruction. Chaque homme a accès à la technique moderne, à la culture.

Un troisième prend la parole. Rien de rude dans l'aspect, impression de finesse et de timidité, voix posée :

MIEDZESZYN

251

— Je suis fils d'ouvrier. J'ai été à l'école avant la guerre, mais je n'ai pu terminer mes études ; cela arrivait beaucoup alors ; j'étais doué cependant. J'ai eu un métier : boulanger. Je continuais à apprendre tout seul. J'aimais beaucoup les arts plastiques, l'architecture, mais je ne pouvais qu'en rêver. Je gagnais misérablement mon pain. Jusqu'en 1944, travail forcé en Allemagne. A la libération, on m'a confié des tâches difficiles dans le travail social à la campagne. J'ai quatre enfants, ils vont à l'école ; ils sont bien nourris, bien habillés ; il y en a un qui a les goûts que j'avais lorsque j'étais jeune ; il est à l'Ecole des Beaux-Arts ; j'en suis très content ; ce que le père n'a pu faire, le fils le fera.

» Je vous demande de saluer de notre part nos camarades ouvriers et paysans de France.

Une femme, grand visage où la rudesse des traits est adoucie par beaucoup de grâce, une belle charpente de paysanne, la cinquantaine, prend la parole :

— Mon père était d'origine inconnue ; nous avions un lopin de terre. Je n'ai pas pu terminer mon école primaire ; j'ai essayé de suivre les cours du soir, c'était difficile. Il fallait travailler beaucoup pour gagner juste de quoi vivre. Je me suis mariée en 1930. Mon mari était membre du Parti communiste ; il était souvent parti. Nous allâmes à Varsovie. Là, j'ai connu des ouvriers, des intellectuels démocrates ; à les entendre parler lorsqu'ils venaient chez nous, je m'instruisais ; c'était comme si j'étais à l'école, mais une école où l'on ne se contentait pas seulement d'apprendre des règles de grammaire, des dates d'histoire et la liste des rois de Pologne. Je découvrais ainsi beaucoup de choses, et je donnais mon avis et l'on me disait que c'était juste. L'occupation est venue ; mon mari a voulu que je rentre chez mes parents à la campagne ; j'ai fait de la couture. Je conservais la liaison avec le Parti communiste. J'aidais comme je pouvais. Je n'ai pas fait

d'action d'éclat. En octobre 1944, on a organisé le Parti ouvrier dans ma commune ; je me suis fait inscrire. Mon mari avait été fusillé. Il y avait une coopérative de consommation ; je m'en suis occupé. J'ai adhéré à l'Entr'aide paysanne.

» En 1948, on a réorganisé en Pologne tout le système coopératif, cela nous a donné bien du tracas et beaucoup de travail, mais la réorganisation était nécessaire. J'ai fait mon possible pour comprendre et pour appliquer dans notre coin les nouvelles décisions. Celles-ci étaient souhaitées par beaucoup, cela a facilité la tâche. En 1948 toujours, moi qui quatre ans auparavant savais juste tirer mon aiguille, me voici présidente de l'organisation de chez moi. J'ai eu alors à m'initier aux questions commerciales ; cela a été dur, mais cela aussi c'était nécessaire. Il y avait à la direction de nos coopératives locales une clique d'hommes, restes de l'ancien régime, qui n'avaient qu'un souci : ramasser de l'argent et pourrir le mouvement coopératif ou le gérer de manière à dégoûter les paysans d'être propriétaires. Ils servaient d'abord les propriétaires d'hier, ceux qui ont pu conserver jusqu'à 50 hectares de terres. C'est de ces gens-là que j'étais entourée. Ils ne reculèrent devant aucun moyen pour me décourager ; ils allèrent jusqu'à commettre un vol avec effraction ; il fallait me prendre l'argent de la caisse, m'empêcher de faire mes comptes, m'empêcher d'établir le bilan de leur gestion malhonnête. Nous avions des dettes en effet, et comment en aurait-il été autrement, avec les bandits qui nous avaient précédés ?

» En 1948, nous étions 32 membres dans notre coopérative ; après un an de travail, nous avons été quarante. J'ai suivi des cours. J'ai fusionné dans la nôtre d'autres organisations agricoles ou commerciales. En 1949, nous avons éliminé onze personnes, des socia-

listes de droite, ceux-là qui nous avaient créé tant d'ennuis et qui continuaient à se conduire mal.

» Aujourd'hui, je suis à la tête du mouvement coopératif de notre arrondissement ; nous sommes 700 coopérateurs ; j'ai sous mes ordres 103 employés répartis dans onze coopératives communales et 90 succursales ; j'ai la responsabilité de quatre moulins, d'un certain nombre d'ateliers individuels et de deux ateliers collectifs, de quatre boulangeries, de onze centres de machines agricoles, de quatre stations de tracteurs. En 1949, mon chiffre d'affaires a atteint un milliard quarante trois millions de zlotys. Aujourd'hui, nous avons dépassé les moyennes prévues. Nous marchons depuis janvier sur un chiffre d'affaires mensuel de 200 millions de zlotys. Nos bénéfices sont de 1.300.000 zlotys. La comptabilité nous donne quelque souci ; elle avait toujours été mal tenue ; nous avons à réparer des erreurs et des fautes anciennes, et il faut que je fasse des efforts pour bien comprendre la tenue des livres.

Le blé a levé.

SUR les tables du réfectoire de Miedzeszyn, il y avait des drapeaux en papier rouge et blanc et des drapeaux bleu-blanc-rouge. Il y avait aussi des glaïeuls blancs et rouges et des bouquets de fleurs des champs à nos trois couleurs.

Après que j'ai eu dit quelques mots de remerciement et parlé de la lutte de la classe ouvrière française pour le pain et la paix, paysans et paysannes, professeurs et membres du personnel, se levèrent. La *Marseillaise* fut entonnée sur un rythme lent, mais c'était la *Marseillaise*. En mon esprit, j'évoquais tous ceux qui, dans mon pays, travaillent et peinent ; je vis nos plaines, nos montagnes, nos fleuves, nos ports, nos mines et nos

usines. Le chant national polonais suivit, qui est si beau dans sa fière solennité et qui rend si beaux les visages des Polonaises et des Polonais qui le chantent. Elle est profondément enracinée l'amitié de nos deux peuples ; bien fous ceux qui ne veulent pas en tenir compte, ceux qui vont se figurant qu'il sera possible peut-être d'opposer un peuple à l'autre, de les faire se battre l'un contre l'autre.

Toujours chantées en chœurs, des chansons succédèrent aux deux hymnes. Entre autres, la chanson de guerre intitulée *l'OCA*, du nom de la rivière russe sur les bords de laquelle elle a été composée au sein de cette armée polonaise qui, par la suite, marcha glorieusement jusqu'à Berlin : « Nous avons passé beaucoup de rivières mais la plus belle est la Vistule. »

Je venais d'être témoin à Miedzeszyn de cette chose extraordinaire : la création d'un monde nouveau.

Ainsi, la Pologne est émue jusqu'au plus profond de sa paysannerie. Ces hommes et ces femmes conscients, obstinés, simples comme le bon pain, ces constructeurs, ils ont la grande chance, la suprême joie, de préparer de leurs mains rudes une autre glèbe et qui sera enfin douce à tous ses enfants.

CHAPITRE III

**UNE AUTRE GLÈBE,
UN AUTRE HOMME
(SEROKI ET TERESIN)**

**La terre, c'est sûr...
mais il faut aussi changer l'homme.**

L'AUTO filait sur Seroki. Journée de clair soleil. Sur la large route noire et lisse passaient les voitures en triangle des paysans se rendant à quelque marché voisin, l'un de ces marchés où se trouvent en abondance toutes les richesses de la campagne : beurre, œufs, fruits, graines de tournesol, volailles, poissons. Il devait se tenir aussi une foire aux chevaux, car nombreuses étaient les bêtes qui suivaient derrière les « wozy ». La remarque s'impose : on voit peu de camions et de camionnettes sur les routes polonaises ; cela viendra comme sont venues les bicyclettes et les motos ; il reste que la cavalerie et le cheptel en général se reconstituent à vue d'œil.

Dans la voiture, il y avait Alfred Uhlig, chef du service de la méthodologie du bureau d'éducation des coopératives paysannes ; il y avait aussi mon ami Thadée Wisniewski que j'avais connu à Paris et qui voulait bien m'accompagner dans mes visites pour me servir de guide et d'interprète. Alfred Uhlig parle assez bien le français bien qu'il n'ait jamais mis les pieds en France.

Ici, la campagne est plate, mais avec de très légères ondulations, avec des morceaux de forêts et des vergers. Le ciel est très haut, bleu, moutonné de nuages blancs. De-ci, de-là, au milieu d'un bouquet de pins, un « dwor », une maison seigneuriale avec ses tourelles de côté et son architecture du « bon » vieux temps. On rêve de vivre là. Campagne cultivée aussi ; la démocratie populaire a réduit considérablement l'étendue des terres abandonnées. Uhlig me renseigne sur ce chapitre. En 1945 étaient en friches près de 8 millions d'hectares ; en 1948, il ne restait plus que 1.500.000 hectares à mettre en culture. La superficie des terres emblavées a considérablement augmenté. Il y a eu une audacieuse politique d'investissement. En 1947, 16 milliards ; en 1948, 24 milliards ; en 1949, 40 milliards. En 1938, la terre polonaise recevait 95.000 tonnes d'engrais artificiels ; en 1949, elle en a reçu 870.000 tonnes. Le plan de six ans va considérablement multiplier cet effort. Il n'y avait que 4.000 tracteurs en 1949 ; en 1955, il y en aura 60.000. Cela va réduire la main-d'œuvre agricole dont le surplus sera absorbé par l'industrie. Cela va faire monter les rendements.

Mais cela ne serait pas possible si l'on ne changeait pas l'homme, le paysan et la paysanne ; la tâche la plus importante et aussi la plus difficile est là.

Maison nouvelle, village nouveau.

Nous allions donc vers Seroki. Uhlig et moi nous causions, demandant de temps à autre à Wisniewski de nous aider à nous faire comprendre l'un de l'autre.

Le Bureau d'enseignement des coopératives paysannes où travaille Uhlig s'occupe d'établir des programmes d'études, d'élaborer des méthodes, de rédiger des manuels, de les éditer, de monter les bibliothèques ; il

SEROKI ET TERESIN

257

contrôle des écoles techniques, écoles de meuniers, de boulangers, de mécaniciens, de comptables. L'instruction générale qui est donnée dans les Centres de l'Union des coopératives touche aux problèmes politiques de la Pologne actuelle, à l'idéologie marxiste, à l'histoire du mouvement ouvrier et paysan, aux problèmes professionnels, à l'organisation des entreprises, à la planification, aux statistiques, aux méthodes commerciales, à la connaissance des marchandises. L'instruction pratique porte sur la comptabilité courante, sur la structure des machines ; il y a des stages uniquement consacrés à l'enseignement pratique ; ils durent deux semaines : les stages où sont dispensés l'enseignement pratique et l'enseignement général durent six mois.

Nous traversons village après village. Uhlig m'explique :

— Dans ces villages, il y a des maisons bâties sur terre battue, en bois, au toit de chaume ; c'était la maison habituelle du paysan et du villageois. Vous voyez aussi de nombreuses maisons en briques, au rez-de-chaussée surélevé, ce qui veut dire qu'il y a un plancher, et qui ont même un étage ou un vaste grenier. Les briques, il y en a qui sont neuves ; nous en fabriquons beaucoup à présent. Il y en a d'autres qui sont vieilles et pourtant les maisons, elles, cela se voit au bois des portes et des fenêtres, aux tuiles du toit, elles ne datent que d'hier. Briques vieilles et maisons neuves, vous comprenez ? Il y a là quelque chose qu'il faut expliquer.

— D'abord, cette région à l'ouest de Varsovie a connu en 1944-45 de grandes batailles ; tout a été détruit. Tenez, les arbres, le long de la route, ils sont bien jeunes, ils ont à peine cinq ans. Alors, beaucoup de chaumières et de granges ont brûlé. Quand il s'est agi de se réinstaller, de construire la maison, l'écurie, la grange, la ferme, on n'avait pas de matériaux, pas de bois, pas de paille. On a pensé que près d'ici se trou-

vait, malheureusement, une immense carrière de briques : Varsovie en ruines. On a pris les « wozy » qui restaient sur leurs roues, on en a fabriqué avec des poutres ou des lambourdes, avec des roues de camions laissés là par la bataille. On a attelé un cheval ou une vache et on est parti. Dix ou vingt ou trente kilomètres à l'aller, autant au retour ; on revenait avec un chargement de briques, briques du ghetto, briques du Palais royal, briques de Nowy-Swiat ou de Stare-Miasto. Les paysans les payaient cinq zlotys pièce, et les sommes récupérées allaient au fonds de reconstruction de la capitale. Vous voyez, me dit Uhlig en souriant, comme pour compléter sa démonstration, vous voyez les jolies maisons, les jolis villages que cela a fait. On a aidé Varsovie, Varsovie a aidé les paysans. La maison campagne change d'aspect.

Uhlig tient toutefois à ajouter : — C'étaient là des moyens de reconstruction un peu artisanaux. Le plan de trois ans a systématisé la construction de la maison à la ville et à la campagne. Le plan de six ans va faire mieux puisqu'il se propose de construire, d'ici 1955, 723.000 pièces d'habitation dont la campagne aura sa large part.

Seroki et Teresin.

Le centre de Seroki, on y arrive par un chemin bordé de grands arbres, puis c'est l'ouverture, l'élargissement de la clairière. Un beau pavillon du siècle dernier est comme appuyé sur un épais bouquet de pins. L'intérieur possède de vastes pièces bien parquetées, bien lambrissées, au-dessus des portes tous les macarons d'époque, toutes les enjolivures peintes ou stucées, directement prises au XVIII^e siècle français. Toujours ma pensée va aux anciens hôtes. Ils devaient avoir la vie belle. Chaque saison devait ménager aux habitants favorisés

de la demeure des joies très belles; joies de l'été resplendissant dans les toilettes claires et sous les larges chapeaux de paille fleuris; joies de l'automne d'or de Mazovie avec ses miels et ses fruits et son gibier et ses premières flambées dans les immenses cheminées, le soir; joies longues de l'hiver enneigé, le traîneau, le patinage, la chasse encore, les visites aux « dwory » des alentours, et, dans la demeure chaude, musique de Chopin, jeux anciens, grands récits de la guerre contre les Soviets, rêverie sur les albums de photographies: le Vésuve, Monte-Carlo, Baden, Evian, et, aussi, cet hydromel chaud qui va au plus profond des tissus et fait l'homme généreux. Tu parles! Quant aux paysans, eux, nous le savons, ils s'entassaient presque parmi leurs bêtes, dans leurs immondes chaumines, pas très loin d'ailleurs du « dwor » seigneurial, là, derrière le pudique rideau de pins.

Ainsi en était-il encore en 1939; ainsi en était-il encore au temps du Gouvernement général de l'hitlérisme et de ceux qui s'y rallièrent; ainsi en était-il encore dans les débuts de 1945. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et cela est bien.

La maison compte 45 élèves dont 16 femmes. Age: de 19 à 48 ans. Parmi eux, quelques ouvriers et deux intellectuels. Il en est qui parlent français, entre autres Théophile Boczkowski, un expulsé de France (encore un) et qui n'a pas encore compris, lui aussi, pourquoi il a été expulsé. Résistant, bon travailleur. Il a une sœur à Potigny (Calvados), Jeannine Vernault.

Le centre de Seroki est du degré élémentaire.

Le niveau des élèves n'est pas égal; que l'on imagine ce que cela suppose d'efforts chez les maîtres et de bonne volonté chez les élèves.

Mais ici, à Seroki, il n'y a plus d'âges. Il y a une seule volonté. Il y a de l'expérience et du savoir mis en commun. Chacun a quelque chose à apporter à tous.

C'est bien cela qui explique l'aisance que je découvre dans les gestes et les paroles de chacun.

J'interroge une jeune fille ; elle est comptable.

— Qu'avez-vous fait pour la paix ?

Elle sourit.

— La question m'étonne. En Pologne, tout ce que nous faisons, c'est pour la paix. C'est en pensant à la paix et pour mieux l'assurer que nous sommes dans ce centre. Lorsque nous travaillons dans nos emplois respectifs, c'est parce que nous pensons à la paix que nous essayons de travailler mieux, de dépasser les normes comme on dit. Et puis les femmes et la paix, cela ne fait qu'un. Mais je comprends, vous voulez savoir ce que j'ai fait de particulier, de spécial ? Je n'avais jamais pensé à cela. Eh bien ! je suis membre de la Ligue des femmes polonaises, j'y travaille assidûment, et naturellement, avec deux de mes camarades, je me suis employée à faire signer l'appel de Stockholm.

— Est-ce qu'on a signé facilement ?

— Chez les uns oui, les autres non. Il a fallu expliquer, discuter, jamais trop longtemps, il est vrai : ici on sait ce que c'est que la guerre, dans chaque famille, il y a eu plusieurs tués ou massacrés : on se souvient. Il y en a qui me disaient : — Vous croyez que ma signature, cela suffira pour empêcher ?

— Que répondiez-vous ?

— Lorsque votre signature s'ajoutera à des dizaines, à des centaines de millions de signatures, oui, cela « empêchera ». Votre signature, cela compte beaucoup.

Après Seroki, j'ai visité Teresin où se tient un centre du degré supérieur.

J'ai eu l'impression d'arriver dans un château de très confortables proportions : il n'y avait là qu'un ancien pavillon de chasse. Si tel était le pavillon de chasse, que devait être le château, l'un des trente châteaux du comte Ducki-Lubecki !

SEROKI ET TERESIN

261

Ainsi se nommait le propriétaire d'hier, le propriétaire d'aujourd'hui étant l'Union des coopératives paysannes. La vaste et luxueuse demeure abrite aujourd'hui une cinquantaine de pensionnaires dont les âges vont de 20 à 50 ans et qui tous trouvent facilement place aux heures des repas dans la salle à manger bordée sur l'un de ses longs côtés d'un immense bahut en chêne sombre sculpté. Il y a aussi la salle d'étude, la salle de jeux, la bibliothèque, la salle de musique avec son poste de T.S.F., son tourne-disques, son piano à queue. Il y a la cuisine et les chambres à coucher. Il devait y avoir du monde aux chasses du comte Ducki-Lubecki. Là encore, l'imagination part. Ce qu'on imagine, les chasses, les grands repas interminables, c'était encore hier. Aujourd'hui, on forme ici les dirigeants de la paysannerie polonaise et qui sont les fils et les filles de la paysannerie polonaise.

CHAPITRE IV

UNE COOPÉRATIVE DE PRODUCTION : KULICE

Albert Wojtas, un « Français ».

C'EST un matin d'août, très beau temps, la Baltique bouge à peine. La plage de Sopot est encore déserte. Personne non plus sur le long môle en bois goudronné dont on m'a dit hier qu'il est le plus grand du monde. Les estivants dorment; ils ont dansé une grande partie de la nuit sur la piste de la plage, dans des salons du Grand Hôtel. Il n'y a pas une voile sur la mer. La lumière blanche donne aux lointains marins les tons laiteux qu'ont certaines chairs de femmes. J'avais imaginé la Baltique toujours grise, et sa mer, et son ciel. Voilà que je retrouve ici les enchantements de lumière de mon golfe corse du Valinco.

De Sopot au centre de Gdansk, une avenue bordée d'arbres et de massifs et de villas toutes fraîches, une allée d'enchantement longue de douze kilomètres. A toutes les fenêtres, des géraniums rouges.

Passé Gdansk, nous nous en allons vers le Sud. Nous allons visiter des coopératives de production et des fermes d'Etat installées sur le territoire de l'ancienne Prusse orientale.

Mes compagnons de voyage : Wisniewski, qui va m'être aujourd'hui de grande utilité, et Albert Wojtas,

UNE COOPERATIVE DE PRODUCTION 263

un responsable des questions paysannes à la Fédération du Parti ouvrier unifié de la voïévodie de Gdansk.

Wojtas avait quitté la terre polonaise en 1926. Emigration de la faim. Il a travaillé aux mines de fer de Homécourt, puis aux hauts-fourneaux de Jœuf. Il sait qui est M. de Wendel et ce n'est guère avec attendrissement qu'il prononce son nom. On comprend qu'entre lui et le maître de forge il y a un vieux compte qui n'a pas encore été complètement réglé. De Jœuf Wojtas est revenu ensuite à Homécourt. En 1936, il est à Oboué-Pont-à-Mousson, comme mineur. Engagé en 1939 dans l'armée française, versé dans l'armée Sikorski, il se bat. Il est dans la Résistance. En 1946, il rallie la Pologne où il sait qu'il y a du travail et que l'on manque de bras. Un grand sec, tirant plutôt sur le roux, visage fait à coups de serpe. Il connaît sa campagne polonaise comme sa poche. Il l'aime, et cela se voit rien qu'à sa façon de regarder les champs cultivés ou de s'attrister lorsque nous passons devant des terrains en friches. Il parle un français approximatif où les mots de ses anciens métiers et de l'argot ouvrier sont l'essentiel du vocabulaire. La syntaxe est plus que chancelante ; il vaudrait mieux dire qu'elle brille par son absence ; elle est remplacée par les gestes dont Wojtas accompagne ses mots. Un nom, un geste : le geste remplace le verbe.

Sur la route de Kulice.

SUR notre droite, sur notre gauche, un paysage plat que les couleurs de l'été rendent supportable.

La route est animée.

Voici un camion de jeunes filles du Service à la Pologne, grosses joues, bras musclés, solide gabarit de femme. Des chants.

Ici plus qu'ailleurs régnaient les grands propriétaires, les hobereaux, et qui possédaient les meilleures terres.

— Terre grasse, dit Wojtas en me montrant la terre de la main. Lorsqu'elle est sèche, difficile à travailler. Dans deux ou trois ans, après culture régulière et engrais, elle sera plus facile.

Beaucoup de bouquets d'arbres épars. On a l'impression d'un bocage, mais assez clair et sans chemins encaissés.

Les Ponts et chaussées ont fait de nouvelles routes qu'on empierre avec des pavés de granit de Suède. On goudronne ensuite. On redresse les anciens chemins qui prenaient leur temps à aller d'une ferme à l'autre.

Cultures : blé, betteraves à sucre, orge, avoine, seigle.

Cette terre dépasse à peine le niveau de la mer ; il y a toujours trop d'eau. Des plantations d'arbres vont être entreprises sur la côte.

Nous traversons village après village. La route est vraiment sympathique avec sa bordure de tilleuls ou de marronniers.

Voici un moulin à vent.

— Abandonné, me dit Wojtas, maintenant moulin électrique.

Voici des champs de chanvre. « Konopia », s'écrie Wojtas qui a oublié le nom français. Le chanvre est une plante triste avec sa tige presque noire le long de laquelle les feuilles courtes et allongées tombent vers la terre.

— Du lin !

C'est vraiment plus gai le vert d'eau du lin.

Un nouveau chantier des Ponts et chaussées. Ici, on ne coupe pas un tournant inutile. C'est plus simple encore. Dans ce paysage à montagnes russes, il y a des côtes assez sérieuses, dangereuses parce que cela monte deux fois et aussi parce que quand on approche du sommet la visibilité est nulle de jour (la nuit, il y a les phares des automobiles). Alors on détruit la côte,

UNE COOPERATIVE DE PRODUCTION 265

on rase, on aplanit. Les automobilistes pourront voir loin devant eux.

— Ce n'est rien cela, dit Wojtas, bientôt une autostrade Varsovie-Gdansk. Avec le plan de six ans 6.000 kilomètres de routes nouvelles en Pologne.

Le geste de Wojtas va d'une vitre à l'autre de la voiture.

Maintenant, nous entrons dans la petite ville de Tczew. 30.000 habitants. La route, là, rejoint la Vistule, cette matrone opulente et lente. Nous laissons le fleuve sur notre gauche sans l'avoir traversé et nous continuons vers le Sud.

Nous sommes sur la bordure orientale de la Suisse polonaise. Ce n'est vraiment plus un pays de plaine. Tout un emmêlement de croupes allongées, de cônes arrondis, avec des angles de chute très aigus. A certains moments, un grand nombre de maisons et de bouquets d'arbres ; dans peu de temps, il y aura là une importante région d'élevage.

Et, plus que jamais, des tilleuls le long de notre chemin, mais des tilleuls énormes ; je n'en ai jamais vu de pareils. Je comprends maintenant que les statues géantes du fameux retable de Cracovie aient pu être taillées dans le tilleul. L'artiste de Cracovie a trouvé l'arbre qu'il fallait et un arbre qui pourrait être considéré mieux que le pin comme l'arbre de la Pologne. Qui me disait que les enfants et les femmes de Pologne ont la couleur des fleurs de tilleul ? Et qu'est-ce que ça doit sentir bon ces routes-là au moment de la floraison !

Sous mes yeux, le paysage est d'abord vert et jaune, par carrés, par triangles, par rectangles. Les ondulations à l'horizon sont bleues ; maisons éparses, toits rouge vif, façade à fronton triangulaire blanc aveuglant. Un paysage à caresser avec la main. Wojtas est sensible à cette chose physique :

— Tout à fait plat, pas joli.

C'est sûr, mais même au-dessus de ce qui est tout à fait plat, il y a le ciel, et qui bouge. et qui change. et qui abaisse ses tentures très bas ou les fait disparaître, qui fait rouler ses nuages en éclatantes cavalcades blanches ou en sinistres escadrons, le ciel toujours vivant, aussi, avec sa lune et ses étoiles, toujours varié et donnant vie à la terre la plus morne.

« La plaine immense et nue où le nuage passe », disait un Verhaeren un peu trop oublié.

Aujourd'hui, dans le ciel de Poméranie, il n'y a que du bleu pur, et c'est tant mieux.

Wojtas redevient pratique : — Encore beaucoup de petits champs, estime-t-il.

Tout à l'heure, et presque à ras de toit, ont passé des cigognes. Cela m'a jeté dans l'émerveillement : je n'avais jamais vu voler des cigognes que sur des livres d'enfants ou chez Erckmann-Chatrian et Selma Lagerlöf. A présent, à l'entrée d'un village, en voici un véritable troupeau en train de paître. J'ai presque envie de dire au chauffeur d'arrêter. Mon amour-propre est le plus fort. Je ne dis rien.

Nous allons entrer dans Pelplin.

Sous une voûte de tilleuls centenaires, on élargit la route. Une sucrerie, un chemin de campagne, mi-empierre, mi-non-empierré. Pourquoi ? Wojtas me fait comprendre que la partie non empierrée est réservée aux attelages, aux chevaux. Il passe des attelages. Pousière !...

— Vivement des camionnettes, dit Wojtas, beaucoup de camionnettes, de camions. En 1955, nous aurons fabriqué 13.000 camions de 3 tonnes et demie, 12.000 de 2 tonnes et demie.

Nous voici maintenant dans une grande cour de ferme animée du bruit d'une batteuse. C'est la coopérative de production de Kulice.

UNE COOPERATIVE DE PRODUCTION 267

Coopérative de production ? Pourquoi ?

OUI, mais qu'est-ce qu'une coopérative de production ?

Il reste entendu que la terre, en Pologne, appartient, soit à l'Etat, soit à des particuliers, ces particuliers disposant de propriétés allant de 5 à 50 hectares. Ce sont là des propriétés privées, on l'a vu, qui ne peuvent être ni morcelées, ni vendues, ni affermées, ni hypothéquées ni en totalité, ni en partie. Elles doivent être cultivées. Personne en Pologne n'a le droit, au nom du droit de propriété, de laisser son bien à l'abandon. L'Etat, l'Entr'aide paysanne, l'Union des coopératives, aident les paysans à tirer le meilleur parti de leur lot, qu'il s'agisse de la production, de la transformation des produits ou des échanges (campagne-ville ou ville-campagne). Il ne s'agit nullement de laisser le paysan seul et en butte aux manœuvres des anciens propriétaires ou de ces propriétaires qui ont conservé quelque cinquante hectares ainsi qu'une certaine influence sur leurs anciens domestiques ou valets de ferme.

Il est évident que l'on ne saurait construire victorieusement le socialisme à la ville et à la campagne sans une action systématique tendant à affaiblir et finalement à détruire cette position forte que détiennent encore les capitalistes paysans. L'existence des paysans capitalistes qui représentent un élément étranger et ennemi dans notre système économique, et l'exploitation pratiquée par eux, constituent un frein économique et social, et politique, aussi bien pour le développement de l'économie agricole que pour celui de l'économie nationale tout entière (Hilary Minc).

Il faut rendre indépendant le paysan pauvre d'hier, rallier les paysans moyens, les persuader que certaines

méthodes de culture valent mieux que d'autres, les persuader entre autres que les moyens d'une grande culture mécanisée ne peuvent s'appliquer sur les petites propriétés.

En d'autres mots, il faut convaincre les paysans de la supériorité de l'économie paysanne collective de production sur l'économie paysanne individuelle. Convaincre et non imposer. Dès qu'une volonté de coopération se fait jour, la faire bénéficier de toute l'aide désirable. Des voyages d'étude sont organisés en direction des kolkhoz de la fraternelle Union soviétique.

Kulice.

A Kulice, la coopérative est installée sur une ancienne propriété allemande.

La coopérative de production a été constituée en mai 1949. Elle se compose de 37 membres groupés dans 22 familles qui ont mis en commun toute la terre, tout le matériel, tout le cheptel vif, à l'exception des fermes individuelles. Chaque famille dispose pour son usage propre d'un jardin de 50 ares, de poules, de vaches, de veaux, de cochons.

Le directeur de la coopérative, Franciszek Muracki, me précise que l'association dispose de 347 hectares dont 317 sont cultivés, le reste étant destiné aux pâtures.

Nous visitons les lieux. Dans une porcherie envahie d'hirondelles et très propre (on me demande d'essuyer mes pieds avant d'entrer) outre les mères laies, s'agitent, infatigables, 65 petits cochons.

L'étable aux vaches : 56 hollandaises. Muracki me fait dire que, dans peu de temps, il disposera de 80 laitières et de 50 bêtes pour l'élevage.

L'écurie ne compte que 16 chevaux.

— C'est peu dit notre guide, mais nous avons des tracteurs. 16 chevaux suffisent. L'année dernière, nous

UNE COOPERATIVE DE PRODUCTION 269

n'avions pas de cochons, pas de vaches, et seulement six chevaux. Nous avons bénéficié d'un crédit de l'Etat remboursable en cinq ans, c'est-à-dire en 1954. En 1951, nous aurons tout remboursé.

Le sol de l'écurie est meuble. Je le fais constater.

— Il sera pavé cet hiver.

Voici la charronnerie-menuiserie.

Puis, nous nous dirigeons vers la batteuse autour de laquelle s'activent une dizaine de garçons et de filles couverts de sueur et de poussière.

— Quelles sont vos cultures principales ?

— Blé, betterave, pomme de terre, et certaines herbes.

— Certaines herbes ?

— Oui, nous cultivons vingt hectares d'herbes. Nous battons, nous trions, nous gardons les herbes de bonne qualité que nous semons ensuite.

— Quelles sont vos perspectives ?

— Accroissement de la production animale, produire plus de froment et d'orge que de seigle, augmenter la production de betterave à sucre, accroître la production de plantes fourragères.

Je demande à parler à l'un des paysans qui s'occupent à battre. J'ai en face de moi Roman Debek. Petit, la figure effilée, quelque peu inquiet.

Débek a 37 ans. Il est marié. Il a cinq enfants. Avant la guerre, il était ouvrier agricole dans cette même exploitation qui est aujourd'hui en partie la sienne. Il y gagnait 75 grosz par jour : la valeur de deux kilos de pain ; et aussi un peu de grain : 40 kilos de seigle par mois. Dans sa famille, ils étaient huit ; à huit, ils disposaient d'une pièce d'habitation. Lorsque quelqu'un avait besoin d'une paire de pantalons, toute la famille devait se mettre à économiser. On s'habillait ainsi à tour de rôle. On mangeait du pain noir ; on mangeait de la viande quand on tuait un porc, c'est-à-dire une fois par an.

Vu sa faible constitution, il n'a pas été soldat. Il est resté au domaine jusqu'en 1943. A cette date, il a été enrôlé dans l'armée allemande et expédié en Norvège. Il est rentré en 1945. Il a reçu alors six hectares ; pas de chevaux, pas de vaches ; il a pu acheter une vache l'année dernière.

Aujourd'hui, il estime le travail plus facile et de meilleur rapport. Il mange de la viande tous les jours. Il tue deux cochons par an. Il gagne pas mal d'argent. Ses enfants vont tous à l'école. Avant la guerre, il n'avait jamais mis les pieds à la ville. Aujourd'hui, il connaît Varsovie, Gdansk, Gdynia, Poznan. Il a été en U.R.S.S. où il a visité des kolkhoz.

Il s'estime un homme libre. Il n'y a plus de propriétaire « à toujours regarder la montre » et à toujours crier après les ouvriers.

Enfin, Debek estime que la conversation a assez duré et qu'il perd du temps. Il retourne à sa batteuse.

Salle de jeu, graphiques et normes.

Le directeur, Muracki, nous conduit vers un grand corps de bâtiment. Il nous montre le magasin coopératif. Ce magasin est ouvert de 6 à 9 heures, de midi à 15 heures, de 19 à 21 heures. Il est vendu ici tout ce qui est nécessaire à la vie courante des gens et à des prix que ne peuvent faire les magasins privés.

Voici la salle de jeu, avec ses journaux, ses livres, une scène et ses décors. Aux murs, les portraits de Staline, de Biérut, de Rokossowski. Cette pièce, c'était justement la salle à manger du hobereau allemand. La scène est installée, elle, dans la pièce contiguë dont on a abattu la cloison, pièce où le hobereau rendait sa justice, distribuant chaque semaine blâmes, engueulades, amendes, coups de bâton.

UNE COOPÉRATIVE DE PRODUCTION 271

Mais cette salle de jeu a un autre intérêt. Une partie de ses murs sont couverts de tableaux, de graphiques très simples, très lisibles.

Voici d'abord la direction de la coopérative, tous membres élus : un directeur assisté de quatre assessseurs, une commission financière de quatre membres, un tribunal de trois membres chargé de régler les différends-travail pouvant intervenir au sein de la coopérative. Au-dessus de cet appareil, il y a l'assemblée générale qui se réunit selon les besoins, une ou deux fois par mois.

Voici le graphique qui montre la montée de la coopérative : en mai 1949, 14 membres, 30 en juin 1949, après un voyage en U.R.S.S., de deux des quatorze membres. En août 1950 : 37 membres

Voici les graphiques des chevaux, des cochons, de la production du lait, avec le pourcentage de matières grasses. Ainsi, en décembre 1949, 20 vaches ont donné 821 kilos de lait ; en mai 1950, 30 vaches ont donné 8.367 kilos de lait ; en juin 1950, 30 vaches ont donné 7.852 kilos de lait. L'augmentation provient surtout, m'explique-t-on, d'une meilleure nourriture et d'une meilleure hygiène.

Le tableau qui m'intéresse le plus est celui des journées. Il y a en effet trois types de coopératives de production, ou plutôt trois types de coopération.

Dans le premier type, les terres ne sont pas mises en commun ; les moyens de production nécessaires à la façon des terres, aux semailles et aux moissons, demeurent la propriété du paysan qui les possède. Les instruments ne sont mis en commun qu'à des périodes déterminées, labour, semailles. Les récoltes sont parfois effectuées en commun, le partage étant effectué au prorata de la superficie des terres appartenant à chacun.

Dans le second type, toute la terre, le matériel et le cheptel vif des membres, sont mis en commun, à l'exception de chaque ferme individuelle. Les bénéfices de l'exploitation en commun sont répartis à raison de 60 à 70 pour cent, selon le travail effectué, et de 20 à 25 pour cent, proportionnellement à la terre fournie.

Pour le troisième type, tout est mis en commun ainsi qu'on le voit à Kulice, à l'exception, cela a été dit, de chaque ferme individuelle, de son jardin de 50 ares, de sa basse cour et de son propre bétail : vaches, cochons, etc., etc.

Comment sont donc payés les membres de la coopérative de Kulice ?

Le directeur Muracki me l'explique :

— Il n'est nullement tenu compte, dans le partage des bénéfices, de la superficie de terre apportée par chacun. Le seul principe qui intervienne est celui-ci : à chacun selon son travail.

» Sur ce tableau, il y a le nom de tous les membres. Deux divisions : les enfants de moins de dix-huit ans et les femmes dont le travail est forcément irrégulier, les hommes au-dessus de dix-huit ans. La liste des noms est suivie d'autant de colonnes qu'il y a de jours dans le mois. Lorsqu'un membre de la coopérative a exécuté une journée normale, ce que nous appelons la norme de travail et qui est payée mille zlotys, cette norme lui est marquée. S'il arrive que la norme a été dépassée ou qu'elle n'a pas été atteinte, il en est tenu compte. Roman Debek, que nous voyions tout à l'heure, est un courageux. Au mois de juin, il a réalisé quarante journées. Sa femme et l'aîné de ses enfants ayant donné un coup de main, leur travail a été calculé en journées. Pour le mois de juin, voyez, douze et huit cela fera vingt journées de plus. Au total soixante journées. Valeur : 60.000 zlotys.

UNE COOPERATIVE DE PRODUCTION 273

Cela ferait, dans un ménage de cultivateurs français, environ 55.000 francs.

— Et vous, comment êtes-vous payé, en tant que directeur ?

— Pour une journée et demie. Le charron pour une journée et quart, celui ou celle qui traite les vaches pour une journée trois quarts. Si les uns et les autres font plus, ils touchent plus. Ne croyez pas que tout se fasse tout seul, ajoute le directeur, et qu'il n'y ait pas de discussions. Nous partons à peine. Revenez nous voir dans un an ou deux, ça ira mieux.

— Est-ce que vous partagez l'intégralité de vos bénéfices ?

— Mais non, nous sommes tenus d'affecter aux investissements, et c'est notre intérêt (renouvellement du matériel, bâtiments à construire, etc.), de 20 à 30 pour cent de nos bénéfices. Dans notre programme immédiat (réalisations du plan de six ans), nous avons prévu une boulangerie, des bains-douches, la construction de nouvelles maisons d'habitation qui seront toutes pourvues d'eau courante.

— Qu'est-ce que vous payez comme impôts ?

— Un paysan individuel paie 8 pour cent de ce qu'il gagne; en coopérative, il ne paie plus que 3,5 pour cent.

— Qu'est-ce qui vous fait le plus besoin ?

— Des camions, des camionnettes, des machines trieuses, des machines à sécher le grain, car ici l'air est humide, et des tracteurs.

— Quelle est l'attitude des paysans individuels à votre égard ?

— Ils viennent nous voir. Ils consultent l'instructeur agrotechnique détaché par le ministère auprès de chaque coopérative de production ; ils regardent, ils discutent et, l'un après l'autre, ils demandent leur admission.

Nous sommes arrivés dans le bureau de la coopérative. Il y a le téléphone, une machine à écrire. De là, nous passons, sur ma demande, dans les appartements du directeur : une grande cuisine claire, d'abord, où je trouve Mme Muracki vaquant aux soins de son ménage, deux fillettes, une grande jeune fille. Tout ce petit monde est correctement habillé, bien chaussé, propre. Une salle à manger, un poste de T.S.F., deux chambres. Le romancier Reymont ne s'y reconnaîtrait plus !

CHAPITRE V

**NEBROWO-MALE, GNOJEWO,
PSZENNO**

Lièvre ?... Non, Koulak.

Il y a deux coopératives de production dont je veux parler ici parce qu'elles m'ont fait grosse impression et pour des raisons assez particulières. Elles se trouvent toutes les deux dans l'ancienne Prusse orientale.

Celle de Nebrowo-Male, qui comprend 34 membres, a eu beaucoup de peine à se constituer ; il y avait là un groupe de paysans décidés à s'unir, mais, à côté d'eux, se trouvaient deux gros paysans qui ont tout mis en œuvre d'abord pour empêcher la régularisation des terres, c'est-à-dire leur juste répartition. Ensuite, en usant de tous moyens pour que la coopérative fondée malgré eux cessât d'exister.

J'étais arrivé à la coopérative de Nebrowo-Male à la fin de l'après-midi. J'avais trouvé d'abord le directeur de la coopérative, Czeslaw Jaworowicz, un jeune à la figure décidée. Puis, est venu autour de nous, au bord des champs où nous parlions, le conseiller agronome Waclaw Czanercki, deux vieux paysans et un plus jeune, un grand escogriffe fort sympathique, deux jeunes filles, Janina Smagalska et Henryka Kaminska, un gamin d'une quinzaine d'années. L'aspect extérieur de tout ce monde n'était pas brillant : vêtements usagés,

déchirés, vieilles bottes éculées, casquettes crasseuses et qui semblaient ne faire qu'un avec ceux qui les portaient. Des gens sortis de l'ancien temps. Mais il n'y avait chez eux aucune humilité ; beaucoup d'assurance calme, au contraire. C'est là que se voyaient les choses à ce moment émouvant de leur transformation, le passage du vieux au nouveau — je sentais comme une atmosphère de bataille. Je voulus me servir de l'ami Wisniewski pour commencer la conversation. Quelqu'un me répondit tout de suite en français et dont la mine et le costume étaient tout de même moins primitifs que ceux de l'ensemble de mes hôtes.

— Je m'appelle Marian Kucharski. J'ai vécu 26 ans en France. J'ai été mineur pendant 21 ans dans le Nord et le Pas-de-Calais. J'ai été expulsé le 2 juin 1948 ; je m'occupais tout normalement de syndicalisme ainsi que la loi française et la Constitution m'y autorisaient. Arrivé en Pologne, j'ai travaillé dans les mines de Walbrzych où il y a tant de mineurs polonais retour de France que l'on parle français au fond des fosses, dans les tramways, les cafés, les salles de jeux et en famille. J'ai fait l'école du Parti et, à la sortie, j'ai été envoyé à Gdansk où j'ai travaillé au comité marin des transports. Depuis un mois, je m'occupe de l'organisation dans tous les secteurs de la voïévodie.

» Je suis venu ici pour quelques jours, les gars ont grand mérite ; il faut les conseiller, les aider. Le Parti ouvrier unifié a son devoir à faire et il le fait.

La conversation devient tout de suite très cordiale. C'est Jaworowicz qui parle :

— Avec nos six hectares à travailler pour nous-mêmes, nous ne nous en tirions qu'assez difficilement. Nous manquions de matériel, nous finissions par emprunter aux deux gros paysans qui avaient des réserves.

NEBROWO-MALE, GNOJEWÓ, PSZENNO 277

Nous aurions fini par être couverts de dettes. Nous aurions fini par tout abandonner. Nous avons compris que pour nous sauver, et nous tenions à notre terre, il fallait nous unir. En mai 1949, nous avons fait l'affaire. Nous en sommes donc au commencement. Nous n'avons pas encore pu établir notre bilan annuel. Nous avons seulement distribué des acomptes. Rien qu'avec ces acomptes, ça va mieux que l'année dernière. Nous faisons de l'élevage. Nous cultivons surtout le blé et la betterave. Nous avons semé cinquante hectares. Au départ, nous disposions à nous tous, 34 membres, de douze vaches, de quatre cochons, de huit chevaux. Ce n'était pas beaucoup. Nous n'avions pas de machines, pas d'engrais, peu de semences. Les deux propriétaires s'arrangeaient pour que nous soyions privés de tout et que nous dépendions d'eux. L'Etat nous a accordé des crédits. Nous avons maintenant notre matériel, nos machines, nos semences, nous possédons 54 vaches, 64 cochons et, encore, nous en avons vendu 18. Nous avons installé une crèche pour les jeunes enfants afin de libérer les mères au temps des gros travaux, un jardin d'enfants, une salle de jeu pour les adultes avec bibliothèque et radio.

Nous allons visiter les écuries. Je pose des questions aux jeunes. Les jeunes filles sont contentes, elles ont reçu des acomptes, elles n'ont jamais eu tant d'argent en leur possession. Elles ont voyagé cette année pour la première fois de leur vie. Elles sont allées à Gdansk. Elles rêvent de grandes excursions à Varsovie, à Poznan, au moment de la foire internationale, à Cracovie pour voir le Wawel. Elles veulent surtout connaître les montagnes. Tout cela sera possible, c'est sûr. Le jeune homme souriant, avec ses bottes qui bâillent sur les pointes, va à l'école encore. Il est en vacances, il aide à la moisson, il gagne de l'argent, il achètera des livres. Il rêve de devenir mécanicien. Il a cette idée

en tête depuis que la coopérative a reçu une voiture de l'armée.

Voici les écuries. Ils sont tous là à me montrer leur bien, à me faire essuyer les pieds avant d'entrer, à me montrer que c'est propre. Ils sont tous là, les grands garçons et les jeunes filles, les vieux, les adultes, les femmes qui sont venues aussi. Ils sont fiers de montrer leur bien et qui est leur œuvre comme cela a toujours été leur œuvre, même lorsque ce n'était pas leur bien. Ils sont fiers et résolus. Leur conscience de classe s'est éveillée. Ils n'en sont qu'aux balbutiements de leur organisation mais ils ont déjà pu voir avec leur bon sens d'exploités d'hier qu'il est des choses possibles auxquelles ils n'auraient jamais voulu croire il y a encore quelques mois. Ils sont maîtres chez eux, ils veulent le rester.

Je demande : — Quelles sont vos difficultés ?

Jaworowicz répond :

— Au départ, trois familles qui n'avaient avant la réforme jamais possédé de terres se trouvaient démunies de matériel et d'argent. Il a fallu leur venir en aide, leur donner des acomptes avant même que la coopérative ait porté ses premiers fruits. Cette difficulté est aujourd'hui surmontée.

» Ensuite, il y a eu les deux koulaks qui se sont introduits dans la coopérative pour essayer de la faire éclater. Ils n'y ont pas réussi. Ils se sont livrés ensuite à des actes de sabotage, tels que l'incendie de récoltes. Ils ont agi sur les paysans individuels pour les dissuader d'entrer dans la coopérative. S'apercevant qu'ils allaient être démasqués, ils ont quitté le pays ; leurs terres reviendront à la communauté.

» Il nous reste à attribuer 80 hectares à raison de sept hectares la part, et nous avons sur notre commune douze paysans qui ne sont pas encore avec nous. Nous les con-

NEBROWO-MALE, GNOJEWÓ, PSZENNO 279

vaincrons par l'exemple; il en est déjà qui manifestent l'intention d'adhérer.

» Enfin, il y a une difficulté contre laquelle nous ne pouvons rien : le temps qu'il peut faire. Une coopérative qui part a besoin de beau temps. Jusqu'ici, il faut le dire, nous avons été plutôt bien servis.

La nuit va venir. On me montre encore des logements : deux ou trois pièces avec cuisine au lieu d'une seule pièce il y a encore quatre ans. Et puis quelqu'un se frappe le front, comme fait celui qui allait oublier quelque chose d'important. On me prend par la main, on m'entraîne. Nous voici à nouveau dans l'écurie où piaffent interminablement les lourds chevaux tout en muscles arrondis. Nous arrivons, suivis par dix autres paysans et paysannes, devant la dernière stalle. Il y a là un boulonnais, belle bête blanche qui hennit sous les tapes : « Tourne ! tourne ! »

Le cheval, pas de côté après pas de côté et tirant sur sa longe, nous fait face.

— Son nom ? Boulogne. Cheval venu de France en 1946.

Et moi aussi, j'ai caressé l'encolure de la bête en disant : « Tourne, tourne, Boulogne ! » Il fallait voir briller les yeux des braves gens qui m'entouraient !

Sur le chemin de campagne, nous nous disons au revoir. C'est à ce moment que je vois arriver vers nous deux paysans dont le sympathique escogriffe de tout à l'heure, casquettes sur le front, cigarette aux lèvres, pantalons rapiécés, bottes éculées, l'air très digne tous les deux, redressés, et... le mousqueton à la bretelle.

Question du naïf que je suis, et sur le mode plaisantin : — Ils vont tirer le lièvre ?

Réponse, sur le ton sérieux :

— Non, koulaks !

Ils organisent la garde autour de leurs récoltes, de leurs granges, de leurs meules, autour de leur bien.

Salut à la Croix-en-Brie.

NOUS sommes arrivés à Gnojevo vers 9 heures du soir. La nuit était tombée.

Nous voici dans une grande salle à manger, aux meubles simples. Dans un coin, un lit-divan où dort un enfant.

Le directeur de la coopérative est un jeune.

Ils sont 24 familles qui groupent 46 travailleurs. Ils exploitent 473 hectares ainsi répartis : 406 hectares de culture, blé, colza, betteraves ; 60 de pâturages, 7 hectares de lacs poissonneux. La pêche n'est pas encore systématique, mais ça viendra.

Cheptel : 32 vaches à lait, 13 génisses de deux ans, 2 taureaux, 2 taurillons, 9 veaux, 23 vaches individuelles, 70 cochons individuels.

La coopérative possède quatre tracteurs, vingt-deux chevaux, quatre poulains. Elle a été montée en avril 1949. Ici, il y a des « Français », cinq familles de « Français » et qu'on a été réveiller comme nous avons réveillé nous-mêmes le directeur tout à l'heure.

Ils arrivent l'un après l'autre : hommes, femmes, enfants, jeunes gens et jeunes filles. Voici les Labuda, mari et femme et dont la fille, Janine, est née et « a été baptisée » à la Croix-en-Brie (Seine-et-Marne) ; quant à Joseph, le garçon, il est inspecteur-contrôleur dans une ferme d'Etat à Olsztyn.

Voici les Jamrozik, les Jagla, qui me chargeront tout à l'heure de saluer pour eux les deux frères qu'ils ont à Plessis, près de la Croix-en-Brie.

Voici les Sgodrienski et les Lorenski.

Et ce sont des « bonsoir », des « salut », des « comment allez-vous ? » des « comment ça va ? ». Je n'ai plus besoin d'interprète : on parle ici le meilleur langage d'Ile-de-France, sans aucun accent polonais.

NEBROWO-MALE, GNOJEWÓ, PSZENNO 281

Ils étaient en France, en Seine-et-Marne, tous depuis près de 25 ans. Ils sont rentrés en Pologne en 1947.

— Comment ça va là-bas ? Combien vend-on les œufs ? le beurre ? le pain ? le café ? le sucre ? Quel est le prix du vin ? le prix des gauloises ? Combien coûte une paire de souliers de travail, une chemise ? un costume ? un pardessus ? Combien gagne un ouvrier ? Les salaires ont-ils augmenté en proportion de la vie ? Et les transports ? Combien le prix du billet de Meaux à Paris ?

On va jusqu'à me demander le prix d'une paire de bœufs, le prix d'un porcelet, le prix de l'oie au kilo, le prix d'un cheval de trait, le prix d'une camionnette, le prix d'une moto.

Il y a des moments où je m'avoue très embarrassé. A mon prochain voyage, je sais quelles précautions j'aurai prises avant de quitter mon pays, car c'est de ces prix-là que la vie des braves gens est faite.

Une fois franchie la mitraille des questions, je peux m'y retrouver quelque peu et je parle de la situation en France, du budget de guerre, des impôts, des difficultés où se trouvent notre industrie, nos mines, notre agriculture. Je parle du chômage et des grèves, de la lutte pour un meilleur-être et pour la paix. Je parle aussi de l'immigration polonaise, des expulsions.

Et puis, j'interroge. Mais, ai-je besoin d'interroger ? Je les ai là devant moi, proprement mis, crevant de santé, satisfaits.

J'ai déjà entendu le vieux Labuda, sec et vif, dire à sa femme, une grosse futée qui n'arrête pas de faire aller sa langue :

— Hein ! et toi qui ne voulais pas partir ? Tu en trouvais des raisons pour rester !

La femme de Labuda ne veut pas abonder tout de suite dans le sens de son mari :

— Oh ! pour du travail, il y a du travail. ça, on pourrait travailler le jour et la nuit si on voulait, si on pouvait ! Pensez ! 473 hectares ! Vous vous rendez compte ! On n'a pas idée de se mettre à posséder 473 hectares alors qu'on n'a toujours été que de petits fermiers en métayage. Et toutes ces bêtes à soigner. à traire ! Et puis il y a ce que nous possédons nous-mêmes : un travail qui s'ajoute à l'autre car, monsieur, j'ai un grand jardin à moi pour les légumes et les fleurs et quelques arbres fruitiers. J'ai 150 poules, mais je ne serai tranquille que lorsque j'en aurai 300, tu entends, Labuda ? J'ai quatre cochons, j'ai deux vaches. Les poules, au mauvais moment, me font 20 à 25 œufs par jour.

— Et vos normes de travail ?

— Ah oui ! il y a aussi des journées de travail que nous gagnons. On peut même les doubler. Enfin, nous avons une belle situation (*sic*). (On n'a pas impunément habité 25 ans la France, le pays des petites situations, des belles situations, des importantes situations, des situations en vue). Vous pouvez dire là-bas que nous sommes bien.

Nicodème Labuda tire sa pipe de la bouche, un clignement d'yeux à mon adresse :

— Tu pourrais dire que tu n'aurais jamais rêvé de posséder tout ce que tu possèdes ! Avoue-le que tu es heureuse ?

Tout le monde éclate de rire et la femme de Labuda la première.

C'est Wladyslaw Jagla, lui il a un peu l'accent de Paris où il a eu à vivre quelque temps, qui conclut gravement : — Vous pouvez leur dire que nous sommes heureux !

NEBROWO-MALE, GNOJEWÓ, PSZENNO 283

Je leur dis brusquement :

— Vous n'allez tout de même pas me raconter que tout va comme sur des roulettes, qu'il n'y a pas d'accrochages entre vous, par exemple, que tout est facile ?

Ils demeurent interloqués, mais ils éclatent encore de rire :

— C'est sûr, disent-ils, c'est sûr.

— Oui, voilà, dit Jamrozik, il y a les copains polonais et il y a nous, les « Français » ; nous n'avons pas les mêmes habitudes, alors parfois ça grince !

— Quelles habitudes ?

Hésitation, et puis, Jamrosik :

— Eh bien, nous autres, nous serions tentés un peu de laisser-aller, de flemmarder, de tirer au cul.

— Oui, dit le vieux Labuda, et il y en aurait qui voudraient d'abord soigner leur bétail ou leur basse-cour avant de s'occuper du travail de tous, à commencer par ma femme, avec ses 150 poules, ses quatre cochons et ses deux vaches. Ça n'est pas juste ! Et nous tenons à faire des discours, nous, les « Français », pendant le travail. Mais, ça se rode. Ce qui nous manque surtout ce sont deux ou trois camionnettes et quelques tracteurs. Il nous faudrait aussi recevoir plus d'engrais. Nous savons que tout cela va venir ; le journal annonce 61.000 tracteurs de plus pour 1955 et plus d'engrais chimiques. Nous y croyons ! Nous, nous sommes là depuis 1947 et nous avons pu voir que ce qui est annoncé se réalise. On avance toujours.

Quant à Julia Lorenska, une jolie blonde, petite et bien en chair, aux joues rouges de santé, 21 ans, elle apporte une autre conclusion :

— En France j'ai été reçue première à mon certificat d'études ; j'aurais dû continuer mes études, mais on m'a dit qu'étant fille d'étranger, cela ne m'était pas possible. Si j'avais été dans la Pologne d'aujourd'hui, ça aurait été autrement,

Tout cela, je l'ai vu et entendu dans les voïévodies du Nord. En Pologne, il y avait, en 1950, mille coopératives de production du type de celles que j'ai visitées.

Francis Crémieux vous parle.

FRANCIS CRÉMIEUX en a vu d'autres en Mazovie et dans les territoires recouvrés. Il a ainsi rendu compte de l'une de ses visites dans la revue de l'Amitié franco-polonaise, *Peuples Amis* :

A Pszenno, 1.500 habitants, à quatre kilomètres de Swidmica (28.000 habitants), voïévodie de Wroclaw. Il y a à Pszenno une coopérative paysanne de production agricole. Cette coopérative a une histoire.

Le 1^{er} janvier 1948, 56 Polonais de France, venant de la région de Laon (Aisne) arrivent en Pologne. Bagages : une valise. 16 familles, 35 travailleurs dont 33 ouvriers agricoles, un charpentier et un artisan. C'est en France qu'ils ont décidé de partir en groupe et d'exploiter une coopérative. Enormes difficultés à l'arrivée : les organisations locales (syndicats agricoles, Entr'aide paysanne, mairie, etc.) étaient dominées par les paysans riches et leur clientèle. Le groupe est dispersé dans plusieurs localités éloignées les unes des autres. Pas question de créer une coopérative. Il faudra amener ces bonshommes à la raison ! Mais les bonshommes ne se découragent pas. Ils maintiennent le contact entre eux ; certains sont employés chez des paysans riches ; en trois mois, ils réunissent 130.000 zlotys, achètent deux vieux chevaux à l'armée, puis ils s'adressent au Parti ouvrier. L'Etat leur donne un domaine de 120 hectares. Chaque famille est propriétaire de quatre hectares. La coopérative est formée. Chaque pro-

NEBROWO-MALE, GNOJEWOW, PSZENNO 285

priétaire peut, à chaque instant, quitter la coopérative et garder ses quatre hectares. Nous sommes en mars 1948. Les terres étaient soignant labourées par les anciens exploitants (paysans moyens). En fait, les labours avaient été sabotés. Un contrat est passé avec la sucrerie voisine qui fournit argent et engrais d'avance. La coopérative se débrouille. Les engrais destinés à la betterave seront mis sur le blé (l'Etat a avancé la semence). A la moisson, 40 hectares sont moissonnés, plus 30 hectares de seigle. La coopérative a acheté à crédit un tracteur, la station de machine a prêté une faucheuse.

A la fin de l'année 1948, chaque membre de la coopérative a touché 400, 500 zlotys par jour ; le bénéfice de la coopérative s'élève à 3 millions de zlotys.

Les bénéficiaires sont investis dans la construction de maisons individuelles, la réparation de canalisations, l'achat de bétail. L'Etat ouvre des crédits à long terme, donne du bétail, procure des contrats avantageux. Fin 1949, la coopérative a réalisé dix millions de bénéfices, 20 pour cent vont au renouvellement du matériel, 5 pour cent au fond vieillesse, 5 pour cent sont attribués au fond de voyage. Il reste sept millions. Pour la période du 1^{er} mars au 1^{er} décembre 1949, chaque ménage a touché 291.000 zlotys. La part de chacun est calculée selon le nombre de journées de travail effectuées. Une norme a été établie. La norme de chaque journée de travail représente 1.000 zlotys. Si, en trois journées, un membre de la coopérative exécute la norme de quatre journées, il sera payé pour quatre journées, ce qui explique que certains aient travaillé 50 jours dans le mois.

En décembre 1949, chaque famille avait ses cochons, sa basse-cour, son potager, son verger en toute propriété. Onze familles avaient

leur maison ; cinq familles étaient encore logées dans l'immense ferme de l'ancien propriétaire. Le charpentier Arthur Polansky qui, jusqu'en 1947, habitait à Verneuil-sur-Serre, par Barenton-Bugny (Aisne), a touché du 1^{er} mars au 31 décembre 1949, 212.000 zlotys, 6.000 kilos de pommes de terre, 400 kilos de blé. Mais les comptes ne sont pas finis ; à la fin de 1949, il devait toucher 300.000 zlotys de salaires, plus 180.000 zlotys de partage de bénéfices, plus les pommes de terre et le blé. Charles Denis, le seul Français de l'équipe, de Liesse (Aisne), est dans le même cas. Dans les étables, impeccablement propres, j'ai vu 40 bêtes à cornes, 13 chevaux et 40 porcs, propriété de la coopérative. Comme le dit Denis en me quittant :

— Jamais, en France, je n'avais eu quatre cochons à moi. Bientôt, j'aurai ma maison !

— Mais vous allez tous devenir des capitalistes ?

— Des capitalistes, je ne dis pas, mais on va pouvoir vivre en travaillant !

CHAPITRE VI

LISEWO, OU UN COMPLEXE DE NEUF FERMES D'ÉTAT

Lisewo.

Nous sommes revenus sur Tczew. Pour nous rendre à Nebrowo-Male, il nous a fallu franchir la Vistule. A ceux qui voudraient laisser entendre qu'on ne reconstruit et qu'on ne construit qu'à Varsovie, l'immense double pont, route et chemin de fer, qui est sur le point d'être terminé à Tczew, apportera un démenti de poids ! Triple pont, devrais-je dire : un peu plus en aval, on construit le troisième, celui de l'autostrade. Puis nous avons suivi une route fort pittoresque, longuement bordée de tilleuls et qui traverse par moments de charmants bois de pins.

C'est dans cette partie du voyage que j'ai vu des champs de maïs et un nombre invraisemblable de champs de tabac, aux plants luxuriants et montant haut, avec toutes leurs feuilles. Nous avons passé à Malbork où un Musée de l'Armée sera installé dans l'ancien château reconstruit.

Puis, nous avons atteint Lisewo.

Un type de grande ferme ; bâtiments au plein soleil, demeure du « maître » cachée dans un bouquet d'arbres. Au bas du perron nous attendait un homme jeune, de haute et large stature, cheveux blond-roux : Mieczyslas Tomczyk, le directeur général d'un ensemble de neuf

fermes d'Etat ; au total, 560 hectares, dont 33 en pâturages et 527 en culture : betteraves sucrières, colza, seigle, orge d'automne, pavot.

Nous voici dans le bureau du directeur général ; meubles clairs, cartons verts, des cartes, des graphiques ; aucun excès de paperasses. A la tête du complexe des neuf fermes, se trouvent le directeur général, le technicien agricole, le technicien zoo-technique un comptable, un aide-comptable, un secrétaire, une dactylo, un caissier, des brigadiers ou chefs d'équipe qui conduisent le travail de 130 ouvriers, dont 63 permanents ; le reste vient en renfort pour les gros travaux. Toute la main-d'œuvre est fournie par l'Office du travail.

L'ouvrier agricole.

QUELLE est la situation de l'ouvrier agricole dans la ferme d'Etat ?

— L'ouvrier agricole privé reçoit 6.000 zlotys par mois et la nourriture ; l'ouvrier de la ferme d'Etat, pour 100 pour cent de norme, touche 14.000 à 16.000 zlotys et la nourriture. Il va de soi que s'il dépasse la norme, sa situation s'améliore. Il bénéficie de la cantine qui existe obligatoirement. Il est logé dans une maison à part ; on lui fournit les draps, le coussin, la vaisselle, etc. Si le travail qu'il fait d'habitude est salissant, l'ouvrier touche des vêtements de travail, du savon.

» Tous nos ouvriers ont droit à deux semaines de congé par an, me dit le directeur ; ils se rendent avec leurs familles dans les maisons de repos de l'Entr'aide paysanne. Le voyage aller et retour, la pension, sont payés par nous. Nous vendons à tous nos travailleurs les produits de la ferme au prix où ces produits sont livrés aux coopératives. c'est-à-dire à un prix inférieur au prix de vente des Coopératives.

LISEWO

289

» L'ouvrier est automatiquement inscrit à la Sécurité sociale, alors que ce n'est pas toujours le cas pour l'ouvrier agricole privé. Le médecin passe une fois par semaine dans chaque ferme et ses soins sont gratuits. Si l'ouvrier va à l'hôpital, les frais sont réglés à 100 pour cent pendant trois mois par nous, le salaire est réglé à 100 pour cent par la ferme, toujours durant les trois premiers mois. Après, c'est l'Action sociale qui intervient pour le règlement à 100 pour cent toujours, jusqu'à complète guérison.

Le technicien agricole du « complexe », Victor Modzelewski, un jeune, et qui parle français, me dit :

— Supposons un ouvrier menacé de tuberculose ; nous avons eu comme cela un brigadier, un chef d'équipe si vous voulez. Le médecin lui conseillait un changement d'air ; nous avons pu le changer de poste et le diriger dans la région dont le climat allait aider à sa guérison.

— L'ouvrier est-il libre de partir, de quitter le travail de la ferme ?

— Oui, il suffit qu'il donne un préavis de trois mois ; s'il y a urgence à son départ, il peut partir avant. Sur 800 personnes que nous avons employées dans nos fermes depuis janvier, une douzaine seulement ont demandé à partir. Au contraire, nous avons beaucoup de demandes de travail et que nous ne pouvons pas toujours satisfaire.

— Avez-vous assez de logements pour tous vos ouvriers ?

— Non, mais nous construisons, l'Etat nous a alloué un crédit de dix millions pour nos maisons d'habitation.

Fonction de la ferme d'Etat

QUELLES sont vos cultures importantes ?

— Le colza, le blé, le seigle, l'orge que nous semons en automne, le pavot dont les graines donnent de l'huile

et entrent dans la confection de nos gâteaux ; l'huile de pavot est meilleure que celle de colza. Nous devons forcer sur le froment et l'orge, accroître la production de 58 pour cent pour le froment et de 90 pour cent pour l'orge, et cela par le moyen de l'accroissement du rendement à l'hectare. Nous augmentons la production du seigle de 2 pour cent et celle de l'avoine de 21 pour cent. On attend beaucoup aussi du côté des plantes dites industrielles. Le plan de six ans prévoit l'accroissement de 63 pour cent de la production des betteraves à sucre, de 134 pour cent de la production des plantes oléagineuses, de 72 pour cent pour les plantes textiles. Nous devons toutefois faire plus au cours de ces cinq années à venir pour la production animale que pour la production végétale. Il nous faut un plus fort cheptel, plus de lait, plus de beurre, c'est pourquoi il s'agira d'étendre la culture des plantes fourragères. Vous comprenez, nos régions industrielles ont besoin de nos produits.

» Nos terres sont grasses. Il faut savoir qu'elles se trouvent à 1 m. 50 au-dessous du niveau de la mer. En 1945, les Allemands, dans leur retraite ont fait sauter les digues ; le domaine s'est trouvé inondé ; la terre était, tout de suite après, incultivable. Ajoutez à cela que tout le matériel ancien avait disparu. Nous avons asséché, nous avons fumé, un matériel important a été constitué ; nous avons dû aussi reconstituer toute la cavalerie. Nos rendements actuels sont satisfaisants : le blé est passé de 19 quintaux à l'hectare avant la guerre à 28 et même 32 quintaux, le colza, de 12 à 18, l'orge, de 18 à 29, l'avoine, de 16 à 26, la betterave, de 130 à 280.

— Où va votre production ?

— A la coopérative d'achat qui nous règle toutes les fins de mois par le canal de notre compte en banque.

— Payez-vous des impôts ?

— Un seul, sur la surface cultivée.

LISEWO

291

— Quels sont vos rapports avec les coopératives de production ?

— Nous louons nos machines aux coopératives ; nos techniciens visitent celles-ci ; nous fournissons nos étalons, les graines de semence. Notre section culturelle : ballet, orchestre, troupe théâtrale, chants, donne des représentations régulières dans toutes les coopératives. Lorsqu'une nouvelle coopérative se constitue, c'est la ferme d'Etat qui fait le plan de travail.

— Vous occupez-vous du paysan individuel ?

— C'est surtout pour lui que nous sommes faits. Il suit nos travaux avec intérêt, il vient demander des conseils et souvent même un coup de main, une aide que nous n'hésitons jamais à lui donner.

— Avez-vous des œuvres sociales ?

— Oui, entre autres un centre médical pour l'ensemble des familles des neuf fermes. Une infirmière s'y tient en permanence ; le médecin est à la disposition des malades une fois par semaine, de 8 à 9 heures. Si besoin est, le médecin visite les malades toutes les fois qu'il le faut. Tous les soins sont gratuits. Dans un autre ordre d'idée, nous avons monté un cours de couture et un autre d'agriculture élémentaire. N'importe qui peut fréquenter ces cours.

Cheptel.

Nous sortons dans la grande cour. J'allume une cigarette. On me demande de l'éteindre : il est défendu de fumer dans la cour de la ferme.

Nous visitons les écuries : 63 hollandaises, pour le lait seulement. On me montre un râtelier à même le sol qui, avec un système mécanique de va-et-vient permet de servir le fourrage sans déranger aucune bête. La nour-

riture n'est d'ailleurs pas uniforme, ni en quantité ni en qualité. On tient compte, dans l'établissement des rations, de la race et de la quantité de lait donnée par chaque vache.

Voici les chevaux, des danois, des suédois. Je parle avec le technicien zootechnique. Il me dit qu'il vient de visiter une coopérative de production où il a dressé un plan de travail pour un an. Il s'agit de multiplier le cheptel et de penser à sa nourriture.

Lisewo possède un haras. Les étalons sont importés de Hollande ou de Norvège; ils l'étaient auparavant d'Angleterre. Le matériel féminin est d'ici; cela fait des individus adaptés au climat. Des chevaux ont été naguère importés de Norvège, du Danemark, à présent on n'importe plus. « Nous vivons dans ce secteur en autarcie ».

Des bêtes sélectionnées sont vendues aux coopératives de production aussi bien qu'aux paysans individuels.

Les neuf fermes d'Etat possèdent à présent une cavalerie de 600 têtes. L'ambition du technicien-zootechnique ? « Que toutes les juments soient couvertes ». (Il faut se rappeler que la Pologne a perdu dans la guerre 1.900.000 chevaux). A ce jour, cet idéal est prêt d'être atteint : sur 93 juments, 86 ont été couvertes par des étalons norvégiens.

Je demande à mon interlocuteur :

- Les tracteurs, les camions, les camionnettes ne vont-ils pas permettre d'avoir moins de chevaux ?
- Une bonne cavalerie fera toujours besoin à l'agriculture la plus modernisée.
- Que faisiez-vous avant la guerre ?
- Vétérinaire, naturellement, mais bien qu'aimant ma profession, je vivais assez difficilement.
- Etes-vous content de votre situation actuelle ?

— J'ai vingt-cinq ans de métier ; aujourd'hui j'éprouve les plus grandes satisfactions de mon existence et je vis dignement.

Biala-Gora.

NOUS nous rendons vers l'une des neuf fermes. J'admire les champs de pavots, gris mauve, moirés sous la brise. Les betteraves ont bien poussé. Déjà le blé est haut et dru, « propre ». Il n'en a pas été toujours ainsi au cours de notre randonnée. Il y a encore des champs de blé avec des taches comme une pelade qui aurait détruit par places une chevelure maigre.

On s'afflige devant un spectacle pareil, Wojtas surtout, qui me dit presque avec colère :

— Blé pas propre.

Nous pensons cependant que, l'année prochaine, il y aura moins de taches de mauvaises herbes sur les champs de blé de Pologne et que, dans un avenir prochain, il n'y aura plus de mauvaises herbes du tout. Les paysans individuels ne mettront pas longtemps à comprendre la nécessité de la coopération. Les tristes conseils des koulaks et des prêtres réactionnaires n'empêcheront pas le bon sens des gens et leur patriotisme de l'emporter.

Nous voici à la ferme de Biala-Gora, « la blanche montagne ». Il n'y a pas de montagne, mais il y a dans la cour un train de chariots imposants. Ça a du pittoresque. Tous ces chariots triangulaires revenant de la moisson, chargés de foin ou de gerbes ça doit être très beau. Mais cette beauté-là se paie très cher. Elle se paie en temps précieux, en sueur multipliée, en gros efforts de muscles. Et ça demande beaucoup de bêtes de trait. Alors, que cette beauté virgilienne s'en aille. Qu'arrivent les lourds et puissants camions ! Une beauté

remplacera l'autre et qui coûtera moins de peine. Je salue dans la cour de la ferme de Biala-Gora les trains de chariots qui n'en ont plus pour longtemps à servir.

Et nous visitons le domaine.

Mais tous les champs bien cultivés se ressemblent, toutes les écuries bien tenues, tous les hangars, toutes les réserves à graines de semence.

Je m'intéresse surtout au directeur de la ferme d'Etat, Nikolay Pypka. 28 ans, originaire de la partie de l'Ukraine qui est revenue à l'U.R.S.S. en vertu des accords de Postdam.

Le père était petit paysan. Déporté à Dachau, il y est resté.

— Que faisiez-vous avant la guerre ?

— J'étais charretier.

— Après la guerre ?

— Charretier d'abord, puis brigadier. Il y a sept mois, j'ai été nommé directeur. J'ai la responsabilité de près d'une centaine d'hectares, et de tout ce que cela suppose.

— Vous n'êtes pas seul ?

— Oui, il y a la direction du complexe qui nous aide, qui nous conseille, qui nous envoie ses spécialistes, et puis il y a pour notre ferme proprement dite, autour de moi, un comptable, un spécialiste des questions de norme pour le calcul des salaires, un magasinier, des brigadiers ou chefs d'équipe. Ce n'est pas un métier de fainéant et de sans-souci, ajoute Pypka en souriant, d'autant qu'avec tout cela il faut encore s'occuper des paysans individuels qui n'en finissent pas de venir vous demander des conseils.

Dernière question à Mieczyslaw Tomczyk : — Avez-vous des difficultés ?

Sourire.

— Nous sommes ferme d'Etat. Nous avons tout à notre disposition pour bien travailler. Demain nous aurons plus encore. Il ne nous manque qu'une chose, c'est qu'une journée ne dure que 24 heures ; malgré cela, nous comptons réaliser ici le plan de six ans avec quelques mois d'avance.

— Quelques mois ?

— Oui, douze, car en affaire d'agriculture, on compte pour l'instant par année.

Essor de l'industrie, essor de l'agriculture.

DANS son rapport du 16 juillet 1950 au Comité central du Parti ouvrier unifié de Pologne, Hilary Minc commence ainsi son exposé du plan de six ans pour ce qui touche à l'agriculture :

Le plan de six ans prévoit un développement général de l'agriculture polonaise. L'essor de l'industrie des machines et de l'industrie chimique, le développement des sources d'énergie créent une base pour la reconstruction de l'agriculture, pour son équipement toujours plus abondant en tracteurs et machines agricoles, en camions et carburant, en engrais synthétiques et en électricité.

L'essor général de l'agriculture est à son tour indispensable pour assurer un niveau de vie plus élevé aux populations urbaines.

A ces populations qui deviendront de plus en plus importantes, il faudra fournir des quantités suffisantes d'articles de consommation, ainsi que des quantités croissantes de matières premières pour l'industrie : le cuir pour la fabrication des chaussures, la viande pour l'industrie des conserves, le grain pour l'industrie meunière, le lin pour les filatures, la betterave pour

la production du sucre, la pomme de terre pour les féculeries, etc.

La période de six ans verra la production agricole s'accroître de 50 pour cent par rapport à celle de 1949, qui cependant a été une année de grandes récoltes. La valeur globale de la production agricole dépassera ainsi de 29 pour cent celle de la production agricole de la Pologne d'avant-guerre, dans ses anciennes limites territoriales. La valeur de la production agricole calculée par habitant sera, en 1955, plus élevée de 61 pour cent que celle de 1937 calculée de la même façon.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CONCLUSION

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

CETTE rapide présentation de la Pologne s'achève. Combien n'y aurait-il pas à dire encore ! J'ai si peu parlé, par exemple, des terres recouvrées, et si peu dit ce que devient la condition du travailleur dans ce pays où les prix baissent et où les salaires augmentent ! Combien de détails suggestifs n'ai-je pas dû sacrifier !

J'aurais pu faire le classement raisonné des diverses calomnies déversées à longueur d'ondes et de journées sur la Pologne populaire. En bloc, on peut affirmer que tout ce que disent sur la Pologne, sur les autres démocraties populaires et sur l'U.R.S.S., la presse, la radio et les libellistes patentés de notre monde « occidental », n'est que mensonge. Ce mensonge devrait servir à empêcher les braves gens de se rendre compte que ce qui se fait « là-bas » prépare le bonheur des hommes, à maintenir chez nous l'infâme exploitation de l'homme par l'homme, à préparer les esprits à la guerre d'agression dont rêvent les impérialistes américains et leurs hommes à tout faire. Le rideau de fer n'a été inventé ni par l'U.R.S.S., ni par les démocraties populaires : l'U.R.S.S. et les démocraties populaires veulent des

échanges culturels et économiques. Le rideau de fer est une invention de Gœbbels.

Le capitaine de vaisseau Louis de Villefosse, « un chrétien au sens de l'Évangile, un honnête homme doublé d'un technicien », écrivait justement dans le numéro de la revue *Esprit* de mai 1950 :

Chaque jour la tentation devient plus pressante, dans certains milieux américains, de mettre un terme par la guerre à une expérience dont les incontestables succès économiques et les réalisations sociales éveillent des échos déplorablement parmi les masses prolétaires du monde entier.

Les gouvernants occidentaux ont peur de l'exemple qui nous arrive de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires. Ils ont peur des grandioses réformes qui embellissent la vie de ces peuples où l'homme n'est plus exploité par l'homme. Ils ne veulent pas entrer dans cette compétition pacifique qui leur est proposée et qui consisterait à démontrer quel est, de l'un ou de l'autre régime, celui qui accorde le plus de santé, le plus de bien-être, le plus de culture, le plus de bonheur, celui qui exploite le mieux, et pour des fins de bien-être général, les richesses de la nature, qui donne à l'intelligence toutes ses chances.

Mon ambition n'était que de donner de la Pologne une impression d'ensemble, l'impression d'un pays qui est sorti enfin du malheur séculaire, l'impression d'une démocratie qui va de l'avant avec sur les lèvres de tous les siens des chants de travail et de paix.

J'ai essayé aussi de montrer d'une manière concrète ce qu'est une démocratie populaire. A travers les faits et les textes cités, je souhaite que l'on comprenne quelle grande expérience s'est déjà accomplie en Pologne en particulier.

CONCLUSION

301

Le régime de démocratie populaire cela veut dire le pouvoir de la classe ouvrière conduite par le Parti communiste et alliée aux masses laborieuses des villes et des campagnes. Il y a là un Etat de période transitoire appelé à assurer le développement du pays dans la voie du socialisme. Cet Etat s'édifie dans la collaboration et l'amitié avec l'Union soviétique. Il fait partie du camp démocratique antiimpérialiste. La démocratie populaire et l'Etat démocratique populaire ont été rendus possibles par la victoire de l'U.R.S.S. sur les forces fascistes allemandes et aussi par la lutte des masses populaires, sous la direction de la classe ouvrière, pour la liberté et l'indépendance nationale.

Le régime de démocratie populaire assure les fonctions de la dictature du prolétariat pour liquider les éléments capitalistes et organiser l'économie socialiste.

Il peut briser la résistance des capitalistes et des gros propriétaires fonciers renversés, étouffer et liquider leurs tentatives pour restaurer le pouvoir du capital. Il peut organiser la construction d'une industrie sur la base de la propriété collective et de l'économie planifiée. Le régime de démocratie populaire sera également en état de triompher des éléments capitalistes dans les campagnes et d'unir les masses fondamentales des travailleurs autour de la classe ouvrière dans la lutte décisive pour passer au socialisme ¹.

Il s'agit pour l'Etat démocratique populaire de « poser les fondements économiques et culturels de la future société socialiste ».

Faut-il ajouter que la démocratie populaire est pour l'internationalisme prolétarien et que pour elle le natio-

¹. Georges DIMITROV, *Rapport politique du Comité central du Parti ouvrier (c.) bulgare*, 18 décembre 1948.

nalisme, quel que soit le masque sous lequel il se cache, est l'ennemi à dénoncer et à combattre avec vigueur. Tito est l'instrument des fauteurs de guerre. Tito est un ennemi des peuples et d'abord du sien propre.

Mais il ne peut y avoir de marche au socialisme — car, insistons bien : la démocratie populaire n'est pas une fin mais un passage — si le peuple n'intervient pas directement dans le gouvernement et l'administration de la chose publique. D'où l'institution dans les démocraties populaires de conseils populaires.

Sans conseils conçus comme base politique de la classe ouvrière, on peut en démocratie populaire exercer la dictature du prolétariat, on peut *entreprendre la construction* des bases du socialisme. Néanmoins, il est impossible d'*achever la construction* du régime socialiste sans les conseils qui sont la forme d'Etat de la dictature du prolétariat (Waclaw Morawski).

Alors qu'en France la démocratie bourgeoise se vide à vue d'œil de tout contenu positif, qu'elle viole sa propre légalité et qu'elle tend au fascisme et à la guerre, en Pologne sont toujours plus renforcés les liens entre le pouvoir et les masses. La démocratie, en Pologne, tend à une participation réelle, toujours plus large et plus poussée, des millions de travailleurs à la direction de l'Etat. Cette démocratie ne peut que vouloir la paix.

La Pologne dont l'histoire aura connu tant de malheurs devient un pays heureux et une grande nation. Elle est très normalement, très sainement, jalouse de son indépendance. Elle saura, s'il le faut, la défendre contre toute agression impérialiste. Elle veut cependant entretenir de bonnes relations avec tous les autres peuples. Elle reste fidèle à son amitié pour le peuple de France, quoi que fassent les gouvernants provisoires de notre pays pour opposer un peuple à l'autre. Tout le

CONCLUSION

303

monde sait aujourd'hui chez nous que ces gouvernants ne font pas l'intérêt de notre pays, mais qu'ils sont au service de l'impérialisme américain. Tout le monde sait que le peuple français ne fait pas la moindre confiance à ces marchands de patrie. Il veut rester et restera l'ami du peuple polonais et de la démocratie populaire polonaise.

Il existe chez nous une association, l'*Amitié franco-polonaise*. Elle est présidée par Frédéric Joliot-Curie et, pourrait-on dire aussi, par Irène Joliot-Curie, la fille de Marie Sklodowska.

Si cette association veut raffermir toujours plus l'amitié séculaire qui a uni à travers toutes sortes de vicissitudes historiques les peuples de France et de Pologne, c'est certes parce qu'elle estime et qu'elle aime le peuple polonais, mais c'est parce que, d'abord, elle veut l'intérêt de notre pays.

Si elle veut que soient observés les accords culturels signés en février 1947 entre les deux pays et interrompus de par la volonté de notre gouvernement, c'est parce que les Français tiennent à connaître la culture polonaise qui, comme toutes les cultures nationales, possède d'incalculables trésors ; mais c'est aussi et surtout parce que la France d'abord a à gagner à ces échanges pacifiques.

Si elle demande que les échanges économiques s'accroissent entre notre pays et la Pologne, c'est parce que, grâce à ces échanges, nos usines disposeront d'un carnet de commandes bien rempli et que cela fera l'intérêt de nos ouvriers et de nos industriels.

Si elle proclame depuis sa fondation, qui date de juin 1944, que l'Allemagne ne doit pas être réarmée, mais qu'elle doit être dénazifiée et unifiée, démocratisée, c'est que les Français savent par l'expérience de trois guerres ce que signifie une Allemagne animée par l'esprit

de conquête du prussianisme, dirigée par ces industriels et ces banquiers qui financèrent Hitler et furent en fin de compte les premiers responsables de ses crimes. Ici encore, c'est l'intérêt de la France qui inspire et dirige l'action de l'*Amitié franco-polonaise*.

C'est ce même intérêt qui fait dire à l'*Amitié franco-polonaise* qu'une entente entre la France et la Pologne, entente réelle, c'est-à-dire se vérifiant dans les faits, qu'une alliance entre la France et la Pologne, est pour le monde une certitude de paix.

S'étonnera-t-on que des Françaises et des Français de toutes conditions sociales, de toutes idéologies, de toutes confessions viennent à l'*Amitié franco-polonaise* ? et que le Comité directeur de cette association rassemble le mineur et l'académicien, le métallurgiste et le professeur au Collège de France, le curé et le pasteur, l'artisan et l'ingénieur, la simple ménagère et cette grande militante de la paix qu'est Eugénie Cotton ?

Si ce livre, lecteur français, lectrice française, vous amène à faire partie de l'*Amitié franco-polonaise* pour y mener le combat de la vérité, de l'intérêt national et de la paix, il aura atteint son but.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉPOPÉE VARSOVIENNE

CHAPITRE PREMIER. — <i>La ville assassinée</i>	II
Pologne d'hier et d'aujourd'hui	II
Pologne colonisée	13
Arrivée à Varsovie (avril 1946)	16
La ville assassinée	17
Le livre de toutes les pertes	19
Les tragiques moments de Varsovie	21
CHAPITRE II. — <i>1946, la ville renaît de ses cendres</i>	25
Le retour dans la ville	25
Transports 1946	26
Marchandises et marchés	29
Colonies d'enfants, écoles	32
Diplomates	33
Hommes nouveaux	35
CHAPITRE III. — <i>La ville reconstruite</i>	37
Warszawa l...	37
Varsovie la nuit	39
Les « restes » du café Gajewski	42
Une institutrice française, un gars du bâtiment de Paris	45
Architectes polonais	47

CHAPITRE IV. — <i>Immeubles, cités, quartiers, des</i>	
<i>mots qui ont changé de sens</i>	49
Le sens des mots	49
Le café de lecture	52
Il reste beaucoup à faire	56
Il y a plan et plan	57
La gaieté ? C'est pour aujourd'hui	59
CHAPITRE V. — <i>Gornoslaska 45 ou le Bureau d'Urbanisme de Varsovie</i>	
L'atelier du Père Noël	62
Vue cavalière de la Varsovie d'avant-guerre.	64
Dédié à M. Claudius Petit	66
Une capitale socialiste	68
Les beaux quartiers ? Pour tous	70
Ville industrielle, propre, silencieuse	71
Transports	74
Et voici le Parti ouvrier unifié	76
CHAPITRE VI. — <i>Le manifeste de juillet</i>	
Fête nationale	80
Il y a de la joie	82
La Maison de la Parole	85
Le manifeste de juillet	92
CHAPITRE VII. — <i>Sur le chemin du socialisme ou le langage des plans</i>	
	97

DEUXIÈME PARTIE

DE KATOWICE A ZAKOPANE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Mineurs de Katowice</i>	
Katowice, ville noire	105
Le syndicat des mineurs et le mouvement d'émulation	106
La charte du mineur	110

<i>TABLE DES MATIERES</i>	307
Modernisation du bassin minier	112
Les mineurs, Joliot-Curie et la littérature ..	114
CHAPITRE II. — <i>Frontières</i>	117
CHAPITRE III. — <i>Le préventorium de Paczkow</i> ..	127
A la table de la Mère Supérieure	127
Le préventorium de Paczkow	130
La sœur cuisinière et son enfer bourré de provisions	132
CHAPITRE IV. — <i>La Maison de la Culture de Katowice</i>	134
Tout cela est fait pour l'homme	134
Une bibliothèque vivante	137
Variations sur le génie, la musique et le peuple	140
CHAPITRE V. — <i>Zakopane; le souvenir de Lénine et les syndicats polonais</i>	144
De Cracovie à Zakopane ou le souvenir de Lénine	144
Les chevaliers sont venus	148
L'Union des syndicats polonais	149
La section culturelle de l'Union des syndicats	154

TROISIÈME PARTIE

DE ZAKOPANE A LA BALTIQUE

CHAPITRE PREMIER. — <i>La ville aux 76 églises et la Nouvelle Forge</i>	161
La ville des rois de Pologne	161
Églises et fidèles	165
L'État et l'Église	168
Le Wawel et... la salle de bain du bourreau.	170
CHAPITRE II. — <i>Cracovie révolutionnaire</i>	173
La Révolution dans le palais	173
Présence de Lénine	178

La victoire de Staline	180
La place publique éducatrice	182
A l'Armée rouge libératrice	184
Les bâtisseurs de Nowa-Huta	185
CHAPITRE III. — <i>Les hommes, la géographie et le travail forcé</i>	
Formation des cadres et de la main-d'œuvre spécialisée	190
La géographie elle-même	190
Le travail forcé, le rideau de fer et l'église de Mogila	197
CHAPITRE IV. — <i>Gdansk, Gdynia, ports polonais</i>	203
Gdansk, vieille ville polonaise	203
Dans les ports de Gdansk et de Gdynia, un seul cargo français	205
La Maison du marin	212
CHAPITRE V. — <i>Sopot. Les arts, les lettres et la jeunesse</i>	
Le fonds des loisirs	215
Les expositions de Sopot	217
La réforme scolaire	220
Le sort des écrivains et des artistes	224
L'Union de la jeunesse polonaise	227

QUATRIÈME PARTIE

CAMPAGNES NOUVELLES

CHAPITRE PREMIER. — <i>La terre à ceux qui la cultivent</i>	
La terre avant la réforme	233
La réforme agraire	238

TABLE DES MATIERES 309

CHAPITRE II. — <i>Une autre glèbe, un autre homme</i> (<i>Miedzeszyn</i>)	245
Dirigeants, saboteurs et nouveaux respon- sables	245
Le centre de Miedzeszyn	246
Biographies parlées	248
Le blé a levé	253
CHAPITRE III. — <i>Une autre glèbe, un autre homme</i> (<i>Seroki et Teresin</i>)	255
La terre, c'est sûr... mais il faut aussi changer l'homme	255
Maison nouvelle, village nouveau	256
Seroki et Teresin	258
CHAPITRE IV. — <i>Une coopérative de production :</i> <i>Kulice</i>	262
Albert Wojtas, un « Français »	262
Sur la route de Kulice	263
Coopérative de production, pourquoi ?	267
Kulice	268
Salle de jeu, graphiques et normes	270
CHAPITRE V. — <i>Nebrowo-Male, Gnojewo, Pszenno.</i>	275
Lièvre ?... non, Koulak	275
Salut à la Croix-en-Brie !	280
Francis Crémieux vous parle	284
CHAPITRE VI. — <i>Lisewo, ou un complexe de neuf</i> <i>fermes d'Etat</i>	287
Lisewo	287
L'ouvrier agricole	288
Fonction de la ferme d'Etat	289
Cheptel	291
Biala-Gora	293
Essor de l'industrie, essor de l'agriculture ..	295
CONCLUSION	297

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
20 SEPTEMBRE 1951 PAR
L'IMPRIMERIE RICHARD
24, RUE STÉPHENSON
PARIS - XVIII^e

Dépôt légal. 3^e trimestre 1951.

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

STAT

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0

Page Denied

Next 151 Page(s) In Document Denied

Declassified in Part - Sanitized Copy Approved for Release 2012/10/26 : CIA-RDP80-00926A005000030014-0